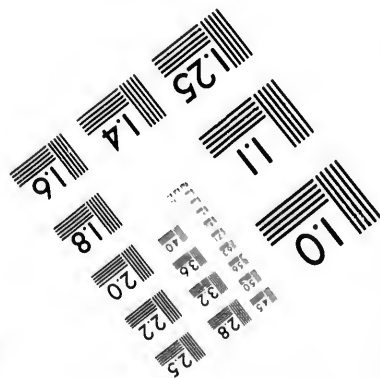
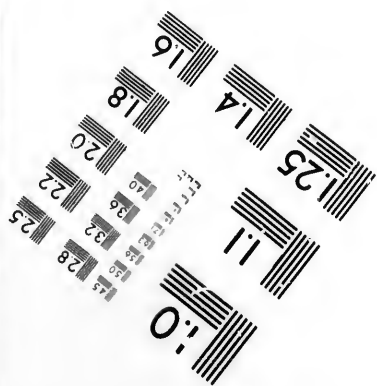
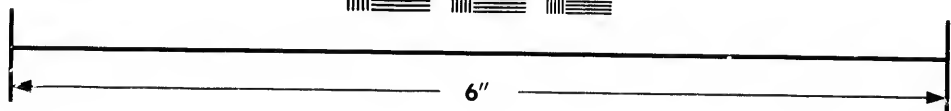
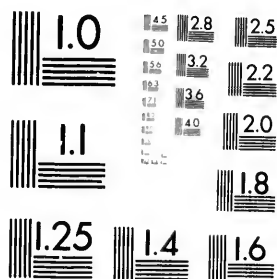


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 28
25 32
36 22
20
8

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**

10



Canadian Institute for Historical Microreproductions

Institut canadien de microreproductions historiques

1980

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

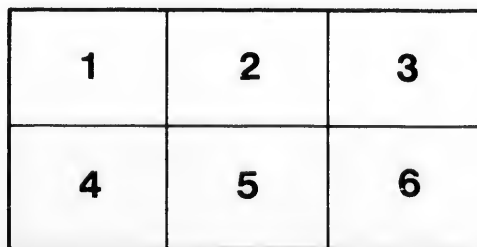
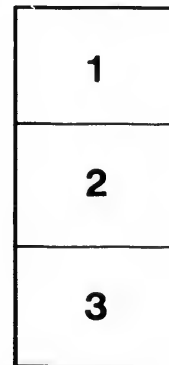
Douglas Library
Queen's University

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Douglas Library
Queen's University

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

rrata
to

pelure,
n à



32X



LES

GRANDES RELIGIONS

45



L'ORIENT ET LA BIBLE

LES

GRANDES RELIGIONS

PAR

le Dr G.-M. GRANT

Queen's University, Kingston (Canada)

TRADUIT AVEC AUTORISATION PAR C. DE FAYE

ILLUSTRATIONS

GENÈVE

C. EGGIMANN & C^{ie}
Éditeurs

PARIS

G. FISCHBACHER
33, rue de Seine

1897

L
BL 80. G76X

1897

2.
211

AU LECTEUR

« La foi même en un fétiche
est chose à respecter. »

(*Le Signal de Genève.*)

Ceux qui désirent connaître l'histoire des religions sous une forme accessible à un lecteur ordinaire, sont arrêtés net en face de travaux gigantesques qui rappellent l'entassement, par des géants, d'Ossa sur Péliion ! Mais voici un petit livre qui rappelle, à son tour, le vœu du pieux cénobite de Kempen : *In angello cum libello !*

Il existe à Edimbourg une association religieuse dont le but est de populariser les sciences bibliques au moyen de bons manuels, composés par des théologiens qui ne les préparent pas dans la pénombre d'une sacristie, ni sur les cimes de la seule raison. Deux hommes distingués, l'un professeur de critique sacrée, l'autre pasteur dévoué : les D^{rs} Charteris et M^Clymont, sont les éditeurs en renom de ces publications accueillies avec reconnaissance par les diverses églises. L'auteur dont nous offrons la traduction, est principal de Queen's University, Kingston (Canada), et il

124539

a été chercher les matériaux de son ouvrage, « The Religions of the World », dans le monde, en Chine et ailleurs comme missionnaire. Mais il n'a pas vu seulement, il a regardé ; après quoi il a fait passer ses notes au creuset de la Bible et de la conscience du croyant. Il a compris ce qu'un penseur chrétien a écrit dans sa savante étude d'un autre missionnaire, l'apôtre Paul : « L'histoire des religions n'est féconde, et même n'est intéressante que si elle tire de la vie intérieure de la conscience les lois et les explications des phénomènes religieux extérieurs » (1).

Moins que jamais, il est permis aujourd'hui que l'antique esprit missionnaire se réveille et que le fanatisme se jette aussi sur des innocents, le cimenterre au vent, de se contenter de marmotter au culte : « Que ton règne vienne ! » Mais d'où sort cette recrudescence de fanatisme ? Entre autres causes, Leibniz indiquait celle-ci que l'Orient et l'Occident laissent dormir depuis plus d'un siècle : « Je crois que le plus grand obstacle à la propagation de la religion chrétienne en Orient vient de ce que les peuples ignorent totalement l'histoire universelle, et ne sentent point, par conséquent, la force des raisonnements sur lesquels le christianisme est établi » (2). Cette déplorable ignorance qui règne encore jusqu'à l'extrême Orient, n'existe-t-elle pas aussi en Occident ? Nos jeunes missionnaires, dont le nombre s'accroît, et qui partent pour l'Orient, connaissent-ils tous l'Orient ? Quand ils parleraient toutes les langues de

(1) M. le professeur A. Sabatier, doyen de la Faculté protestante de Paris.

(2) L. Murray. *Influence de la religion*. Trad., Genève.

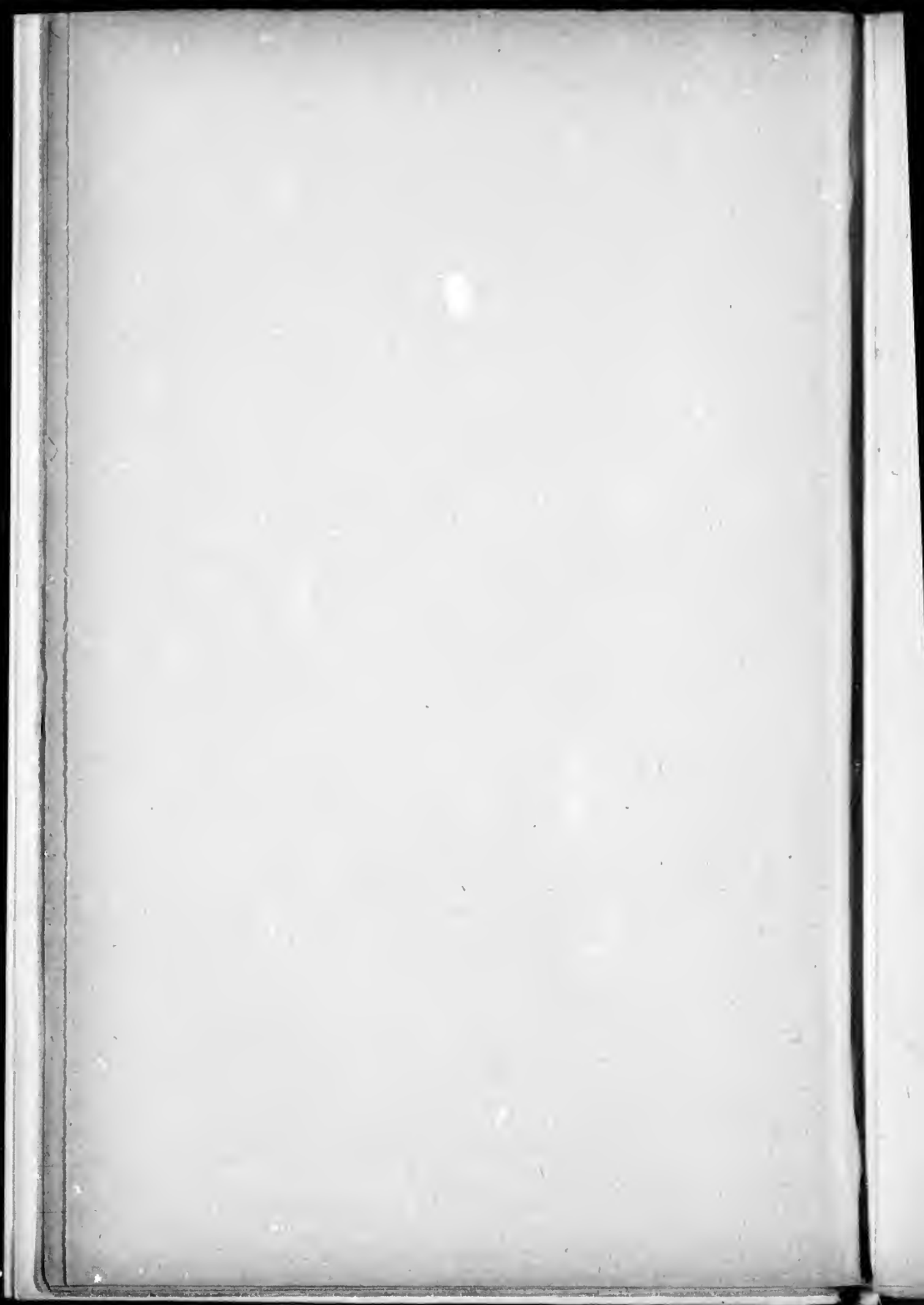
l'Orient, s'ils n'en connaissent pas les religions... *æsonans, aut cymbalum linniens!* J'en dis presque autant des dignes pasteurs qui s'efforcent d'initier leurs troupeaux aux travaux de ces hommes de cœur de la Mission. Qu'ils seraient autrement écoutés, dans nos réunions mensuelles, s'ils ouvraient le rideau et montraient ce qu'on est et ce qu'on fait là-bas! Le Principal Grant leur vient en aide, et je me permets de l'introduire, ou, plus modestement, de lui servir d'écho, car je ne suis qu'une voix, et, certes, c'est un grand privilège pour moi. Quand on n'est pas de taille à pontifier, qu'on se contente de *vica-ri-er*. Un plus grand que le Principal de Queen's University et de nous tous, est venu pour vicarier : « Je suis venu pour servir ». Moi, tout ce que je puis faire, c'est de traduire, et de répéter avec Lafontaine (un traducteur, celui-là!... Ésope, Phèdre) :

L'âne à Messer Lion fit office de cor.

C. DE F.

Genève, 1897.

Mon obligé éditeur s'offre d'achever cette histoire des religions (Bouddhisme, Israël, Jésus), — dont la traduction complète est entre ses mains — si la présente publication s'écoule. Cette nouvelle série sera également illustrée, d'après le Musée ethnologique de Guimet, à Paris. Celle-ci l'est d'après les ouvrages du missionnaire H.-C. Dubose et du voyageur Courtellemont.



LES
GRANDES RELIGIONS DU MONDE

INTRODUCTION

Les autorités les plus reconnues s'accordent à déclarer « qu'il est légitime d'appeler religion dans le sens le plus général un phénomène universel de l'humanité » (Tiele). La religion est une spécialité de la race. Elle ne peut jaillir de sources extérieures pas plus que la pensée ou l'amour. Il existe des hommes destitués de religion comme il en est destitués d'intelligence et d'affection — tous ont droit à notre pitié comme y ont droit des sourds, des muets ou des aveugles — mais l'être humain à l'état normal est religieux. « L'athéisme n'est que l'effort de n'être pas athée » (Nitsch).

La religion indique aussi ce qu'il y a de plus grand dans l'homme. Elle l'élève au-dessus des sens et le met en rapport d'une certaine manière avec l'univers ou avec l'infini et l'éternel dont il

fait partie. « Tous les peuples savent, dit Hegel, que la conscience religieuse est le sanctuaire où ils possèdent la vérité et ils ont toujours considéré la religion comme le titre par excellence de leur dignité et le repos de leur vie.

Les religions du monde peuvent être classées en religions systématisées et en religions irrégulières. Celles-ci renferment toutes ces notions informes et incohérentes qui servent à expliquer aux tribus sauvages les problèmes de la vie. Quelque étranges et horribles que soient souvent ces religions, elles indiquent la noblesse de l'homme, car elles trahissent ses efforts pour trouver Dieu. Comme l'écrit Vinet : « Chacun de ces cultes trompeurs est un cri douloureux de l'âme arrachée de son centre et séparée de son objet. » Mais quelque intéressants que soient ces tâtonnements pour celui qui étudie l'humanité, ils ne seront bientôt plus que des défroques pour l'antiquaire, car aussi certainement que les premières lueurs de l'aube se dissipent aux clartés du soleil levant, ces rudiments disparaissent au contact d'une religion où tout se tient. Leurs fidèles jettent au loin les notions et les idoles difformes de leurs pères pour accepter d'autres croyances plus élevées de la vie, et alors même que la foi nouvelle ne serait qu'imparfaitement connue, l'ancienne, en tous cas, est écartée.

Ce fait ou cette loi explique le succès de l'Hindouisme qui continue à attirer dans son sein les

aborigènes dans l'Inde, les progrès du Mahométisme dans l'Afrique centrale, aux Indes orientales et ailleurs, les triomphes du Bouddhisme en Tartarie, en Corée et au Japon, ainsi que du Christianisme chez les Kols, les Santhals, les Bheels et les Karens en Asie et parmi les sauvages des îles polynésiennes. C'est tout autre chose quand une religion bien réglée en rencontre une autre sur le même pied. Qu'on ne s'attende donc pas à ce que la victoire se décide en faveur de l'une ou l'autre religion jusqu'à ce qu'on ait fait une intelligente et mutuelle étude des sources, qu'on ait saisi les besoins spirituels et sociaux que la religion rivale a satisfaits, ainsi que l'absorption par celle des deux qui possédait plus de valeur inhérente et de puissance d'assimilation, de tout ce qui chez elle l'a fait accepter et retenir pendant des siècles par des millions d'êtres humains.

Toute religion systématisée a enfanté une religion. Les religions des Egyptiens, des Phéniciens, des Hittites, des Assyriens, des Babyloniens, des Médo-Perses, des Grecs, des Romains et beaucoup d'autres avec leurs civilisations ont disparu aussi complètement que celles qui existaient au Mexique et au Pérou avant que Cortès et Pizarre eussent débarqué sur leurs rivages, et il nous est souvent difficile d'en recueillir une connaissance exacte ou complète. Mais à côté du Christianisme sont encore debout de grandes religions historiques entremêlées de civilisations séculaires et pro-

fessées par des sociétés compactes d'hommes industriels et intelligents. Elles sont identifiées dans l'affection de leurs fidèles à des noms vénérés, et toute insulte à ces noms ils la ressentent au même degré que nous quand on s'attaque à un prophète, à un apôtre des Hébreux et au Fondateur lui-même de notre foi.

Les plus grandes de ces religions existantes sont : le Mahométisme, l'Hindouisme, le Bouddhisme et le Confucianisme. Il est donc de la plus grande importance de traiter de ces religions. De fait elles se disputent le terrain avec le Christianisme. Elles ont tenu si longtemps la campagne et se sont si bien adaptées aux besoins de l'homme sur une vaste échelle, que si le Christianisme arrivait à absorber l'une d'elles et à en prendre la place, ce serait une preuve plus éclatante de sa supériorité que ne le fut son triomphe sur les religions de la Grèce et de Rome.

Comprenons clairement que toutes ces religions ont été des bénédictions pour les peuples au milieu desquels elles prirent naissance. Elles marquèrent un progrès dans leur histoire. Chacune possède un calendrier débordant de noms de saints et de martyrs. Cependant, en dépit de cette profusion, « il n'y a pas de juge, dit Max Müller ⁽¹⁾, eût-il à sa barre le plus grand des criminels, qui le traitât comme la plupart des historiens et des théo-

(1) *Introduction to the Science of Religion*, pp. 229, 258, 263.

logiens ont traité les religions du monde. Point de religion (ou si elle existe je ne la connais pas), qui ne répète : « Fais le bien, évite le mal ». Aucune qui ne contienne ce que le rabbin Hillel appelait « le quintessence de toutes les religions », ce simple mot : « sois bon, mon garçon ». Ajoutez-y la formule « pour l'amour de Dieu », dans laquelle nous avons presque « toute la loi et les prophètes. » Juger une religion par ses excroissances inévitables, c'est juger de la santé d'un peuple d'après le nombre de ses hôpitaux ou de sa moralité d'après celui de ses prisons. Voulons-nous bien juger d'une religion, essayons de l'étudier, autant que possible, dans l'esprit de son fondateur. Est-ce impossible, comme c'est trop souvent le cas, allons la trouver dans la solitude, près du lit d'un malade plutôt que dans les collèges des augures et dans les conciles des prêtres. »

Assurément, c'est de ce point de vue légitime et même nécessaire que l'on doit considérer les religions. Il est pourtant bien différent de celui qui prévalait en Grande-Bretagne, par exemple, il y a plus d'un siècle. Alors un déisme creux considérait toutes les religions comme le produit de la politique des hommes d'état ou de la ruse des prêtres, opérant sur l'ignorance et la crédulité des masses, dans le but d'agir effectivement sur les mœurs ou d'acquérir des richesses et d'arriver au pouvoir. Quand toutes les religions tombaient

ainsi, dans l'hypothèse, sous le mépris général, le seul objet de l'apologiste était de défendre le Christianisme et il était très disposé à jeter toutes les autres par dessus bord. On mit en relief des différences entre le Christianisme et les autres religions, et l'on pensa qu'il était aussi nécessaire de croire que les autres religions venaient du diable, que de croire que la nôtre est venue de Dieu. Carlyle n'exagérait en rien quand il disait que « l'opinion générale, même en son temps, était que Mahomet, par exemple, était simplement un imposteur avec un plan, et sa religion un misérable tour de prestidigitation spirituelle ». Mais il existe aujourd'hui une philosophie plus vraie, et l'on comprend mieux les relations de l'homme avec un ordre moral universel. On admet que la religion ait à sa base la vérité des choses. L'homme étant formé à l'image de Dieu, la foi doit être le point culminant de son énergie spirituelle, la main dont il se sert pour saisir Dieu et s'élever au-dessus des limites du temps, des sens et de son propre égoïsme. L'apologiste remplit donc une fonction plus noble que celle de démontrer, comme le fit, en son temps, l'évêque Butler avec succès, que les mêmes difficultés existent dans le système de la nature que dans la religion. Il cherche plutôt à montrer que la religion offre une solution aux problèmes et aux difficultés de la nature. Son objet n'est pas de ravalier une religion quelconque ou de faire saillir les divergences en-

tre les religions, mais de trouver les points de contact, de découvrir un besoin spirituel commun qu'un élément commun ne demande qu'à satisfaire.

Quand on se place à ce point de vue et que l'on considère toutes les religions comme des produits légitimes de cette foi à l'invisible reconnue comme partie essentielle de la constitution de l'homme, la tendance des généralisateurs empressés, est de prétendre que le Christianisme ne peut avoir de droit spécial et que les différences entre lui et d'autres religions sont purement accidentelles. C'est même, pense-t-on, un signe d'étroitesse et d'intolérance d'affirmer que le Christianisme est une religion distincte ayant sa racine non seulement dans la nature spirituelle de l'homme, mais aussi dans une révélation spéciale de Dieu, qui, lors de la chute de l'homme, se manifesta comme un Dieu de grâce. Le vrai moyen, cependant, de faire justice d'une critique de ce genre, n'est pas d'assumer une attitude pharisaïque vis-à-vis des autres religions, mais de se livrer à un examen approfondi et impartial et de tout comparer. Nous croyons à la supériorité du Christianisme sur les autres religions, mais nous ne pouvons y croire avec intelligence qu'après comparaison. Ajoutons que c'est la première fois dans l'histoire du monde que nous pouvons entreprendre avec succès un tel examen. Aujourd'hui, il n'est point de grande religion dont nous ne puissions étudier le fond et la

forme. La raison universelle et la science doivent servir de pierre de touche quant au contenu ou quant aux idées essentielles. Ici, la voie la plus sûre est la *via media*, la voie entre les deux extrêmes de ce qu'on peut appeler l'ultramontanisme et le rationalisme. Selon les ultramontains, la révélation est en opposition avec la raison et la raison doit se courber humblement et à toujours devant les divins oracles, sans avoir la prétention de les comprendre. D'après le rationalisme, la révélation n'est qu'une évolution naturelle de la raison, et Dieu n'a jamais donné une révélation spéciale. D'après la religion chrétienne, la révélation est le complément de la raison. L'identité essentielle de la raison humaine, aussi loin que s'étend son empire, avec la raison divine est impliquée à toutes les pages de la Bible, et nous pouvons tracer dans une histoire (clef de l'histoire universelle), une révélation spéciale ou le dévoilement des profondeurs de la nature divine dans le but de venir en aide aux besoins les plus grands. Il faut que cette révélation ait pris les devants sur l'homme pour qu'il soit capable d'en comprendre la raison d'être et quelles aptitudes elle possède pour devenir la religion du monde. Elle devient alors la pierre de touche sur laquelle nous pouvons éprouver d'autres religions. Voulons-nous savoir ce que d'elle-même la raison peut découvrir et ce qu'elle peut faire, en dehors de cette révélation spéciale, nous n'avons qu'à re-

monter jusqu'aux siècles qui ont précédé le Christianisme, jusqu'aux peuples en dehors de l'influence chrétienne et étudier leurs religions et leurs annales. Il faut néanmoins apporter à cette étude un esprit simple, naturel et non hostile. On verra alors que la religion de l'Évangile est l'ami suprême de toutes les autres religions, qu'elle revendique le bien en elles et leurs aspirations après la lumière, qu'elle leur offre un élément de réconciliation, apportant à chacune ce qui lui manque et l'harmonie entre toutes. Telle sera sa plus noble apologie.

Le contenant aussi bien que le contenu des religions doit être soumis à une étude comparative ; leurs livres sacrés seront jugés d'après les lois de la science critique et leurs institutions, ainsi que les sociétés qui en sont l'incarnation, devront l'être aussi d'après des règles acceptées universellement. Dans cette étude de la forme nous devons accepter l'application des règles et des principes avec le même empressement, quand il s'agit du Christianisme, que dans le cas de toute autre religion. Les Saintes Écritures, comme œuvre littéraire, ne peuvent échapper aux règles que nous appliquons au Koran, aux Védas, à la Tripitaka, au Shou ou au Shih-King. Du reste, le bien seul résultera d'une telle étude. L'objet de la critique c'est de conserver, non de détruire. Elle s'efforce de placer chaque livre devant nous dans la lumière qu'éclairait ceux pour lesquels il était écrit à l'o-

rigine. Elle cherche à distinguer entre les paroles originales des hommes inspirés et « les arrières-pensées, en général, les falsifications des âges suivants, » entre les paroles vivantes des prophètes et l'œuvre du compilateur et du scribe. De même le sens réel et la valeur des institutions ne peuvent être connus qu'en remontant à leur origine ; en effet, une civilisation ne peut être justement appréciée qu'en la comparant à d'autres, en reconnaissant franchement le milieu où elle existait et ses défauts, et en découvrant la loi qui a présidé à son développement.

A quel point de vue se sont placés les prophètes de l'Ancien Testament et Jésus auquel ces prophètes ont rendu témoignage, quand ils ont parlé des religions du monde ? Point de question plus importante. En y répondant, gardons-nous de prononcer dans l'esprit des Juifs à l'égard des Gentils au temps de Jésus, car cet esprit était en opposition flagrante avec celui des prophètes dont les Ecritures renfermaient les paroles. Les Juifs eux-mêmes n'auraient admis aucune opposition de ce genre. Naturellement, de savants rabbins pensaient qu'ils comprenaient leurs propres écritures, et l'idée que tel paysan ou tel charpentier de la Galilée les comprit mieux qu'eux ne servait qu'à exciter leurs moqueries. Ils connaissaient et aimaient la Loi et les Prophètes. Ils se glorifiaient de leur fidélité envers Moïse et de leur attachement à l'Ecriture et ils croyaient que c'était

la position qu'avaient prise Jésus et Paul que l'Écriture condamnait. Malheureusement, des chrétiens ont prétendu que cette interprétation de l'Ancien Testament était correcte et l'ont acceptée, ou bien ils ont condamné les Juifs et surtout les Scribes avec une sévérité excessive. Rappelons-nous que leur conduite était le résultat de conditions historiques qui remontaient à l'exil de Babilone et qu'en face de telles circonstances il faut user d'une grande indulgence.

Efforçons-nous de comprendre les conditions où était Israël, car comprendre c'est pardonner. Au cinquième siècle avant Christ des hommes d'un esprit prophétique virent qu'Israël était tombé pour n'avoir pas saisi la différence entre le caractère de Jéhovah et la nature des dieux des nations environnantes. Jéhovah était essentiellement la justice et la vérité. Les dieux des anciens étaient la reproduction ni plus ni moins sur une grande échelle des mauvaises passions de leurs adorateurs. Placer les deux, Jéhovah et les dieux, sur la même ligne et les adorer également, c'était mêler le vrai au faux. Grâce surtout à ce syncrétisme religieux, les Israélites étaient tombés moralement aussi bas que leurs voisins et même plus bas encore, car la forme la plus détestable de la corruption, c'est la corruption du bien. Les prophètes de l'exil le virent et Esdras, le Scribe, aussi bien que son compagnon d'œuvre, Néhémie, le gouverneur civil comprit que le seul espoir de

salut était d'isoler complètement Israël à son retour, au nom de la Loi, des peuples souillés qui l'entouraient. La conscience des tribus répondit à cet appel, et la Loi telle que nous l'avons dans la Pentateuque devint depuis ce moment-là la loi effective de l'église et l'étendard de la justice. Le temps exigeait cette politique, bien qu'il ne manquât pas d'hommes pour s'y opposer, comme contraire à l'esprit de l'alliance fondamentale conclue entre Jéhovah et Israël et à l'enseignement des saints prophètes. Chaque âge a pourtant son œuvre propre à faire et l'homme d'état est bien obligé d'accepter la position que réclame le temps où il vit.

Les événements tendaient à renforcer et à affiler la politique d'Esdras et de Néhémie de même qu'à accentuer l'opinion élevée qu'avaient conçue les Juifs de leur propre supériorité et de leurs privilèges comme le peuple élu de Jéhovah. La vérité de cette élection divine en vue du salut du monde, se pervertit et devint un mensonge, une élection de favoritisme qui se bornait aux Juifs seuls. L'espérance messianique fut avilie de la même manière. La terrible lutte machabéenne, au second siècle avant Christ, imprima le plus grand élan à cette mauvaise tendance. Il en résulta qu'une haine amère ou un mépris orgueilleux et outrecuidant des nations et de leurs religions, prit la place de l'esprit qui avait animé Abraham, Moïse et Esaïe. « Chiens d'incirconcis ! Pécheurs

d'entre les païens ! » et *tutti quanti*, telles étaient les invectives lancées contre les Gentils, tout en les assurant que Dieu ne s'était révélé à aucun autre peuple qu'à Israël !

L'enseignement et la conduite de Jésus furent une protestation énergique contre cet esprit essentiellement irréligieux. Lui, le Messie, était le vrai successeur des anciens prophètes, celui qui accomplissait bien réellement leurs paroles, tout en s'élevant au-dessus du nationalisme dans lequel les meilleurs d'entre eux devaient nécessairement se mouvoir et qui leur coupait leurs ailes d'aigles. Jésus avait, mais dans une plus grande mesure, l'esprit d'Amos qui dit à Israël que Jehovah avait amené d'autres nations dans leur pays de la même manière qu'Il l'avait conduit lui-même hors d'Égypte ; qu'Il avait appelé les Philistins de Capthor et les Syriens de Kir, et qu'Il jugerait Israël et Juda à cause de leurs péchés, d'après la même loi morale par laquelle Il jugeait les autres nations, avec cette différence que leur châtiment serait plus grand vu que leurs lumières avaient été plus grandes. Amos IX, 7.

Jésus avait, mais dans un sens plus élevé, l'esprit de Malachie, qui affirma l'égalité aux yeux de Dieu de tous les adorateurs sincères, et qui, voulant exprimer son mépris pour les offrandes souillées que lui marchandaient les Juifs, leur rappela que l'encens et une offrande pure étaient présentés à l'Éternel en dehors de l'enceinte juive,

« depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, mon nom est grand parmi les Gentils, dit l'Éternel des armées. » Malach. I, 11-14. Le langage de Jésus est péremptoire à l'endroit de tout culte honnête, plein d'une crainte révérentielle et d'une vraie moralité, offert à l'Éternel : « Je vous déclare, s'écrie-t-il, que plusieurs viendront de l'orient et de l'occident, et seront à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des Cieux. Mais les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres du dehors. » Matt. VIII, 11, 12. Sa conduite à l'égard des Samaritains et des Gentils avec lesquels il vint en contact ainsi que la réception qu'il fit au centenier romain et à la femme païenne qu'il soumit à une si dure épreuve, doivent avoir blessé tous ceux qui croyaient que la vraie religion n'était que chez les Juifs. L'entendre dire qu'il avait trouvé une plus grande foi chez les païens qu'en Israël doit avoir retenti comme un blasphème à des oreilles juives ! Simple conséquence pourtant du principe fondamental que Dieu est un « esprit » d'où il suit que tous ceux qui adorent « en esprit et en vérité » adorent Dieu.

Les apôtres en vinrent à saisir graduellement leur position vis-à-vis d'autres races et d'autres religions, en se plaçant au point de vue de leur Maître.

Quand Pierre entendit de la bouche de Corneille le récit candide de sa vision et qu'il regarda la face de cet homme de bien, soudain la lumière

brilla dans son âme et en éclaira plus d'un coin jusqu'alors obscur. Aussi s'écria-t-il : « En vérité, je reconnais que Dieu ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et qui pratique la justice lui est agréable. » Act. X, 34. Sur-le-champ Pierre prêcha Christ à des cœurs préparés à le recevoir, et il le fit par des moyens que nous pourrions appeler naturels ; ils crurent, tandis que les docteurs en Israël le rejetèrent.

La conviction de cette même vérité fit de Paul le messager des païens et le modèle du missionnaire de tous les temps. Paul se fit Juif avec les Juifs, Grec avec les Grecs et barbare avec les barbares. Nous n'avons qu'à écouter ses paroles aux Lystriens et aux Athéniens, puis à comparer ses allocutions dans les synagogues, pour comprendre comme il s'adaptait pleinement aux besoins, à l'histoire et aux conditions religieuses du moment chez ceux auxquels il s'adressait ! Quelle attitude il prenait, comme il cherchait à gagner les âmes en suivant la ligne où la résistance était la moins grande, et en s'efforçant à amener les hommes au Sauveur ! Il vit que l'Évangile avait renversé « le mur mitoyen » entre Israël et les païens et ouvert un temple universel ; et, tandis que d'autres, même d'entre les apôtres, auraient réduit l'église à n'être qu'une simple secte juive, lui, dans l'esprit de Jésus, en fit la religion de l'humanité.

Tel est l'esprit dans lequel doit toujours être conduite l'œuvre missionnaire de l'église. Il faut quelque chose de plus que le zèle pour faire des prosélytes. Les Pharisiens ne manquaient pas de ce faux zèle et ce que Jésus pensait d'eux et de leur zèle, ses paroles nous l'apprennent : « Vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte et, quand il l'est devenu, vous en faites un fils de la Géhenne deux fois plus que vous. » Matth. XXIII, 15.

Evidemment, le seul moyen de découvrir la manière de nous approcher d'un homme élevé dans une autre foi que la nôtre, c'est de nous mettre à sa place. Nous dédaignerions d'être traités en prosélytes, bien que disposés à accueillir la vérité. Mais, admettons le prosélytisme, quelqu'un peut-il nous faire du bien en s'avancant d'un air qui dénote clairement que seul il connaît toute la vérité, que tout ce que nous avons cru jusqu'à présent et sur lequel nous avons basé notre conduite est entièrement faux et que ce père et cette mère, dont nous révérons la mémoire, sont pour toujours exclus de la lumière qui rayonne de la face de Dieu ? Avec de telles prétentions à la supériorité et avec ce mépris à peine voilé de nos aïeux, jamais cet homme ne sera pour nous le prophète de Dieu. Il faut qu'il change entièrement de méthode. Il faut qu'il s'asseye avec nous à la table commune de la fraternité. Il faut qu'il se donne la peine de connaître ce que nous avons

fait ; qu'il parle notre langage, qu'il étudie nos arts et nos chefs-d'œuvre. Bref, il doit nous respecter et nous aimer. Alors s'il est plus grand que nous et s'il a de nouvelles vérités ou de nouvelles grâces à nous communiquer, qu'il vienne, nous l'acceptons joyeusement, comme « la pluie de la première et de la dernière saison ». Il infusera des forces virtuelles en nous, il pénétrera comme d'un puissant levain, toute la communauté, et « une nation naîtra comme en un jour. » C'est du dedans que toute société doit recevoir une impulsion. Les attaques du dehors la rendent plus impénétrable qu'auparavant. Le prosélytisme externe gagne les individus qui, comme règle, ne valent rien, mais il arrête le développement interne. Le prophétisme attire les âmes qui deviennent des centres de force, et il crée ainsi des mouvements qu'on peut retarder ou subjuguier mais qu'on ne peut détruire.

Le Christianisme est le prophète de Dieu auprès des nations. Mais, comme Jonas, il a généralement joué le rôle d'anti-prophète, et il s'en est vanté ! Il est temps de dissiper l'illusion. Pour remplir notre haute vocation, il nous faut agir d'après la vérité à laquelle nous professons de croire, à savoir que Dieu a « déterminé les limites » des demeures des nations aussi bien que de la nôtre, « qu'en Lui ces peuples se meuvent aussi et ont leur être », qu'Il leur a parlé dans les siècles passés bien que, dans « ces temps d'igno-

rance », comme Paul les appelle, la voix du Père ne fût pas entendue distinctement par ses enfants égarés, mais que maintenant, « ayant parlé par son Fils par lequel Il jugera le monde, Il ordonne à tous les hommes de se repentir et de croire ».

Quand nous présenterons le Christ en esprit aux masses, nous les verrons attirées vers Lui ; mais jamais nous ne gagnerons ceux que nous haïssons ou méprisons, que nous rudoyons ou essayons de capter ! Ils ne seraient pas nos frères authentiques s'ils pouvaient être gagnés par des méthodes aussi dépourvues de sens. Jamais nous n'aurons de prise sur les nations non-chrétiennes que lorsque nous traiterons leurs religions avec justice et respect, et que l'amour remplacera le mépris, aujourd'hui si général mais dont la seule excuse est une forte dose d'ignorance.

CHAPITRE PREMIER

Mahométisme

Le Mahométisme est la dernière née de toutes les grandes religions existantes. En l'étudiant, se dresse devant nous l'étrange spectacle d'une religion naissant à la clarté du jour ⁽¹⁾. Un homme, qui vivait au sixième siècle de l'ère chrétienne, fut le fondateur et le seul auteur de la Bible de cette religion. Cette Bible — le Koran — n'est que les deux tiers environ de l'étendue de notre Nouveau Testament, et son authenticité est hors de doute. Il est évident que pour connaître cette religion, il nous faut savoir quelque chose de son

(1) Renan. *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 230.

« La naissance de l'Islamisme est un fait unique et véritablement inappréciable. L'Islamisme a été la dernière création religieuse de l'humanité, et, à beaucoup d'égards la moins originale. Au lieu de ce mystère dans lequel les autres religions enveloppent leur berceau, celle-ci naît en pleine histoire; ses racines sont à fleur d'eau. La vie de son fondateur nous est aussi connue que celle des réformateurs du XVI^e siècle. »

(Renan, *Hist. des Religions*, 6^e édit., p. 220.) *Trad.*

fondateur. Il insista, à la vérité, comme fit Paul pour le Christianisme, qu'il n'apportait pas une nouvelle religion mais l'ancienne, celle des aïeux, des patriarches, des prophètes et de Jésus, qu'il la prêchait, dans sa forme dernière, aux Arabes et par eux au monde. Sous cette forme elle déploya une puissance extraordinaire, d'abord en fusionnant les tribus arabes, qui vivaient dans l'anarchie, en une nation théocratique, puis en déplaçant le Christianisme de son berceau et de toutes les contrées à nous connues comme « terres bibliques ». Celles-ci, sans exception, se soumièrent au Croissant. L'histoire nous offre-t-elle des faits plus étonnants ? Ne pas faire un effort pour découvrir le secret de ce mouvement, ce serait montrer de l'indifférence pour toute religion, mais si nous voulons le comprendre, il nous faut juger sainement le caractère de Mahomet.

Mahomet naquit à la Mecque vers l'an du Seigneur 571. La tribu à laquelle il appartenait était celle des Koraichites, la plus noble dans la cité, mais sa famille était pauvre, et lui-même fut laissé orphelin à l'entrée de la vie. Dans sa jeunesse il gardait des brebis et cueillait des baies sauvages au désert. A vingt-deux ans il fut employé dans la maison d'une riche veuve du nom de Kadichah et voyagea pour les affaires de celle-ci en Palestine et en Syrie. Dans la suite, il l'épousa. Il mena une vie tellement pure, grave et intègre, que ceux qui le connaissaient le mieux

l'aimaient et l'honoraient le plus ; à la fin, ses concitoyens finirent par lui donner le nom de El-Amin, qui veut dire l'homme de la confiance. Il avait la quarantaine avant que la pensée qu'il était appelé à devenir prophète s'emparât de lui et changeât tout le cours de sa vie.

La religion des Arabes, à cette période, était une idolâtrie polythéiste dont la puissance s'était éteinte, à l'exception de ce qui en restait en rapport avec des fêtes établies dans des lieux sacrés où les tribus s'assemblaient de temps immémorial. La Mecque était un de ces centres. Elle devait son importance à la Kaabah ou temple qui renfermait 600 idoles, et, ce qui l'emportait sur toutes les idoles, à une pierre noire sacrée, probablement un aérolithe, tombé du ciel. Dans la croyance des Arabes s'élevait bien au-dessus de tous les dieux, Allâh, l'ancien nom pour désigner l'Être suprême dans toutes les familles de la race sémitique. On rendait pourtant un culte, non à Allâh, car l'homme ne pouvait entrer en rapport avec lui, mais à des dieux particuliers respectivement reconnus comme les patrons de familles et de tribus différents. Graduellement, en observant l'attitude souvent sceptique et irrévérencieuse du peuple envers les dieux qu'il faisait profession de servir, ainsi que pour d'autres raisons, la conviction s'imposa toujours plus forte à Mahomet que les idoles qu'on pouvait trouver dans toutes les maisons et dans la Kaabah, n'étaient pas des dieux et que la pierre

sacrée elle-même n'était qu'une pierre ordinaire.
Le Koran nous dépeint la tristesse qu'il éprouva,



BAISER DE LA PIERRE NOIRE A LA MECQUE (G. Courtellemont)

l'indignation qui s'empara de son âme quand il
trouva que les gardiens mêmes du temple, loin de

croire aux idoles, s'en servaient uniquement pour tromper la foule et pour s'enrichir. Mais s'il renonçait aux dieux de ses pères, quelle autre religion embrasserait-il? Un tel homme ne pouvait se contenter de formes vides que le temps seul honore et ne pouvait vivre en paix jusqu'à ce qu'il eût appris le secret de ce merveilleux univers dont il était une partie consciente.

Dans des voyages en Syrie, comme marchand, aussi bien qu'en Arabie, il avait rencontré des Juifs et des Chrétiens, desquels il entendit les récits sur Moïse, les prophètes et Jésus. Mais Mahomet n'était pas un savant — on doute qu'il sût écrire ou même lire — et il ne pouvait distinguer le vrai du faux. Ceux auxquels il s'adressa mirent des contes d'enfants, tirés du Talmud, au même rang que les vérités de l'Ancien Testament, et nous pouvons inférer de sa connaissance du Christianisme par sa notion étrange de la Trinité: le Père, le Fils et la Vierge Marie! Il est possible que les Chrétiens qu'il rencontra eussent également des notions vagues quant aux doctrines fondamentales de leur religion. Les nations chrétiennes avaient singulièrement perdu de vue la connaissance du Dieu vivant. Leur foi s'était évaporée dans le culte des images, encore plus en discussions métaphysiques et subtiles sur Dieu et en controverses religieuses qui scindaient l'Eglise en sectes et perdaient ses forces, bien qu'il y eût une bruyante activité qui paraissait de la force. Dieu

n'était pas dans toutes ces spéculations. Il en était absent, aussi réellement qu'Allah l'était au milieu des Arabes, ou ce qui revenait au même, Dieu était un Dieu caché sous les dogmes qui prétendaient définir ce qui ne peut jamais être défini, quoique l'homme puisse vivre de la vie de Dieu. La foi, qui avait conquis l'empire romain, avait abdiqué entre les mains de ceux qui « contraignent d'entrer » et comme conséquences inévitables ni la mondanité ni la corruption ne purent être cachées.

En dépit de cette douloureuse décadence, Mahomet sentit qu'il y avait quelque chose de vrai dans le Mosaïsme ainsi que dans le Christianisme, et cette conviction se fortifia quand l'oncle de sa femme, Waraka, le mit en rapport avec un mouvement qui s'avancait tranquillement depuis quelque temps dans la Mecque, Médine et dans d'autres villes, en Arabie. Dans toutes ces cités on pouvait trouver des âmes dont la nature morale avait reculé devant l'immoralité et l'idolâtrie de leurs compatriotes. Rejetant le polythéisme et les souillures qui s'y associent, non seulement elles reconnaissaient Allah, mais faisaient consister leur foi en lui non dans l'assentiment à une doctrine purement intellectuelle, mais dans l'Islam, dans la *soumission* à ses préceptes. On appelait ces hommes des *Hanifs* ou pénitents. Probablement que ce mouvement provenait du Judaïsme essenien ou de l'Ascétisme chrétien,

peut-être des deux combinés. L'Essenisme s'était répandu des bords du Jourdain au désert d'Arabie et quelques formes primitives du Christianisme ne se distinguaient guère plus de ce Judaïsme ascétique.

Des hommes, qui prouvent leur sincérité en brisant les liens du monde de plein gré et en s'arrachant aux plaisirs de la vie, exerceront toujours une influence sur d'autres, et la poésie des Bédouins prouve que les Anachorètes juifs ou chrétiens étaient populaires chez les Arabes. « Ce ne furent pas leurs doctrines qui firent impression sur les Hanifs, mais la nature sérieuse de leur vie terrestre consacrée à se préparer pour la vie future et le jour du jugement, formant ainsi le contraste le plus frappant avec la nature profane du paganisme. « L'ascétisme et la méditation étaient aussi les principaux points de la foi des Hanifs, et ils sont quelquefois appelés du même nom que les Chrétiens. Nous trompons-nous en concluant que ces témoins anonymes de l'Évangile, que l'histoire de l'Église ne mentionne pas, répandirent la semence d'où germa l'Islamisme » (1).

Mahomet se trouva donc face à face avec la croyance juive et la foi chrétienne, et placé dans un courant où sa propre nature offrait peu ou point de résistance à la vérité nouvelle. Ses voyages à travers les grandes solitudes du désert et

(1) *Encycl. Britan. Mohammedanism*, par le prof. Wellhausen.

des parages où avaient erré Abraham, Moïse et Elie, l'avaient également préparé à sentir la puissance de la vérité fondamentale, l'unité divine. Nulle part comme au désert, la nature fait penser à la vanité de l'homme et à la réalité de l'Éternel. « La nature est « le miroir dans lequel nous voyons Dieu » et le désert est ce miroir presque transparent aux yeux des hommes de dévotion ou dont l'esprit est simplement sérieux. « Le désert est monothéiste. Sublime dans son immense uniformité, il révéla dès le premier jour l'idée de l'infini, mais non ce sentiment d'activité féconde qu'une nature incessamment créatrice a inspiré à la race indo-européenne... Exclusivement frappés de l'unité de gouvernement qui éclate dans le monde, les Sémites n'ont vu dans le développement des choses que l'accomplissement de la volonté d'un Être supérieur. Dieu est, Dieu a fait le ciel et la terre : voilà toute leur philosophie. Telle n'est pas la conception de cette autre race destinée à épuiser toutes les faces de la vie, qui, de l'Inde à la Grèce, de la Grèce aux extrémités du Nord et de l'Occident, a partout animé et divinisé la nature depuis la statue vivante d'Homère jusqu'au vaisseau vivant des Scandinaves. Pour elle la distinction de Dieu et du non-Dieu est toujours indécise » (1).

On a nié cette différence fondamentale entre les

(1) Renan. *Hist. des religions de l'antiquité*, p. 67. 6^e édit.

conceptions religieuses des Sémites et celles des Aryens, mais la position est tenable et peut se défendre victorieusement. La beauté, la variété, la richesse du cosmos tendaient aux Indes et en Grèce à effacer la distinction entre la créature et le Créateur par le culte de la nature ou par un panthéisme philosophique qui prirent tous deux la forme de mythologies populaires. Dans l'âme sémitique, au contraire, a toujours existé un golfe incommensurable entre Dieu et l'homme, aussi la vie dans le désert ou ses environs n'a pas été pour rien dans la conception qui l'a emporté chez les deux peuples. Dieu est la grande réalité, le Souverain auquel appartient la suprême obéissance; Il est la Puissance qui commande aux événements et qui conduit l'histoire. C'est plutôt dans l'histoire que dans la nature qu'on le trouve. Une grande autorité a écrit: « Si je me permettais de caractériser le culte de tous les peuples sémitiques d'un seul mot, je dirais d'eux que c'est le culte par excellence de Dieu dans l'histoire, et de la race aryenne, celui de Dieu dans la nature » (1). Pour Mahomet, en tout cas, Dieu devint le grand fait et la crainte de Dieu exalta Dieu. Dieu ! il n'y a point de Dieu que Lui ! Le Vivant, et qui seul subsiste de lui-même ! Il ne sommeille ni ne dort. Tout ce qui est aux cieux et sur la terre est à Lui. Ce Dieu, l'Eternel, avait dirigé la race et parlé à

(1) Max Müller. *Introd. to the Science of Religion*, p. 171.

l'homme par des prophètes nombreux. Mahomet savait par les traditions courantes ou les récits qu'il avait écoutés avec empressement qu'il avait existé cent vingt-quatre prophètes et que cinq d'entre eux : Adam, Noé, Abraham, Moïse et Jésus, avaient été les porteurs de nouvelles révélations qui dépassaient tout ce qui avait été révélé par leurs prédécesseurs. La dernière révélation, celle de Jésus, avait été la plus pure. « Dites aux Chrétiens, s'écria-t-il, que leur Dieu et le mien sont un. » Il fit tout en son pouvoir pour les induire à l'accepter et pour porter les Juifs, qui étaient nombreux et riches en Arabie, à croire qu'il était « le prophète, tel que Moïse », prédit dans les Ecritures et qu'Israël devait écouter. Quand ils refusèrent de le faire et qu'en revanche ils se moquèrent de lui, il prétendit qu'ils avaient corrompu leurs livres sacrés pour empêcher le peuple de le reconnaître ou bien que les versions des Ecritures ou des variantes falsifiées expliquaient toute opposition apparente à ses droits. Le Mahométisme, encore aujourd'hui, aussi bien que la théologie chrétienne, en appelle du texte actuel à un texte original. L'un pour discréditer nos Ecritures et l'autre pour les exalter.

Il est donc possible d'expliquer comment Mahomet acquit la connaissance des faits fondamentaux et des idées qu'il prêcha plus tard et comment ces idées trouvèrent un accès facile dans son esprit. Mais une telle interprétation n'expli-

que pas l'origine ni la puissance du Mahométisme. Des Juifs vivaient en Arabie qui connaissaient Moïse bien mieux que Mahomet, ainsi que des Chrétiens qui connaissaient mieux l'Évangile. Des Hanifs avaient déjà rattaché des idées essentielles et bibliques à l'ancienne foi du peuple en Arabie et avaient bâti sur ce fondement composé d'éléments divers, une religion spirituelle et une vie plus ou moins séparée du monde. Mais ce fut Mahomet, et ni Juif, ni Chrétien, ni Hanif, qui fonda la religion qui plus d'une fois menaça de balayer le Christianisme de la terre et dont se réclament encore autant de millions d'êtres humains que renferment toutes les églises protestantes réunies. Où donc trouver le secret du succès de l'Islam ?

Un savant allemand a suggéré de le chercher dans la constitution physique particulière de Mahomet qui était d'un tempérament excessivement sensible. On allègue aussi qu'il avait une prédisposition aux visions et qu'il avait des convulsions. Que la science médicale décide s'il souffrait d'épilepsie, de catalepsie ou d'hystérie, et nous aurons en main, dirait l'auteur que nous citons, la clef du problème : comment femme, maison, cousin, esclaves, comment tous crurent cet homme quand il se déclara le prophète élu de Dieu et comment des dix milliers d'Arabes, de ces tribus les plus fanatiques du monde, étaient disposés à rompre, à son commandement, les liens sacrés de la foi, de la parenté, des ancêtres, à le suivre en exil, à

la mort, et à s'abandonner entièrement à sa volonté. Non ! Avant lui, il y avait des épileptiques et des hystériques et il y en a eu depuis, mais aucun d'eux n'a fondé une religion ! Ce n'est que dans la personnalité de Mahomet que nous trouverons notre explication.

La personnalité c'est le sanctuaire où Dieu traite avec l'âme humaine, et aucun autre que Mahomet lui-même ne peut révéler ce qui s'est passé dans ce domaine sacré. Réfuter le témoignage d'un prophète, nous le pouvons, mais rejeter le témoignage de l'histoire, non ! Il est écrit en grandes lettres. L'individu entend et voit ce que, plus tard, il ne pourra que balbutier. « Si ce fut dans le corps ou hors du corps, » il n'en sait rien ! Aucun prophète, s'il n'est rien de plus qu'un simple homme, ne peut expliquer son secret, bien que la conscience qu'il en possède soit pour lui l'autorité suprême et que, scellée et purifiée par le sentiment général de l'humanité, elle suffise pour tous les hommes de bons sens. Ne lui demandez pas pourquoi il faiblit quand il est certain de réussir, et pourquoi il réussit quand, aux yeux des sens, il ne doit s'attendre qu'à une chute complète et irréparable. Dans l'un et l'autre cas il ne peut qu'incliner la tête et dire : C'est la volonté de Dieu.

Ce qu'on connaît de la crise suprême que traversa Mahomet, quand la vérité le saisit, à savoir que l'énigme de ce merveilleux univers c'est Dieu, et que la mission de son prophète dans le monde

était de révéler ce Dieu à ses compatriotes, de les conjurer d'abandonner le péché et de se préparer au jugement divin, tout cela peut se dire en quelques mots. Les vérités qu'il entendit, bien que mélangées de récits et de légendes haggadiques (morales), surtout la pensée de Dieu et celle du jugement s'emparèrent de lui. Seul il errait dans les montagnes, songeant sans cesse à ces choses. Il fuyait la société des hommes, et la solitude devint sa passion. A la fin la crise éclata. Il passait les mois sacrés au mont Hira — rocher dénudé et déchiré par des ravins — fièrement debout dans sa solitude sous l'éclat éblouissant du soleil du désert, sans ombre, sans puits ou ruisseau. Ici, dans une cave, Mahomet se livrait à la prière et au jeûne. De longs mois de doute, et même des années avaient augmenté sa sensibilité nerveuse. Il eut, dit-on, des attaques cataleptiques dans son enfance et il était évidemment plus délicat que ceux qui l'entouraient et d'une constitution plus sensible. » Telles étaient les circonstances dans lesquelles, selon la tradition de la grotte, Mahomet entendit une voix qui disait : « Crie ! » — « Que crierai-je ? » répondit-il (1).

« Crie ! au nom de ton Dieu qui créa,
Qui créa l'homme du sang :
Crie ! car ton Dieu est la bienfaisance même.
Il enseigna l'écriture,
Il enseigna à l'homme ce qu'il ne connaissait pas. »

(1) Impossible de ne pas noter la ressemblance de ce détail avec Es. XL, 6.

Tout tremblant, Mahomet se lève et s'en va raconter à Kadichah ce qu'il avait entendu. Elle crut en lui, calma ses terreurs et le pria d'espérer. Cependant, il ne pouvait croire en lui-même : S'il était fou ou possédé du démon ? Ces voix venaient-elles bien de Dieu ?...

En proie au doute, errant, espérant, il eût volontiers mis fin à une vie devenue intolérable, passant de l'espérance au désespoir, quand de nouveau, sans qu'on puisse en préciser le moment, il entend la voix : « Tu es le messager de Dieu et je suis Gabriel ! » La foi, la conviction, s'emparent de lui ; il doit réellement apporter un message de bonnes nouvelles aux Arabes, le message de Dieu qu'il tient de l'ange Gabriel. Il retourne auprès de Kadichah, épuisé d'esprit et de corps. « Enveloppe-moi, enveloppe-moi ! » s'écrie-t-il, et ainsi enveloppé il entendit cette parole :

« O toi qui es enveloppé, debout ! Avertis-les !
Glorifie ton Dieu !
Purifie tes vêtements !
Et fais l'abomination !
N'accorde rien en vue du gain,
Et attends ton Dieu ! »

Telles sont les premières révélations faites à Mahomet. Il crut que Dieu l'appelait à une grande œuvre ; il répondit à la vocation et devint un homme nouveau. Après cela, pendant dix ans à la Mecque, pendant dix ans encore à Médine, il

eut des révélations presque continuelles. La première décade fut sa période d'épreuves, et rarement l'homme fut plus éprouvé que lui. Désappointements, moqueries, insultes, persécutions, rien ne lui fut épargné, mais inflexible, il supporta le tout, sa foi ne faiblit point ! L'unité de Dieu, sa



MAISONS DE LA MECQUE (G. Courtellemont)

spiritualité, sa présence et sa puissance, la nécessité de la justice et la certitude d'une rétribution, étaient maintenant pour lui des vérités d'une telle clarté qu'il sentit que ses concitoyens devaient le croire, si seulement il leur apportait un témoignage sérieux et vrai. Il leur prêcha donc « en

temps et hors de temps », ne s'attaquant pas d'abord à leur culte idolâtre, mais seulement les pressant d'adorer le Dieu unique, de se repentir de leurs péchés et de se préparer pour le grand jour du jugement, maintenant pour lui une réalité toujours présente. Ce fut en vain. Quelques conversions seulement ! mais ce qui, certes, prouve son intense sincérité c'est qu'elles eurent lieu dans sa famille, parmi ses parents ou ses esclaves. Toutefois, peu de sages, peu de nobles, peu de puissants reçurent le message et la masse du peuple crut que le prophète était fou ou déclara qu'il n'y avait rien de nouveau dans sa prédication. La religion de leurs pères était assez bonne pour eux. Du reste, pourquoi adopter une religion en opposition flagrante avec les intérêts de la cité de la Mecque et qui la ferait tomber de son rang de capitale spirituelle d'une grande partie de l'Arabie ? Si eux ou d'autres venaient à penser que les idoles de la Kaabah n'étaient que des riens, les tribus avoisinantes n'accourraient plus au culte de la cité, ni l'enrichir en même temps de leurs aumônes et de leurs offrandes. Lentement, cependant, mais d'un pas ferme, de nombreux convertis s'avancèrent. Alors les gouverneurs de la cité se mirent à persécuter tous ceux qui n'étaient pas sous l'égide de parents haut placés. Aussi, Mahomet, envoya-t-il, la cinquième année de son ministère, quinze membres de son petit troupeau en Abyssinie, « pays de la justice où l'on ne fait de tort à

personne ». D'autres les suivirent jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé la centaine. Alors les Koréichites demandèrent leur extradition. Le roi manda les réfugiés et s'informa dans une assemblée plénière d'évêques, des raisons qu'ils pourraient alléguer pour n'être pas renvoyés à la Mecque. L'un d'eux répondit : « O roi, nous vivions dans l'ignorance, l'idolâtrie et les mauvaises mœurs ; nous violions les devoirs de l'hospitalité. Alors s'est élevé le prophète — un homme que nous connaissions dès notre jeunesse ainsi que ses aïeux, sa conduite, sa bonne foi et sa moralité. Il nous apprit à adorer un seul Dieu, à dire la vérité, à accomplir nos promesses, à venir en aide à nos parents, à exercer l'hospitalité et à nous abstenir des choses impures, impies et injustes. Il nous commanda de réciter nos prières, de faire l'aumône et de jeûner. Nous le crûmes et le suivîmes. Mais nos compatriotes nous persécutèrent, nous torturèrent et s'efforcèrent de nous faire abandonner notre religion. Et maintenant nous implorons ta protection. Veux-tu nous protéger ? »

Puis il récita une partie du Koran qui parle du Christ, et le roi et les évêques mouillèrent leurs barbes de leurs larmes et le roi renvoya les ambassadeurs des Koréichites et ne voulut pas leur livrer les réfugiés.

Là-dessus, la persécution redoubla à la Mecque. La guerre civile semblait imminente, car maintenant les meneurs des Koréichites résolu-

rent d'écraser la nouvelle foi, dussent-ils provoquer une vigoureuse résistance de la part de ceux qui étaient obligés, vu des liens de famille, à se ranger du côté de Mahomet. Le vieil Abū-Tālib, son oncle et le chef de la famille qui l'avait protégé jusqu'ici, sans accepter sa mission de prophète, craignant les conséquences, l'envoya chercher et le conjura « de ne pas lui imposer un fardeau trop lourd pour ses épaules ». Mahomet fut singulièrement ému, son oncle l'avait toujours traité en fils et le prophète aurait bien voulu lui offrir en retour tout ce qui était en son pouvoir. Mais une seule chose qu'il ne pouvait faire, c'était de mentir à la voix intérieure qui lui commandait d'annoncer Dieu à ses compatriotes, ce serait un péché mortel. « Quand ils placeraient le soleil à ma droite et la lune à ma gauche pour me persuader, je n'en poursuivrais pas moins mon dessein, aussi longtemps que Dieu me le commande. » En parlant ainsi, il fondit en larmes et se tourna pour sortir de la maison qu'il croyait ne pouvoir plus l'abriter. Mais Abū-Tālib s'écria : « Fils de mon frère, reviens ! » Et quand il revint, le vieillard lui dit : « Va en paix, mon neveu, et dis ce que tu veux ; car, au nom de Dieu, jamais je ne te livrerai. »

Mais Abū-Tālib mourut bientôt après.

Kadichāh, vraie épouse du prophète et sa première convertie, mourut aussi. La Mecque ne voulut pas de Mahomet. Le bien de la cité réclamait

qu'il périt. Quel eût été le résultat si les Koréichites avaient réussi à le mettre à mort ? Une chose est certaine, c'est que, si ses disciples avaient été capables de propager sa foi, la figure du Maître se serait dressée dans l'histoire comme celle d'un prophète et d'un martyr absolument sans reproche. Mais les Koréichites ne réussirent pas. Quand le ciel de l'Islam était le plus sombre, un rayon d'espérance brilla dans un coin inattendu. Des convertis de Médine invitèrent Mahomet à se réfugier dans leur cité. Ils vinrent comme pèlerins à la fête annuelle de la Mecque et, en secret, lui promirent sur leur parole « de n'avoir d'autre Dieu qu'Allah, de se garder de prendre ce qui n'était pas à eux, de fuir la fornication, de ne pas tuer des enfants nouvellement nés, d'éviter le scandale et d'obéir au messenger de Dieu, pour autant qu'il serait juste de le faire. » Ils jurèrent aussi « de le protéger contre tout ce dont ils protégeaient leurs femmes et leurs enfants. » De son côté, il promit « de se considérer désormais comme un des leurs en tout et d'adhérer à leur société ». D'après ce pacte, la religion nouvelle, non les liens du sang, comme jadis en Arabie, devait être à la base de toutes les relations sociales et politiques, et cette religion nouvelle, résumée dans le court *credo* : « Il n'y a point d'autre Dieu que l'Éternel et Mahomet est son Apôtre », fut de force à briser les liens les plus anciens et les plus solides, et à servir de ciment au nouvel édifice qui bientôt devint la merveille du monde.

La fuite de Mahomet, son *hégire*, à Médine eut lieu le 16 juin 622 de Jésus-Christ. Depuis lors, cette date sert d'ère historique aux Mahométans. Mahomet vécut une autre décade; pendant ce temps il remplit les fonctions de législateur, d'homme d'état, de général, de juge et de roi ainsi que celles de prédicateur et de prophète. Ses prophéties, également, prirent un autre ton. Elles tinrent de la nature de commandements officiels et de décisions autoritaires dans les cas qu'on lui soumettait. Ce n'étaient plus ces anciens transports qui jaillissaient d'un cœur brûlant du zèle de Dieu, ces discours, ces appels ardents que le prophète adressait aux sceptiques de la Mecque. Il remplit cependant son nouveau rôle avec un succès étonnant, et son influence personnelle sur ses compatriotes suffit pour suppléer à son inexpérience en fait de gouvernement, que dis-je ? même pour cacher ou expier l'abandon personnel d'antiques idoles et de ses propres lois. Les nécessités pratiques de la politique et la guerre modifièrent les suprêmes exigences de la justice, de la vérité et de la compassion sur lesquelles il avait appuyé d'une manière si absolue. Et ce qui est pire, bien pire encore, c'est que l'homme qui avait tant travaillé et tant souffert pour la réformation des autres, se montra, une fois à l'épreuve et en possession du pouvoir absolu, incapable de se conserver pur. Bien qu'il eût fixé à quatre le nombre de femmes que les fidèles pouvaient avoir, lui-même

posséda, un moment, dans son harem, neuf femmes et deux filles-esclaves. On essaie bien encore de justifier le fait en donnant pour raison qu'un homme, maître de lui-même jusqu'à cinquante ans, doit avoir eu d'autres motifs que ceux que l'on met d'ordinaire en avant en pareil cas. C'est ainsi que le Dr Leitner écrit : « Je crois que la cause réelle de ses nombreux mariages à un âge avancé était la charité et le désir de protéger les veuves de ses fidèles persécutés. »

Il est difficile de ne pas sourire en présence d'un tel motif. Si la charité était une raison valide dans son cas, elle le serait également dans celui de ses fidèles ; du reste, la persécution avait entièrement cessé longtemps avant qu'il eût atteint sa cinquantième année. On n'aime pas envisager ce côté de son caractère, mais comment passer outre, surtout quand le prophète alla jusqu'à invoquer de nouvelles révélations de Dieu pour sanctionner sa faiblesse. « En matière religieuse, avait enseigné Mahomet, à la Mecque, il devrait y avoir ni violence ni contrainte, mais quand il se vit entouré de soldats résolus, il attaqua les Juifs, près de Médine, pour avoir refusé de le reconnaître, dépouilla les uns et massacra des centaines d'autres de sang-froid. Le succès de sa nouvelle politique, cependant, fut foudroyant. A sa mort, la vaste péninsule Arabique était presque tout entière soumise à la foi nouvelle, et bien que l'apostasie s'étendit sur une échelle si générale qu'elle

parût universelle et qu'en moins d'un an, Médine elle-même fût attaquée, l'islam fut bientôt rétabli comme la religion nationale. Tel qu'un feu grégeois, il incendia presque tout le monde civilisé. Ni les légions de l'empire Romain, ni les armées de Chosroès, le grand roi de Perse, ne purent tenir tête aux guerriers arabes qui se précipitèrent des déserts pour convertir les incrédules et gagner pour eux-mêmes des richesses ou le paradis. L'islam enveloppa la Palestine, la Syrie, la Perse, l'Égypte et le nord de l'Afrique ; il s'élança à travers l'Europe et s'établit en Espagne. Aux populations conquises il offrit le triple choix : l'islam, le sabre ou le tribut ! Quand la marée montante de la conquête battit son plein, un esprit plus noble anima les conquérants ; les sciences physiques et métaphysiques devinrent des signes caractéristiques de la domination musulmane. Des centres aussi éloignés que Cordoue et Bagdad devinrent des foyers de lettres et d'art. Le nouvel empire d'Occident, établi sous Charlemagne et qui avait une foi aussi sincère, une théologie plus vraie et une vie plus pure que l'islam, l'empêcha de pénétrer plus avant en Europe. Le « marteau » du maire de Paris le refoula par delà les Pyrénées et, dans la suite, des chevaliers chrétiens accoururent des montagnes des Asturies et le chassèrent de l'Espagne. L'Europe ne fut délivrée d'un côté que pour être plus tard attaquée de l'autre. Deux siècles durant, la chré-

tienté lutta contre l'islam pour la possession de la Terre Sainte et fut finalement défaite. Une période suivit pendant laquelle les deux croyances semblèrent presque également menacées par des hordes de Tartares, mais celles-ci acceptèrent l'islam et, au quinzième siècle, une terrible puissance musulmane fondit, comme une tempête, sur Constantinople, s'en empara, et de cette position avantageuse, balayant tout dans des invasions successives, s'avança, comme autant de vagues, jusqu'aux portes de Vienne et menaça le monde chrétien. Au seizième siècle, au milieu des luttes de la Réformation, le Protestantisme faillit mainte fois être étouffé dans son berceau sous les menaces et les invasions des Turcs, et il ne fallut rien moins pour résister que toutes les forces de l'Empire. La terreur des Turcs s'empara de tous les esprits. Depuis lors l'islamisme a décliné en Europe, mais il retient sa force en Asie centrale, continue à faire des progrès aux Indes, et dispute au Christianisme la possession de l'Afrique.

C'est une histoire bien remarquable ! On se demande jusqu'où le Koran jette de la lumière sur la vie du prophète et explique ses succès ? Son livre est court, différent en cela des livres sacrés de l'Hindouisme, du Bouddhisme et du Confucianisme.

La traduction anglaise de Sale rendait difficile de lire le Koran et impossible de le comprendre, précisément à cause de sa fidélité. Sale suivit

l'ordre autorisé des chapitres ou Suras, qui ne se fonde ni sur la chronologie, ni sur le développement de la pensée, ni sur aucun autre principe rationnel. Ce n'est que depuis Nöldeke a établi approximativement la chronologie des Suras que nous pouvons tracer dans le Koran les lignes principales de l'histoire et de l'œuvre spirituelle de Mahomet, du commencement à la fin de sa carrière comme prophète. C'est une des nombreuses dettes que nous devons à la haute critique historique (1).

Aussi longtemps que vécut Mahomet, la nécessité de conserver ses révélations dans un livre ne se fit pas sentir. Le messager était plus grand que le message. Lui-même pouvait répéter une ancienne révélation ou en énoncer de nouvelles exigées par d'autres circonstances, amender, annuler ce qu'il avait enseigné auparavant. Il réclama la liberté de modifier son enseignement justifié par cette révélation : « Quels que soient les versets que nous annulons ou que nous te faisons oublier, nous en substituons de meilleurs ou d'autres qui les valent. » Les révélations étaient généralement écrites comme elles tombaient de ses lèvres, par l'un ou l'autre de ses disciples et les matières hé-

(1) Consulter pour les « allocutions, sabre au clair » et pour le but du Koran :

Les Selections de Lane.

El-Koran ou le Koran, traduit de l'arabe; les Suras d'après un ordre chronologique, avec notes et index, par J.-M. Rodwell, M. A.

Le Qu'ran, traduit par E.-H. Palmer (vol. VI et XI des *Sacred Books of the East*, édité par F.-Max Müller).

térogènes servant de papier, étaient jetées dans une boîte pour y être conservées. Les chefs des croyants se sentaient, cependant, indépendants de tout document. Ils recueillaient soigneusement dans leur mémoire les paroles qui avaient apporté la vie et la lumière à leurs âmes et, ce qui était bien plus encore pour eux, ils sentaient toujours qu'ils avaient avec eux le prophète lui-même. Grand nombre de disciples pouvaient réciter tout le Koran et les missionnaires étaient choisis parmi ceux-ci pour aller vers les diverses tribus d'Arabie et les exhorter à accepter la foi du prophète. Même, quand Mahomet mourut, on n'éprouva pas aussitôt le besoin de posséder un livre écrit. Pour les Mahométans comme pour les Chrétiens primitifs, dit-on, la parole prêchée était plus efficace que la parole écrite. Mais une bataille sanglante contre les sectateurs d'un des faux prophètes qui se leva à la mort de Mahomet et offrit de prendre sa place, emporta les hommes qui connaissaient le mieux le Koran. Ce qui montra bien à Omar le danger de ne confier le précieux fondement de la foi qu'à la seule mémoire. « J'ai peur, dit-il, s'adressant au calife Abu Bekr, que sur d'autres champs de bataille, un nouveau carnage ne se fasse de ceux qui récitent le Koran et que nos pertes ne soient considérables. Mon avis est donc que tu donnes des ordres sur-le-champ de faire un recueil. » Le calife reconnut la sagesse de l'avis, quoiqu'on ressentit bien des appréhen-

sions avant de se permettre une innovation aussi sérieuse. On confia à un jeune homme d'environ vingt-deux ans, à Zaïde, fils de Thabit, secrétaire en chef du prophète, le soin de rassembler les fragments des allocutions du prophète et d'en rassembler les lambeaux. Zaïde trouva la révélation écrite sur des pierres plates, des nervures de feuilles de palmiers, des omoplates de chèvres et de chameaux et sur « des poitrines d'hommes ».

Aussi longtemps qu'il s'agit de réunir et de produire une copie exacte, Zaïde accomplit son œuvre jusqu'au bout avec une crainte révérencieuse. L'accueil que fit le monde mahométan à son travail le prouve suffisamment. Mais introduire de l'ordre dans ces pièces, il ne le pouvait pas et il ne lui vint pas à l'esprit que ce fût d'aucune importance. Chaque mot, chaque lettre ne venait-elle pas de Dieu ? C'était la transcription littérale d'un texte original, « la mère du livre » qui était au ciel. Qui n'aurait pas cru cela était un chien d'incrédule. Qu'importe donc qu'un Sura ait été donné, ou une simple partie, plus tôt ou plus tard dans la vie du prophète ?

Nous pouvons très bien comprendre cette attitude en nous plaçant, encore de nos jours, au point de vue de quelques lecteurs de la Bible. Mais la Bible est une littérature, ce n'est pas un livre. Evidemment il doit être bien plus important d'étudier les caractères et le milieu où se sont formés les différents auteurs bibliques qu'un seul livre,

comme est le Koran, le travail d'une seule personne. Bien plus de lumière peut être répandue sur une « divine bibliothèque », grâce à une étude historique qu'il n'est possible de le faire sur le Koran. Mais, malgré cette preuve évidente, les savants, durant des siècles, n'ont accordé que peu d'attention à la critique historique, et plus d'un chrétien s' imagine que la valeur d'un texte est la même, peu importe quand ou par qui il a été d'abord proféré.

Nous pouvons comprendre que jamais la pensée ne vint au bon Zaïde qu'il jetterait de la lumière sur le Koran s'il introduisait de l'ordre dans les Suras. Pour tous, comme pour lui, chaque mot avait une valeur égale. Aussi les longs Suras doivent être plus précieux que les courts. Zaïde, en conséquence, plaça comme règle les plus longs les premiers et les plus courts les derniers, et mit en tête du livre qui porte le nom d'*Al-Fâtiha*, c'est-à-dire « celui qui ouvre », un Sura que l'on considère comme « l'Oraison dominicale des Mahométans », à cause de sa belle simplicité et de la fréquence avec laquelle on le répète. C'est une prière qui peut être offerte par un chrétien quelconque dans une église quelconque : « Gloire à Dieu, le Seigneur des mondes, tendre, compatissant, le Souverain Juge au grand jour. C'est Toi que nous adorons et c'est de Toi que nous implorons le secours. Conduis-nous dans le droit chemin, dans le chemin de ceux auxquels Tu as été

miséricordieux, que Ta colère ne poursuit pas et qui ne s'égarerent pas. »

L'ordre que Zaïde fit subir au Koran ne laissait rien à désirer à l'époque, mais comme « les Suras les plus courts appartiennent, généralement, à la première période du ministère de Mahomet et les plus longs à la dernière, cet arrangement est en raison inverse de l'ordre naturel, si bien que le lecteur qui voudrait commencer par la fin du Koran et lire en remontant, aurait une idée bien plus vraie de l'enseignement de Mahomet au début de son ministère et de ses progrès jusqu'au plein développement de l'Islamisme que s'il commençait par le commencement. Du reste, jamais nous ne sommes sûrs du contexte, les fragments ayant été disposés avec une naïve simplicité. Les matériaux étaient trop sacrés pour que la main de l'homme les mit en ordre, et c'est ainsi que nous avons un mélange, une mosaïque dont les parties sont rapprochées si grossièrement et tellement au hasard que le but de l'enseignement est souvent détruit, manqué et la lecture inintelligible » (1).

On est maintenant d'accord que les scribes, qui recueillirent la littérature sacrée d'Israël, le firent de la même manière, sans aucun sens critique et inconscients de cette absence. La preuve en saute aux yeux dès qu'on ouvre les premières pages de l'Ancien Testament : séparation des cinq premiers

(1) *The Koran*, by Sir W. Muir, pp. 40, 41.

livres du sixième, bien que le livre de Josué soit tiré des mêmes documents que les livres antérieurs⁽¹⁾; Amos et Osée placés après Esaïe, Jérémie et Ezéchiel, et les douze prétendus petits prophètes, les plus anciens comme les plus récents, jetés pêle-mêle dans le recueil. Il existe des Chrétiens qui considèrent comme un sacrilège d'intervenir dans le travail mécanique des scribes et qui appliquent le terme de « critique subversive » aux efforts sérieux de savants respectueux de classer les écrits des prophètes dans leur ordre réel et dans leur milieu historique véritable!

Rien d'étonnant que la traduction de Sale donne du Koran de Zaïde une idée bien incomplète. Carlyle ne va pas trop loin quand il l'appelle « un tout y va ennuyeux et indigeste. Répétitions, entortillements sans fin, labyrinthe, bref, une stupidité insupportable. Rien que le sentiment du devoir ne peut soutenir un Européen à travers le Koran ». Les lecteurs de la traduction de M. Rodwell ou de feu le professeur Palmer ou des *Selections* de M. Poole prononceraient un jugement bien différent, surtout à l'endroit des premières révélations de Mahomet.

Il va sans dire que des variantes se glissèrent bientôt dans les exemplaires du Koran faits d'après la compilation de Zaïde et, environ vingt ans après, on réclama une seconde rédaction. Ce qui

(1) V. *The Cambridge Companion to the Bible*: l'article sur « l'Hexateuch », par J.-J. Stewart Perowne D. D.

arriva au Koran, sans doute s'est souvent reproduit pour d'autres écrits acceptés comme verbalement inspirés. Les fidèles, inquiets de ces différences, quand ils croyaient l'original absolument pur, exigèrent un exemplaire sans fautes. Le calife Othman se laissa persuader qu'il fallait que cette grande tâche fût entreprise avant qu'il fût trop tard, et il chargea Zaïde, assisté de trois autorités de Koreysh, de reviser sa propre rédaction déjà parue. Ces juges examinèrent soigneusement toutes les différentes variantes et fixèrent un texte assimilé au dialecte de la Mecque qu'avait parlé Mahomet et alors, malgré la perte certaine de recherches futures quelconques, tous les exemplaires d'autres textes furent brûlés. Depuis ce jour, on s'en est si bien tenu à la révision de Zaïde qu'il n'existe plus qu'un seul texte du Koran que les Mahométans connaissent dans le monde entier. Ils comparent avec orgueil cet exemplaire unique sans erreurs avec les cent mille « variantes » ou plus dans notre Nouveau Testament. Ceux qui ne « croient pas que la lettre tue » et qui ne comprennent pas que dans l'état des choses, la meilleure garantie de la pureté du texte, consiste dans la variété qui naît de la liberté plutôt que de l'uniformité produite par une contrainte sans critique aucune, peuvent bien être effrayés en face de ce contraste. Il ne déplaît pas à des Chrétiens plus sages de laisser les palmes d'une victoire stérile aux théologiens mahométans.

CHAPITRE II

Causes du succès et de la décadence du Mahométisme

La personnalité de Mahomet éveilla des vérités en commun chez les Juifs, les Chrétiens et les Arabes hanifites. C'est ce qui explique principalement les succès extraordinaires du prophète. En faire remonter la source à une force impondérable peut n'être pas une réponse satisfaisante, mais en tout cas d'autres explications qu'on a mises en avant ne tiennent pas même devant un rapide examen. Ainsi, des apologistes ont déclaré que le Christianisme réussit grâce à son appel à des forces morales, tandis que le Mahométisme sanctionna l'emploi du glaive et promit le Paradis à tous les fidèles tombés sur le champ de bataille. Mais la chrétienté ne se fit pas scrupule de tirer aussi l'épée du pouvoir civil dès qu'elle put la saisir. Quel changement étonnant dans sa manière d'agir après la mort de Constantin ! Plus tard, les

armes de Charlemagne eurent plus affaire avec la conversion des Saxons que n'eût la prédication des missionnaires. Dans un temps très rapproché on a de même fait appel fréquemment à l'autorité de la Bible pour frapper de l'épée les ennemis de Dieu et de l'Eglise. Du reste, devons-nous dire que ceux qui combattirent sous l'emblème de la Croix ne croyaient ni au ciel ni à l'enfer (souvent un ciel et un enfer bien matériels!) pas plus que ceux qui combattirent sous le Croissant? D'un autre côté, il est très certain que c'est en gagnant leurs cœurs que Mahomet fit ses premiers convertis et ses premiers soldats. La vraie question à se poser, comme l'a indiqué Carlyle, est celle-ci : Comment Mahomet a-t-il eu son sabre? Et quand il l'eut, comment se fit-il que des tribus désordonnées et ignorantes s'emparèrent de forteresses et défirent les légions disciplinées de cette Rome qui avait conquis le monde?

Ce n'est pas répondre que de répéter que Mahomet en appela aux passions humaines, en sanctionnant la polygamie et en permettant le libertinage dans d'autres voies, qu'il se fit ainsi des disciples que la morale religieuse eût repoussés s'il l'avait inculquée. Au contraire, il lui fut difficile au début de faire des convertis à cause des restrictions qu'il leur imposa. Il est maintenant bien connu qu'il apparut aux Arabes comme un prédicateur d'une religion spirituelle, comme un réformateur d'abus et que ses principales réformes se

traduisirent en lois minutieuses mais judicieuses portant sur la condition des femmes. « Le frein à la polygamie et l'appel à la monogamie, les degrés prohibitifs contre l'horrible licence des mariages arabes et les limites imposées au divorce, les lois qui astreignaient les époux divorcés à venir en aide, pendant quelque temps, à leurs premières femmes et à élever les enfants, l'innovation qui créait la femme héritière devant la loi (quoique pour la moitié seulement de la part de l'homme), l'abolition de la coutume qui considérait une veuve comme formant une partie de l'héritage des biens du mari » — c'étaient des réformes et des réformes aussi grandes que le peuple pouvait supporter. Le cas des Thakafites de Taïf peut être cité comme une preuve de la supériorité en d'autres matières de l'Islam sur le paganisme et de l'attitude résolue de Mahomet, quand on l'implorait de fermer les yeux sur le libertinage, ne fût-ce que pour peu de temps, et afin d'atteindre un but désirable. Après la bataille de Honain, les Thakafites envoyèrent des arabassadeurs au prophète, offrant de lui rendre hommage. Ils désiraient, toutefois, retenir la fornication, l'usure et le vin. Mahomet refusa, faisant remarquer qu'indispensables, comme pouvaient le paraître, les pratiques réclamées, les Mahométans les avaient abandonnées. Les Thakafites supplièrent ensuite qu'à titre de concession aux folies du peuple, la Rabba ou déesse de Taïf pût être conservée pour trois ans, ou deux

ans, ou un an, ou même pour un mois. Mais Mahomet était ferme et la seule concession qu'il leur accordât fut qu'ils ne seraient pas obligés de détruire la Rabba de leurs propres mains, mais qu'il enverrait des hommes pour mener la chose à bonne fin.

Le fait est que la force invisible qui fit d'esclaves, à peine échappés des briqueteries d'Égypte, une nation qui vainquit des géants et des peuples forts de leurs chariots, de leur cavalerie et de leurs cités flanquées de tours, transforma aussi les hordes des déserts de l'Arabie en une armée invincible. Moïse, nouvellement arrivé de ce même désert deux mille ans auparavant, proclama Dieu comme Jéhovah, l'Éternel, le Dieu vivant, le Souverain du monde et aussi comme le Dieu qui avait parlé à Abraham, à Isaac et à Jacob et qui avait fait d'Israël son « peuple élu ». Israël crut et devint une nation. La même vérité — une conception de la plus haute et de la plus profonde réalité de l'existence — s'empara de Mahomet. Chaque fibre de son être vibra à cette pensée et les cœurs de ses adhérents s'embrasèrent à l'âme du prophète. Le Mahométisme saisit donc une puissance que l'Église, au septième siècle, retenait d'une main faible ou qu'elle permettait de lui échapper. Dieu, l'âme de l'univers, est aussi véritablement une personne que je suis une personne. Il est le Créateur tout puissant auquel rend hommage toute la nature, le Gouverneur dont toute l'histoire enre-

giste la volonté, le Révélateur de Lui-même aux prophètes. L'homme sage et qui aspire au bonheur doit obéir aux révélations de ce Dieu, car qui peut échapper à ses jugements? Le Judaïsme et le Christianisme reposent tous deux sur cette vérité. Le Judaïsme est la base et la préparation du Christianisme. La conscience qu'Israël avait de Dieu se développa à travers une longue chaîne de prophètes et de psalmistes qui interprétèrent leur histoire comme procédant d'un plan divin. Le Christianisme, lui, donne la révélation complète de Dieu en son Fils et procure, par le Saint-Esprit, la puissance de nous renouveler à l'image de ce Fils. Substituer quoi que ce soit à la vérité fondamentale que Dieu en Christ est notre Seigneur et Maître suprême, c'est s'exposer au châtimeut et se couvrir de honte. Dieu châtia la chrétienté, des siècles durant, au moyen de Mahomet, bien que le Mahométisme ne soit « qu'un faux christianisme ». Sans cesse, Il réduit à néant des choses apparemment excellentes par des choses qu'on méprise afin qu'aucune chair ne se glorifie en sa présence et qu'on voie que tout pouvoir lui appartient. Aux jours des Juges, Il se servit pour sauver Israël du bâtard Jephthé quand nul ne paraissait en état de le sauver, et la philosophie de la religion peut trouver une place pour Mahomet, imparfait comme il l'était, aussi bien que pour l'imparfait Jephthé, dans l'histoire de la divine éducation de la race.

La grande vérité que Mahomet enseigna, par rapport au devoir de l'homme, jaillit de sa conception de Dieu. « Islam, écrit Carlyle, veut dire que nous devons nous soumettre à Dieu, que toute notre force consiste dans une soumission résignée à Lui, quoi qu'il nous fasse... On a toujours cru que la sagesse par excellence n'était pas de se soumettre simplement à la nécessité — la nécessité *oblige* de se soumettre — mais de savoir et de bien se persuader que cette dure chose que la nécessité commande est la plus sage, la meilleure, la chose qui nous manque ; de plus, d'abandonner ces folles prétentions de passer au creuset du cercelet de l'homme, le monde de ce grand Dieu, de se dire que ce monde possède réellement (bien que plus bas que nos sondages) une juste loi dont l'idée est bonne, que le rôle de l'homme est de se conformer à la loi de l'ensemble et de la suivre dans un religieux silence, ne posant point de questions, mais obéissant à cette loi comme dépassant toute question... Telle est l'âme de l'Islamisme ; à vrai dire, c'est l'âme du Christianisme, car l'Islamisme se définit une forme confuse du Christianisme ; si le Christianisme n'avait pas existé, l'Islamisme n'existerait pas non plus. Le Christianisme nous commande aussi, avant tout, de nous démettre de nous-mêmes. »

Oui, le Christianisme fait cela et plus encore. Il nous révèle aussi, dans toute sa plénitude, le caractère de Dieu qui nous commande de faire sa

volonté. « Se soumettre, dit l'évêque Butler, c'est toute la religion. » S'il en était ainsi, Mahomet aurait proclamé toute la religion. Mais il n'en est rien et l'évêque n'indique qu'un seul côté de la vérité. Si la soumission était toute la religion, jamais l'homme ne s'élèverait au-dessus de l'esclave. La vraie religion n'enseigne pas seulement à l'homme le devoir de la soumission, elle révèle le nom et le caractère de Dieu d'une manière telle que la soumission s'élève à la hauteur d'une relation filiale, et la relation filiale implique une indépendance relative qui garantit le progrès. En d'autres mots, la vraie religion cultive dans l'homme les éléments de sociabilité et de progrès aussi bien que le devoir de la dépendance. L'évêque de Ripon n'exagère pas quand il déclare que tandis que l'Islamisme insiste fortement sur l'élément de la dépendance, il néglige complètement les deux autres éléments de la religion⁽¹⁾. On s'est efforcé, à la vérité, de les greffer sur le système, mais ces tentatives elles-mêmes prouvent l'incompétence et l'incapacité de l'Islam de satisfaire les besoins spirituels de l'homme.

Voici qui démontre bien cette soif instinctive du cœur humain à la recherche d'une communion réelle et intime avec le Dieu invisible. Les Mahométans pensent et parlent de leur grand prophète comme vivant encore et intercédant en leur faveur

(1) *Permanent Elements of Religion*. Bampton Lectures for 1889, p. 131.

auprès d'Allah, mais c'est bien au mépris de son propre enseignement. Ils s'efforcent aussi de jeter un pont sur le terrible gouffre entre la créature et le Créateur au moyen de leur culte des *Walis* ou Saints. Mais le Koran condamne tout culte de ce genre et relègue Dieu loin de l'homme. Des heures régulières de prières sont prescrites et observées, mais ni Rédempteur ni Intercesseur pour « étendre la main sur tous deux », et il n'est pas étonnant que la prière devienne matière de routine, ne reconforte pas le cœur dans le sentiment de la communion avec le divin et n'unisse pas à Dieu, source d'une vie sans cesse nouvelle, d'inspiration et de progrès !

Le mouvement Sûfite chercha également à compléter l'élément d'adoration de Dieu en enseignant l'amour divin ou le devoir d'aimer Dieu suprêmement et d'atteindre à la fin l'union avec Lui ; mais ce mouvement est étranger à l'esprit de l'Islamisme. Mahomet recula toujours devant toute pensée, n'importe son origine, de mettre Dieu en rapport vivant avec sa création, à l'exception de celle impliquée dans la révélation de sa volonté par ses prophètes. Cet acte n'entraînait pourtant pas la fusion de l'Esprit divin avec l'humain, mais simplement une dictée des paroles au prophète, tirée d'un texte sacré ou plutôt d'un livre immanent en Dieu, la parole divine, éternelle, incréée, selon le dogme que les théologiens mahométans ont presque invariablement enseigné.

Il n'y a donc qu'un point extérieur, artificiel, le Koran, entre Dieu et l'homme et ainsi point de place pour le mysticisme ou Sûfisme dans l'Islamisme.

« Le déisme et le mysticisme ne peuvent réellement pas marcher ensemble... Le conflit des principes est déguisé, non détruit. Le Mahométan qui fait des avances au Sûfisme trahit la pauvreté de sa propre religion, et le vrai Sûfite n'est plus un Mahométan » (1).

Il en est de même de l'élément progressif. Il y a eu des époques où le Mahométisme, en Espagne, en Perse et aux Indes, se signala par de magnifiques élans de la vie intellectuelle, qui semblaient indiquer qu'aucune religion ne serait aussi favorable qu'elle au développement de l'esprit humain. La conquête fit un pas en avant, et « la nouvelle terre », toujours le résultat de « ciels nouveaux », compta un progrès de plus bien marqué sur tout ce qu'elle remplaçait. E. Renan dit bien vrai que, pendant cinq cents ans, du huitième siècle au milieu du treizième, il n'y avait pas seulement de grands penseurs et de savants mahométans, mais on peut même dire que, pendant ce temps, le Mahométisme dépassa le monde chrétien en culture intellectuelle. Malgré cela, sa conclusion et celle d'autres autorités impartiales, c'est qu'il n'existe pas de trait d'union réel entre la foi de l'Islamisme et

(1) Kuenen, *Hibbert Lecture*, pp. 49, 50.

l'esprit de culture et de progrès. Fait remarquable! même dans les pays où la floraison fut la plus luxuriante, aucun arbre d'une science permanente ne prit racine et aucun développement assuré de l'humanité ne put être tracé; ce fait justifie la conclusion en apparence dure de Renan. La doctrine mahométane d'un Dieu purement transcendant empêche l'union de l'homme avec Dieu, qui est la condition de la vie spirituelle la plus élevée et qui porte en elle la promesse et le germe caché d'un progrès infini.

Le Mahométisme ne permet donc pas de concevoir une religion comme une source d'eau vive dans l'âme, la fertilisant et vivifiant tout ce qui est mort. « On ne peut faire appel à l'inspiration de Dieu en faveur de l'art et de la science de l'homme, de ses chants et de ses instruments. Dieu a daigné inspirer une fois et l'inspiration est là, dans les pages d'un livre; il n'y en a pas en faveur du travail et de la pensée des fils des hommes pour consacrer la pensée et donner de la dignité à l'art. L'homme peut peindre, chanter, étudier et découvrir; il peut explorer et expliquer les merveilles des œuvres de Dieu; mais ce n'est pas grâce à une sagesse descendue d'Enhaut qu'il a fait ces choses. Dieu ne prend point plaisir en de telles choses » (1). Comment donc l'homme peut-il s'y complaire? La chrétienté a quelquefois découragé la science

(1) *The Permanent Elements of Religion*, p. 162.

et l'art ; elle a prêché l'antinomie de la raison et de la révélation. Il est vrai que certaines formes du Christianisme ont jeté de l'eau froide sur la vie et le travail du monde et enseigné l'ascétisme comme étant l'essence de la religion ; mais Kuenen fait remarquer « qu'alors qu'aucun historien sérieux n'eût rêvé d'identifier simplement le puritanisme et le Christianisme, le Wahabisme ⁽¹⁾ est au fond l'Islam lui-même, l'Islam, tout l'Islam et rien que l'Islam ».

Point de doute que le devoir capital, marqué par le terme Islamisme, naît de la conception que Mahomet avait de Dieu : ce monde est le monde de Dieu, Dieu en est le Souverain et la place de l'homme, ainsi que son devoir, c'est d'être un serviteur de Dieu. — C'en était assez de la vérité pour Mahomet. Tout s'engloutit dans cette notion : la nation est perdue dans l'Eglise ; aussi, dès qu'elle n'est pas militante, elle se corrompt ; car l'Eglise, pour Mahomet, comme Dieu lui-même, est considérée à un point de vue externe et sa mission est de conquérir toutes les nations et de les fusionner en une seule société plutôt que d'élever, d'inspirer et de développer l'âme du monde, en conservant et en honorant tout ce qui caractérise l'individu et la nation. « Soumets-toi à Allah ! » Voilà ce que le prophète proclama constamment. C'est

(1) Les Wahabites, secte arabe, ne datent que du commencement de ce siècle et passera pour des espèces de rationalistes musulmans. (*Trad.*)

l'Éternel qui mit tout en ordre, qui a tout prédestiné, le bien et le mal. Il a dé...été, et qui peut échapper à son décret? Cette doctrine de la prédestination passa au fatalisme, comme elle le fait toujours quand elle perd de vue la vérité plus intelligible, de la paternité de Dieu. Le seul mot : destin (*Kismet*) règle tout pour le Mahométan. Dès qu'il le prononce, la mort sur un champ de bataille n'a plus de terreur pour lui, et, la crainte ôtée, il se plonge dans l'indifférentisme ou dans la torpeur, paralysé par le sentiment de son impuissance. Tout différent de l'homme en qui habite en permanence la foi, la vie, il ne fait aucun effort, il ne travaille pas, il ne résiste pas, il ne s'enfuit pas ; il ne murmure même pas. Persuadez-lui pourtant que la volonté de Dieu c'est qu'il fasse l'impossible, et le voilà qui tente l'impossible ! Mais l'œuvre accomplie, il retombe dans l'inaction. De là vient que Mahomet est bien plus grand dans la guerre que dans la paix. Sa vraie place est sur le champ de bataille. Aussi que voyons-nous ? Des victoires éclatantes sur des ennemis puissants plutôt que le progrès continu sur la nature ou la victoire dans le domaine de l'art, de la pensée et de la vie. « Un derviche criant en frénétique, Allah ! et tournoyant rapidement jusqu'à ce qu'il tombe insensible, telle est l'image exacte de l'histoire » (mahométane).

2. Dès le début, éprouvez toute religion à la pierre de touche, sa notion de Dieu. En effet, c'est

ici la force et la faiblesse du Mahométisme. Au Judaïsme et au Christianisme il emprunta le principe divin qui exprime la réalité la plus élevée et la plus profonde de l'existence, et l'affirma avec une énergie si formidable que l'Islam embrasa le monde comme un feu qui court dans la prairie. Pauvre, sans amis, illettré, Mahomet enseigna une leçon qui ne devrait jamais être oubliée. C'est qu'une connaissance, même imparfaite de Dieu, mais sincère et toute pleine de la force de l'âme, accomplira plus qu'un crédo parfait professé par des multitudes et défendu par toutes les puissances terrestres. L'exode d'Israël fut la victoire d'esclaves sur les chevaux et les chariots de l'Égypte. La conquête de Canaan fut le triomphe de la force spirituelle sur la hauteur des murailles et sur la taille des géants. Chaque victoire que les prophètes ont inscrite et que les futures générations de psalmistes devaient chanter dans des transports de joie, était un nouvel écho de la même leçon. Chaque triomphe dans l'histoire d'Israël dont Dieu dirigeait le cours mystérieux lui enseignait qu'à Dieu seul appartient la puissance, et que ceux qui connaissent son nom peuvent en confiance se reposer sur Lui. Alors « un seul en poursuit mille et deux en mettent dix mille en fuite ». La différence essentielle entre l'Ancien et le Nouveau Testament c'est que dans le Nouveau le nom de Dieu est parfaitement révélé, selon la méthode divine des deux Testaments, non

en paroles, mais en faits chargés de manifester la personne du Fils unique de Dieu. Et pourtant le monde n'a pas vu, ou bien il a perdu pour un moment le sens de ce nom, bien qu'il fût écrit sur la croix en lettres si grandes que tout l'éblouissement de l'empire ne put le jeter dans l'ombre, même aux yeux d'un Constantin !

Tel fut le cas cependant : le Juif refusa de se laisser diriger par ses propres prophètes qui l'auraient conduit à Christ et le chrétien se verra la vérité de la vie, oubliant que le sens éternel du nom de Jésus c'est qu'il est le Seigneur de ce monde, que son sceptre à la main, il domine, et que son royaume doit être « en effets aussi bien qu'en paroles », en « puissance » et non en une stérile profession ! Il fallait donc proclamer de nouveau la confession primitive, celle du juif et celle du chrétien à un monde qui n'étreignait plus la vérité, et ce que nous pourrions appeler, en toute révérence, l'ironie de Dieu se vit dans le fait que celui qui donna cette leçon n'était qu'un enfant comparé aux illustres Pères de son temps, oui, un enfant qui n'avait lu que les premières lettres du nom de Dieu, mais ce nom qu'il balbutiait il le fit connaître à d'autres. Il était bien sûr que ce monde est à Dieu, que Dieu en est le Souverain, que la place de l'homme est celle d'un serviteur de Dieu, bref, qu'il tenait ce message de Dieu pour l'annoncer à ses compatriotes et à tous les hommes. Il le proclama avec la force et la soudaineté de la foudre qui éclate.

La chrétienté fera fausse route en voulant gagner les Mahométans jusqu'à ce qu'elle affirme de nouveau ce message, mais avec la puissance apostolique, et qu'elle soit aussi vraie aux principes de la religion de Jésus que les Mahométans l'ont été au dogme de la souveraineté de Dieu.

Étonnés des succès du Mahométisme, nous devons en reconnaître aujourd'hui l'affaiblissement apparent. Il faut en chercher l'explication dans sa conception inadéquate de Dieu. Elle repose sur le simple fait de son unité et de sa souveraineté. Sans racines dans la nature plus profonde des choses, dans les mystères du caractère et de l'ordre de Dieu, l'Islam devait décliner inévitablement. Debout sur le même fondement de granit de la foi de Mahomet, nous pouvons lui montrer une révélation plus complète, assise sur ce même roc, une révélation qui s'élève à la hauteur d'un Homme qui exerça sa puissance sur la nature, mais dont la gloire consista non dans l'exercice de cette puissance, mais dans la longanimité et la soumission, dans la douceur et l'humilité du cœur, un Homme qui était et qui est éternellement un avec Dieu et qui cependant se sacrifia pour des pécheurs parce qu'il pénétra dans les profondeurs et la grandeur de l'âme, parce qu'il savait parfaitement que dans l'amour se trouve la puissance d'arracher l'homme à l'esclavage, de le sauver du péché, de transporter ainsi la terre au ciel et de transformer les fils des

hommes en fils de Dieu, « en cohéritiers de Christ ». A la vérité, le Koran décrit Dieu comme un, spirituel, suprême, compatissant et saint. Mais comment Dieu peut-il être saint s'il ne réclame pas une sainteté parfaite de créatures faites à son image ? Sa justice n'est pas la justice inflexible de l'Ancien Testament, bien moins la justice plus terrible du Nouveau. Son amour se montre dans une douce indulgence à l'endroit de nos infirmités, et non pas en procurant pleinement les moyens de nous délivrer de notre culpabilité et de la puissance du péché. Le gouvernement divin est déshonoré quand la grâce devient arbitraire et que le pardon de Dieu ne produit pas en nous une crainte solennelle. Le caractère divin s'abaisse quand le péché est pardonné sans expiation et que l'amour se montre indifférent à sa propre sainteté et aux justes droits de son honneur lui-même. Ces défauts, dans la conception du caractère divin, découlent de l'incapacité où était Mahomet du mystère de la Divinité. Pour lui Dieu est bien une personne agissant, gouvernant et se révélant à des prophètes, mais Il n'est qu'un Souverain, non point un Père. Il n'y a donc pas de Fils éternel, qui serve de médiateur entre Dieu et sa création, plus spécialement entre Dieu et ses enfants sur la terre, qui étende sa « dextre » sur les deux et les unisse dans l'unité sacrée de son Saint-Esprit ! Le gouffre entre Dieu et l'homme, l'incarnation ne l'a pas comblé et comme il n'y a point d'incarna-

tion, il n'y a point non plus de ministère de l'Esprit ni de communion intime et constante de l'âme avec Dieu en Christ. Rien de préparé pour amener l'homme à renouer sa relation filiale et naturelle avec Dieu, et pour le préserver par elle des assauts et des séductions du mal. En un mot, Mahomet n'atteignit pas la notion de Dieu comme Père, Fils et Saint-Esprit, notion qui est la racine de toute théologie chrétienne, de toute notre vie religieuse, et le secret de notre force spirituelle. La moralité défectueuse du Mahométisme et son incapacité reconnue de faire naître et de développer la haute civilisation, proviennent de cette faiblesse radicale. Cette impuissance devrait aussi nous apprendre que la Trinité est une vérité essentiellement pratique. Quand cette doctrine n'est plus qu'une simple notion de Dieu, elle est tout bonnement une énigme mathématique, et aussi peu utile que l'affirmation de l'unité de Dieu l'était aux monothéistes dont saint Jacques se rit : « Tu crois qu'il n'y a qu'un seul Dieu; tu fais bien.... » II, 19. Jamais Jésus n'a présenté la vérité comme une formule, il n'a promulgué ni le symbole de Nicée ni celui d'Athanase. Quand il déclare son union essentielle avec Dieu c'est afin que ses disciples voient, dans le fait divin, la réalité de leur propre relation avec Dieu. Jésus représente cette relation sous l'emblème de la paternité parce que le fait de la paternité est primordial, fondamental et universel. Tout homme, étant un fils, connaît quelque

chose d'impliqué dans la paternité. Tout père sent que son désir le plus ardent est que son fils ressemble à ce qu'il porte en lui-même de plus élevé. Jésus enseigne qu'il en est ainsi de Dieu le Père. Le but du Fils, en révélant le Père et son unité avec Lui comme Fils, c'est que nos caractères soient assimilés au modèle des choses célestes et ce modèle c'est Lui-même. Ainsi Lui-même est le Christianisme, et le chrétien quelqu'un qui sait que Dieu vivait en Christ, souffrit et mourut pour lui et que Dieu en Christ vit en lui maintenant par son Esprit. Si quelqu'un n'a pas l'esprit de Christ, il n'est pas à Lui. Mais le Mahométisme ne sait rien de Dieu pour nous ni de Dieu en nous. Il n'a point de croix, et au lieu de la personne de Jésus et de l'Esprit de Jésus, il ne présente à l'homme qu'un livre incomplet. Le livre est un code inaltérable, approprié d'une manière très remarquable à des Arabes et à d'autres peuples dans d'autres contrées pouvant entreprendre le pèlerinage à la Mecque et observer le jeûne du Ramadan, mais certainement ne convenant ni à tous les hommes, ni à tous les pays et encore moins à tous les temps.

La seconde épreuve à laquelle il faut soumettre une religion, est sa conception de l'homme, or la notion inadéquate de Dieu entraîne nécessairement celle de l'homme. Si Dieu est un Souverain mais non un Père, l'homme ne peut être au mieux qu'un sujet ou un serviteur, non un enfant. Sa dépendance vis-à-vis de Dieu est mise en première

ligne, mais a-t-on songé à ses rapports avec Dieu, à sa dignité humaine et au progrès ? Cette lacune se fait surtout sentir dans la position inférieure que Mahomet assigne à la femme, ainsi que dans les rapports de la polygamie, du divorce et du concubinage servile que le Koran établit entre les deux sexes. Dans le récit de la création, d'après l'Écriture, une histoire frappante révèle ce qu'ont d'intimes et de sacrées les relations de l'homme et de la femme. Ici encore le Christianisme appose son sceau. En condamnant la loi du divorce que toléra Moïse, Jésus a soin de remonter à une loi plus ancienne, écrite dans la constitution des choses et d'affirmer que la monogamie doit être d'obligation universelle. Jamais l'homme ne saurait s'élever à sa vraie hauteur si cette relation primitive et fondamentale entre les sexes n'est ni comprise ni observée. La civilisation ne peut être permanente, si elle n'est pas basée sur la vie chaste de la famille, et elle ne peut atteindre ce point culminant, si l'on n'accorde pas à une moitié de l'humanité la part qui lui revient dans la vie sociale. Point de véritable délicatesse où n'existe pas la pureté innée chez la femme. Une religion qui ne sanctifie pas le foyer ne peut régénérer la race. Qui déprave le *home* dépravera certainement l'humanité. Si l'homme veut être honoré, la mère devra lui être sacrée. Dépouillez l'épouse de son auréole, et, du même coup disparaît chez l'époux ce qu'il y a de plus auguste dans la vie.

Tel a été l'Islamisme. Il a réformé et élevé des tribus sauvages; il a dépravé aussi et réduit des nations civilisées à l'état de barbarie. A la racine de sa plus belle plante a toujours mordu un ver qui bientôt l'a flétrie et puis tuée. Si Mahomet était l'espérance de l'homme, adieu toute espérance! Au devant du prophète s'avancent le mouvement rétrograde, la tyrannie, le désespoir (1). Le concubinage des esclaves et la facilité du divorce, aussi bien que la polygamie, tendent à la dégradation de la vie domestique, et l'effet de la loi de Mahomet, défendant à la femme de paraître sans voile devant aucun membre de l'autre sexe (à l'exception de parents très rapprochés, des esclaves et des enfants) est de l'éloigner du foyer social et de rendre impossible la famille, c'est-à-dire ce que la société a de plus noble! Quand on pense au rôle de la femme dans la vie religieuse et philanthropique des pays chrétiens: jeux, éducation, art, littérature, politique, tous les départements de la société subissent son influence; peut-on se faire une idée de ce que serait son complet éloignement? Une religion qui traite la femme non comme la compagne de l'homme mais comme son esclave, son jouet, ne peut durer. Elle doit tomber. Elle ne saurait exister d'une manière permanente à côté du Christianisme. Elle est en guerre avec les principes fondamentaux, les tendances et les

(1) Principal Fairbairn. *The City of God*, p. 97.

habitudes de la vie moderne, et, ajoutons, avec ce qu'il y a de meilleur et de plus pur au sein de l'humanité. Quant à la femme, n'oublions jamais que Mahomet éleva sa position en Arabie et réforma les vieilles lois qui la concernaient, en sorte qu'au lieu de le censurer, nous devons le louer; mais aucune religion, sauf celle de Christ, n'indique la position idéale de la femme dans la famille et n'en revendique la place dans l'échelle sociale.

Que répondent les défenseurs de l'Islam à ce raisonnement? Ils mettent en avant la polygamie juive qui a précédé la leur, et montrent du doigt le terrible « mal social » dans chaque ville de la chrétienté, mal qui existe grâce à l'inexorable monogamie, et ils déclarent, qu'à tout prendre, les choses vont mieux en pays mahométans qu'en pays chrétiens. Ils allèguent que l'esprit de la législation de Mahomet est en faveur de la monogamie et que la vaste majorité de ses adhérents n'ont qu'une femme. Nous répondons que l'idéal chrétien est le vrai, et, qu'à mesure que les chrétiens s'élèveront vers cet idéal, la forme la plus sublime de la société et qui nous vient du Christianisme, deviendra universelle. Le Koran, au contraire, attache une flétrissure ineffaçable d'infériorité à toutes les femmes et abaisse de cette manière le niveau de la moralité, de la pureté, de la vie domestique et de la société. C'est aussi notre réponse quand on met en avant l'intempérance des pays qui professent l'Évangile, contraste déplora-

ble avec l'abstinence de vin et de boissons fortes, exigée par la loi du Koran. Nous maintenons qu'encore ici l'idéal chrétien est le plus élevé; quelque admirable que soit la sobriété générale qui prévaut en pays mahométans, si différente des habitudes de boissons de quelques contrées chrétiennes, la sobriété cependant, résultant d'un principe intérieur qui distingue entre l'usage et l'abus dans les choses indifférentes ou l'abstinence, provenant d'un esprit de sacrifice personnel à l'égard de frères plus faibles, est chose bien plus élevée qu'une vertu négative, appuyée sur une loi tout extérieure. Le Christianisme défend tout ce qui est péché, peu importe le degré de faiblesse de l'homme. En cette matière, il ne concède rien comme excuse à la faiblesse. Il commande d'élever l'étendard, offre « les puissances du monde à venir » pour aider au relèvement des faibles et promet une bénédiction ineffable comme récompense à l'obéissance. Quant à ce qui n'est pas péché en soi mais seulement dangereux et par suite, inopportun dans certaines circonstances, dans certaines places ou à certains temps, sa position est bien différente. Il refuse de trancher le nœud gordien à l'instar de Mahomet et de Gautama, méthode bien attrayante pour ceux qui se laissent diriger par leurs seules émotions. Il fait reposer sur nous la responsabilité de distinguer quand nous devrions et quand nous ne devrions pas nous abstenir, et fait de l'abstention une chose morale et non sim-

plement mécanique, et par son principe qui embrasse tout, à savoir que, « quoique nous fassions, que nous mangions ou que nous buvions, nous devons faire tout à la gloire de Dieu », il élève chaque détail de la vie à la dignité d'une discipline morale et fait ainsi de toute la vie quelque chose de divin.

Et maintenant posons-nous la question : Comment faire pénétrer l'Évangile auprès des disciples de Mahomet ? Suivre la voie la moins inflexible, la moins rugueuse ; Mahomet la suggère et la suivit pour les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le prophète leur attribua une autorité divine ; aussi, quoique lui-même n'en connût que des fragments, recommanda-t-il à ses fidèles d'y ajouter foi. La faveur de Dieu est promise à quiconque croit à la révélation complète de sa volonté, et ceux qui en rejettent une partie quelconque sont de « véritables infidèles ». Sir W. Muir a réuni tous les passages du Koran qui se réfèrent aux Écritures juives et chrétiennes, montrant ainsi qu'une mention invariable est faite de la Bible comme venant de Dieu. Il y avait chez Mahomet une étonnante tolérance, et une largesse de pensée qui paraît d'autant plus remarquable si nous considérons sa nature arabe, son manque d'éducation et les habitudes de son temps, idées élevées qui s'expliquent, en grande partie, par la force avec laquelle il saisit les vérités communes aux Juifs, aux Chrétiens et aux Mahométans.

Il sentit ces points de contact si profondément que tous les autres lui parurent relativement de peu d'importance. Ainsi, il déclare que l'objet d'une sainte guerre, d'un « Jéhah » contre les infidèles, c'est de protéger les « mosquées, les synagogues et les églises », car dans ces édifices, « le nom de Dieu est fréquemment invoqué ». Il honora le Seigneur Jésus au-dessus de tous les autres prophètes. Voilà donc la porte par laquelle il nous faut entrer pour avoir accès auprès des fils de l'Islam. Nous pouvons nous approcher d'eux, comme d'hommes qui ont un commun héritage. A tous ceux qui sont raisonnables et qui apprécient les principes et les méthodes de la critique moderne, nous pouvons montrer qu'il existe des preuves les plus authentiques de la fidélité de nos Saintes-Ecritures, des preuves meilleures que celles de tout autre ancien document. Le Koran recommande à ses disciples d'accepter le témoignage de ces Ecritures et ils ne peuvent s'y refuser qu'au péril de leur salut. Une fois qu'on les a gagnés pour en faire une étude intelligente; qui peut douter du résultat ? Tout ce qui, dans le Koran, a du prix à leurs yeux, ils le trouveront avec une puissance plus grande dans l'Ecriture Sainte. On peut donc se servir du Koran auprès des âmes « qui cherchent » sérieusement un guide pour les conduire au Seigneur Jésus que Mahomet lui-même (nous aimons à le croire) aurait reconnu pour son Seigneur, si seulement il l'avait connu comme nous le connaissons.

Par cette méthode nous espérons atteindre les individus. Mais le Mahométisme organisé restera jusqu'à ce que le Christianisme organisé réfléchisse l'esprit de Christ en temps de paix et de guerre, dans l'économie politique, sociale, industrielle et dans la vie domestique, dans les arts, la science, la presse et la littérature, dans les codes civils et criminels, dans les rapports internationaux et dans une Eglise tellement remplie de l'esprit de Dieu qu'elle s'élève au-dessus des questions mortes et accomplisse l'œuvre d'aujourd'hui, planant au-dessus des sectes qui l'épuisent et s'avancant comme un seul corps pour transformer « les royaumes de ce monde en royaumes de Dieu et de son Christ. »

CHAPITRE III

Confucianisme

Kung-Foo-Tse ou Kung le maître, dont les Jésuites latinisèrent le nom en Confucius, naquit 551 ans avant notre ère, c'est-à-dire au milieu d'un siècle le plus remarquable dans l'histoire du monde, à l'exception de celui devenu mémorable pour tous les pays par l'apparition, dans la plénitude des temps, de notre Seigneur et Sauveur.

Le sixième siècle avant Christ vit naître dans l'Inde, Gautama, le Bouddha dont la religion, selon quelques auteurs, doit compter plus d'adhérents qu'aucune autre ; en Grèce, où une autre division de la race aryenne s'était établie, paraissaient Eschyle, le premier en tête d'une illustre lignée de poètes, et Pythagore, le père de la philosophie sociale ; en Judée, le même siècle vit la destruction apparente de la vraie religion, lors de la prise de Jérusalem et par la déportation d'Israël dans des contrées lointaines, au nord et à l'est ;

mais ce siècle entendit aussi de la bouche de Jérémie que cette destruction n'était que la préparation à un grand avenir, établi non sur des « assises de pierre », mais sur un fondement spirituel. Il fut à la fois témoin de la mort et de la résurrection de la religion de Jéhovah. Illuminé par les grandes personnalités de Jérémie et d'Ezéchiel, cet âge le fut encore par l'œuvre de Cyrus, le messie païen, dont le rôle vis-à-vis des adorateurs de Jéhovah est une preuve frappante des rapports sympathiques qui existaient entre eux et les conquérants persans de Babylone.

N'allons pas laisser dans l'ombre ces grands prophètes, ces lumières de l'exil, surtout celui qui fit entendre des accords impérissables dans ses écrits, lesquels (par un profond instinct des scribes juifs) se marièrent à ceux d'Esaië qui, par un instinct non moins profond du cœur chrétien, a été nommé le « prophète évangélique ». Chose étonnante! ce même siècle qui avait entendu Jérémie se lamentant dans Jérusalem, Ezéchiel prêchant aux exilés sur les rives du Chébar et les prophètes dans Babylone « consolant » le peuple de Jéhovah, fut aussi témoin du retour des élus de l'exil et de la reconstruction de Jérusalem. Il entendit enfin les paroles pleines d'espérance d'Aggée, de Zacharie et des psalmistes anonymes, paroles qui relevèrent l'Eglise abattue et lui firent un devoir urgent d'achever le Temple.

Ce siècle fut aussi le plus célèbre dans les

longues annales de la Chine. Non seulement il donne Kung-Foo-Tse, mais encore Lao-Tse, un homme d'une grande habileté spéculative bien qu'infiniment moins constructive, et dont le pro-



LAO-TSEU (Musée Guimet)

fond enseignement, qu'on pervertit dans la suite, est un sérieux avertissement, que des spéculations, qui ne sont que des spéculations sur l'Invisible, en l'absence d'une révélation positive, n'ont point de prise sur les classes instruites, tandis qu'elles dé-

générent en grossières superstitions dans les masses du peuple.

Des milliers d'années avant Christ, les ancêtres des Chinois erraient vers l'Est; ils venaient de l'Asie Centrale. Leur histoire les dépeint comme des chasseurs sans demeures, sans vêtements et sans feu pour préparer leur nourriture. A la suite de fatigants voyages à travers les déserts et les forêts, ils atteignirent la courbe septentrionale du fleuve Jaune, à 41° de latitude et pénétrèrent dans « le jardin de la Chine ». Ils y fondèrent ce qu'on appelle encore le « royaume du Milieu » et, peu à peu, chassant les aborigènes dans les montagnes ou dans la mer, ils devinrent la nation la plus puissante de l'Asie orientale. Nous sommes habitués à considérer la Chine comme une et la même à travers les millénaires qui ont passé, mais c'est simplement grâce à notre ignorance de son histoire. Dans les ténèbres toutes les couleurs se confondent. Impossible de nous faire une juste idée de la Chine, si nous prétendons qu'elle a toujours été ce qu'elle est maintenant. A vrai dire, la Chine a résolu le problème de l'unification des peuples à un degré inouï, mais pendant bien des siècles elle se composait de divers royaumes, de diverses races avec des lois, des langues, des institutions différentes, se faisant aussi la guerre les unes aux autres avec autant d'acharnement que les royaumes de l'Heptarchie en Angleterre ou les différentes parties de la France, de l'Italie et de l'Alle-

magne s'entrecombattaient ou livrèrent bataille à un ennemi commun. La Chine était un monde à elle seule précisément dans le sens où l'évangéliste Luc appelle l'Empire romain « le monde ». Il n'avait pas l'idée qu'il y eût une autre civilisation plus ancienne, bien au-delà de l'Empire romain et dont les historiens parlaient comme embrassant le monde entier avec la même bonne foi que Luc appliquait le terme au seul monde qu'il connût.

La Chine est aujourd'hui plus peuplée que l'Europe et parvient à maintenir l'ordre avec une armée plus petite que celle d'aucune de nos grandes puissances. D'après son étendue, sa population et la variété de son climat, la Chine devrait être considérée comme un continent. La raison principale pour laquelle elle ne l'est pas c'est que Confucius, il y a vingt-quatre siècles de cela, compila une série de classiques dont la connaissance auprès du peuple lui imprima un caractère commun, avec des habitudes communes et un commun idéal ; ce qui a fait de la Chine, en réalité, un même pays. La nation avait existé des milliers d'années avant Confucius, car le *Schou-King* ou *Le livre d'Histoire* qu'il édita remonte bien à 2356 ans avant Christ. A cette date, Confucius pouvait traverser les annales confuses d'un monde perdu depuis longtemps, les récits fabuleux de temps préhistoriques que plus d'un Chinois cultivé accepte encore — et pourtant se tenir debout sur terre relativement ferme. Dans ces documents

historiques du passé il trouva toutes les lumières qui lui étaient nécessaires pour préserver l'État et le faire prospérer. Croyant aux ancêtres et les aimant, il étudia toute sa vie les archives, dépositaires de leurs paroles et de leurs actions. Savant, canoniste, scribe et historien plutôt que prophète ou poète, « il transmettait, selon son dire, il ne faisait pas. » Tandis que son système incluait tout ce qu'il croyait avoir quelque valeur dans l'histoire ancienne et la religion de la Chine, ses propres réflexions, même les limites qu'il s'imposa, modifièrent et donnèrent de l'unité au long développement qu'il exposait. Delà vient que son système, enfin, trouva faveur auprès du peuple comme portant le sceau de la vérité absolue et immuable. On peut aussi dire que pour connaître la Chine, il n'est nécessaire que d'étudier la vie et l'œuvre de Confucius. L'entendre, c'est comme si nous appliquions à l'oreille une de ces coquilles artistement construites par la nature ; nous y entendons encore le grouillement d'une mer de quatre cents millions d'êtres humains. Jusqu'à ce jour, quand un Chinois veut faire un compliment, le compliment par excellence, à son bienfaiteur ou à la meilleure personne qu'il ait jamais vue, il ne peut rien dire de plus que ces mots : « cet homme est presque aussi bon que Confucius. »

« Il n'y a, déclarait le représentant officiel de la Chine, en 1893, au Parlement des Religions à

Chicago, qu'un seul homme qu'on vénère comme le maître de toutes les générations et de toutes les connaissances humaines, et cet homme c'est Confucius... Pour donner une idée du service que Confucius a rendu au genre humain, nous ne pouvons le comparer qu'au service que nous rendent le ciel et la terre. » A-t-elle jamais existé ailleurs dans le monde, une position semblable faite à quelqu'un qui n'était qu'un simple homme et qui ne prétendait même pas avoir reçu une révélation de Dieu ? Jésus se déclare le Fils du Très Haut et ses disciples l'admettent. Rien d'étonnant alors qu'ils l'adorent. Mahomet se croit inspiré et les Mahométans sont certains qu'il le fut, et ils le considèrent, en dépit de l'enseignement du Koran, comme puissant encore auprès d'Allah. Rien d'étonnant qu'ils le vénèrent au-dessus de tous les autres hommes. Gærtama le Bouddha interprète le monde dans le sens spirituel, et ce sens ses adeptes l'acceptent comme une révélation faisant autorité. Nous pouvons donc comprendre que les traits extérieurs de leur religion reflètent encore sa douce figure et les espérances associées aux titres élevés qu'il porte. Mais Confucius n'était qu'un homme inférieur, selon sa propre estimation, aux âmes d'élite qui, dans les âges précédents, civilisèrent les peuples en leur enseignant comment ils devaient vivre pour se conformer aux lois divines de la nature et qui, pour cette raison, passaient pour des esprits originaux

ou pour avoir reçu des révélations du ciel, tandis que lui n'était que leur humble élève et leur imitateur. Cependant, tandis que les anciens rois et les



L'EMPEREUR OFFRANT DES SACRIFICES A CONFUCIUS
DONT LES VÊTEMENTS ET LE CHAPEAU SONT DEVANT L'AUTEL
194 ans av. J.-C. (Du Bose)

sages dont il a célébré les noms et les services sont oubliés, il a agi sur des millions et des mil-

lions de ses semblables. Un peuple qui a cessé d'adorer Dieu, l'adore. Ses descendants sont la seule noblesse héréditaire dans le pays. Leurs honneurs, pensions et privilèges ont été respectés dans toutes les révolutions qui ont passé sur la Chine depuis sa mort. Les pauvres vénèrent son nom, car le plus misérable ouvrier sait bien que si son fils dépassait ses rivaux dans l'examen des classiques de Confucius, il pourrait devenir le premier ministre du plus grand empire du monde. Les mandarins honorent Confucius comme le maître auquel ils doivent tout. Dans toutes les villes, jusqu'à celles de troisième rang, il y a un temple qui lui est consacré dans lequel les savants et les grands, jusqu'à l'Empereur lui-même, lui offrent un culte religieux. Ce culte consiste à brûler des résines parfumées, de l'encens ainsi que des cierges de bois de sandal et à placer du fruit, du vin et des fleurs devant une tablette sur laquelle on lit : « O Confucius, notre maître révérend, que ce qui est spirituel en toi descende en nous ! Agrée l'hommage que voici et que nous t'offrons humblement ». Le service est le même que celui que tout homme est tenu de rendre à ses parents défunts. Confucius est ainsi reconnu comme le père de tout le peuple, et, bien qu'homme, il est considéré, en quelque sorte, comme plus qu'un homme.

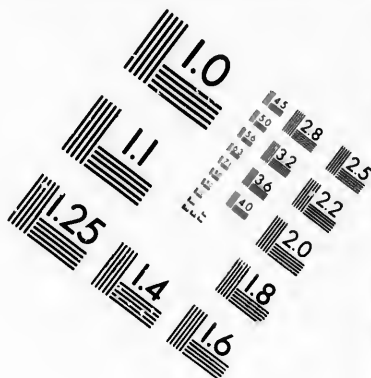
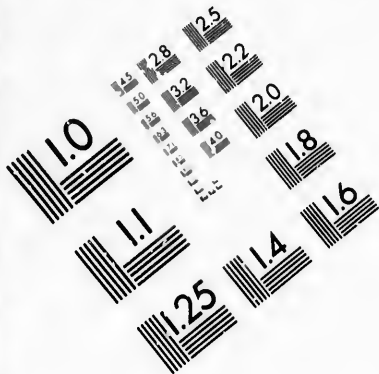
Confucius naquit à Loo, un état féodal, aujourd'hui la province de Shan-Tung. Son père était un éminent officier militaire, de la maison la plus dis-

linguée de la Chine. Plus que septuagénaire il se remarqua et mourut quand son fils n'avait que trois ans, laissant sa famille dans la pauvreté, circonstance que le sage déclara plus tard avoir contri-

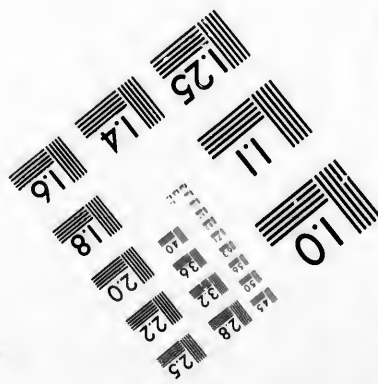
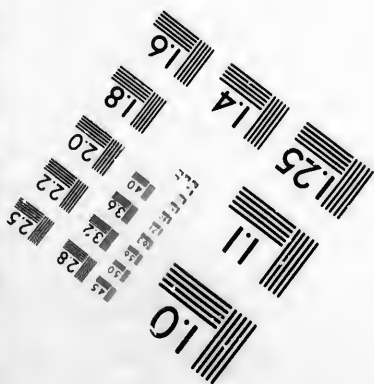
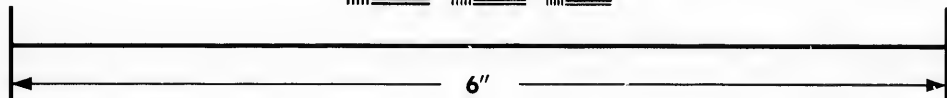
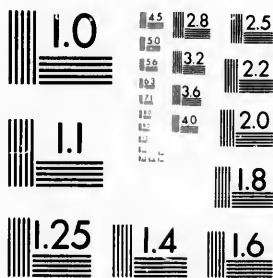


ECOLIERS ADORANT CONFUCIUS
PARFUMS S'EXHALANT SUR L'AUTEL (DU BOSQ)

bué singulièrement à son avantage. Se marier jeune a toujours été la règle en Chine, aussi Confucius prit-il une femme à dix-neuf ans, mais sa



**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

4.5 2.8
3.0 2.5
3.2 2.2
3.6 2.0
1.8

10

vie matrimoniale ne paraît pas avoir été heureuse. Il occupa diverses places publiques qu'il remplit d'une manière satisfaisante. Trouvant néanmoins que la vocation d'un maître entouré d'une jeunesse désireuse de s'instruire, convenait mieux à ses goûts, il embrassa l'enseignement, et sa renommée s'étendit tellement que des étudiants, studieux et par milliers furent peu à peu attirés vers lui.

On peut juger du caractère de l'homme par l'impression qu'il fit sur ces jeunes disciples. Plusieurs d'entre eux comptaient parmi les meilleures familles de la Chine ; c'étaient « des hommes supérieurs », comme on dit communément en Chine, des hommes « puissants en paroles et en œuvres » et cependant c'est dans un tel milieu que l'on prit l'habitude de parler de Confucius comme étant le plus grand homme qui ait jamais vécu — un phénix parmi les oiseaux, une montagne au milieu de fourmilières, une rivière, une mer comparée à des flaques de pluie. « Il avait gagné leurs cœurs et leur entière admiration et ils commencèrent à entonner l'hymne qui a traversé tous les siècles et qui s'élève aujourd'hui avec autant d'entrain qu'il y a presque vingt-quatre siècles ».

Pour rendre justice à Confucius, tâchons de comprendre la condition de la Chine dans son temps et la nature de l'œuvre à laquelle il s'est dévoué. Ce beau pays avait été longtemps déchiré par la discorde, tiré en tous sens par les charlatans et

décimé par des guerres presque continuelles. Mencius, qui appartenait à la troisième génération des disciples de Confucius et qui en est peut-être le plus grand, nous dit : « Le monde tombait en ruines et les principes de la justice disparaissaient. Des discours pervers et des actes d'oppression avaient atteint leur point culminant. Des ministres assassinaient leurs gouverneurs et des fils leurs pères. Confucius s'effraya de ce qu'il voyait et il entreprit l'œuvre de la réformation ».

Chacun cherche une route royale qui conduit au succès quand la foi s'évanouit et que les vieux fondements de la vie s'ébranlent. Le professeur Legge prouve par une étude des caractères primitifs et des idéogrammes de la Chine que la religion de ce pays à l'origine était un vague monothéisme⁽¹⁾. A côté du culte de Dieu ou de Shang-Ti s'éleva un culte inférieur d'un nombre infini d'esprits qu'on supposait régner sur les montagnes, les rivières, les forêts et autres objets dans la nature et auxquels, sans exception, on offrait des sacrifices. Bientôt parut la divination dans le but de prédire des événements, surtout de s'assurer le succès de ses projets. Or quand les principes ordinaires, ces colonnes de la Société, fléchissent, les prétendants au surnaturel abondent. « Le temps viendra, disait un sceptique à un philosophe où les hommes ne croiront pas plus en Dieu

(1) *Religions of China*, pp. 6-58.

qu'ils ne croient aux revenants. » — « Si ce temps doit venir, lui fut-il répondu, les hommes de



SHANG-TI, DIEU DU CIEL QU'ON NE PRIE PAS (Musée Guimet)

nouveau croiront aux revenants. » Les Chinois n'avaient pas une connaissance claire ou sûre de

Dieu, et les idées religieuses n'influaient guère sur leur conduite. Ils sont par eux-mêmes un peuple lourd, utilitaire, plutôt que dévot. Dans l'ancienne division de la communauté, telle que la donne le *Schou-King* et comme existant au douzième siècle avant Christ, il n'y a pas trace de sacerdoce. Il n'y avait que la classe officielle ou cultivée, venaient ensuite les cultivateurs ou fermiers, les artisans ou ouvriers et les commerçants ou marchands. Aucune disposition religieuse n'ayant été prise pour répondre aux besoins de sa nature morale, le peuple s'adonna à des superstitions fantastiques et grossières et, en des temps comme ceux où vivait Confucius, elles se multiplièrent et les charlatans s'enrichirent en spéculant sur les craintes et les misères des masses. Le véritable Confucius avait en horreur toute dissimulation, toute prétention. Il ne savait rien, et par conséquent ne voulait rien enseigner sur le monde suprasensible. Ce n'est pas qu'il fût irréligieux, loin de là. Il attachait la plus haute importance au culte de l'État, aux antiques sacrifices de la prière et des actions de grâce. C'était bien une formalité, mais à ses yeux les anciennes formes représentaient les plus grandes réalités. Les instincts profonds de conservateur qu'il avait comme chinois, aristocrate et fils d'un officier militaire, lui firent chercher un refuge contre les agitations politiques du présent aussi bien qu'un remède dans la sagesse, l'ordre, le droit et les

institutions du passé. Une société stable et pacifique lui parut « la seule chose nécessaire ». Assurer la règle dans la famille, le gouvernement dans la nation et la paix du monde, tel était son idéal. Cet idéal de Confucius, celui « d'un empire uni et pacifique » (1) a exercé une puissance bien extraordinaire sur l'esprit national. Ce n'est pas trop dire que, plus qu'aucune autre chose, cet idéal a été le secret de cette merveilleuse unité qui a sans cesse permis à la Chine de triompher de la conquête étrangère et de la faction domestique.

En poursuivant cet idéal (que doit aussi aimer tout chrétien qui pense aux chants des anges à Bethléhem), Confucius s'établit en plein sur le vrai terrain des lois de la nature humaine, des relations et des devoirs de la vie, tel que les anciens l'avaient établi et nullement sur la base d'une révélation d'en Haut ou d'un Être au-dessus de l'homme. Il évitait des entretiens sur « des choses extraordinaires », c'est-à-dire sur des matières telles que les esprits ou le monde surnaturel, bien qu'il ne fit aucune tentative pour supprimer la superstition, croyant que le meilleur moyen de la combattre était de ne pas s'apercevoir de ses excès. « Nous ne pouvons jusqu'à présent, disait-il, remplir nos devoirs envers les hommes ; comment le ferions-nous envers les esprits ? » Et aussi : « Nous ne connaissons pas encore la

(1) « Pacifier tout sous le ciel. » *P'ing T'ien hsia*. (Chandlin.)

« vie, comment connaissons-nous la mort » ? Il ajoutait : « Il y a longtemps que furent offertes mes prières ». Il donnait ainsi à entendre que ses prières consistaient à mener une vie vertueuse, à obéir sans cesse à la voix de la conscience ; quant aux prières proprement dites, elles ne guérissaient pas de la maladie. Nous savons que telle était sa pensée ; il le dit quand un de ses disciples, Tse-Kung lui demanda la permission de prier pour lui ; il était malade et le disciple avait cité un livre de prières qui déclarait que la prière pouvait s'adresser aux esprits du ciel et de la terre. Dans une autre occasion, il dit encore : « Celui qui pêche contre le ciel n'a pas de lieu où prier », voulant dire que les esprits n'ont pas le pouvoir d'accorder des bénédictions à ceux qui ont péché contre des décrets du ciel. Ailleurs : « Sacrifier à un esprit qui ne vous appartient pas, c'est pure flatterie ». Sa pensée était que tous doivent adorer les esprits de leurs ancêtres, mais que dépasser le cercle de sa propre famille et offrir un culte même à de grands trépassés, c'était simplement une adulation que rien n'autorisait.

Le grand but de Confucius était de ramener l'âge d'or du passé quand, selon lui, les rois de Chine aimaient la vertu et que le peuple écoutait leurs instructions, suivaient leur exemple et observaient les lois de la bienséance que la nature, aussi bien que les paroles des sages, avaient attachées à chaque degré et à chaque relation de la vie. Il croyait

à la valeur suprême de la loi, de la coutume, des institutions et de l'exemple. Il se livra donc tout entier à l'étude du passé et apprit à ses disciples à s'adonner comme lui à l'étude. Voici quelques-unes de ses paroles :

« Je ne suis pas né homme de science; je suis seulement prompt par nature à rechercher la vérité, par amour pour la sagesse des anciens.

« Je ne suis pas assez présomptueux pour m'ériger en homme sage et bienveillant. Néanmoins, on peut dire de moi que je ne me lasse pas à faire le bien et que je ne me fatigue pas d'enseigner les autres.

« J'ai passé des journées entières sans nourriture et des nuits entières sans sommeil. Je trouve cependant vaine une telle conduite et je lui préfère l'étude.

« Je ne me plains point du Ciel et je ne trouve pas à redire aux hommes. Mon but est de tirer profit des choses d'en bas et de m'élever à celles qui sont en haut. Le ciel seul me connaît véritablement.

« Même dans une communauté ne se composant que de dix maisons, il ne se peut que, parmi les habitants, il n'y ait des personnes dont la sincérité dans le but qu'elles poursuivent et dont l'amour de la vérité, n'égalent ces vertus en moi, mais il est impossible qu'aucune d'elles ne montre un plus grand amour pour l'étude que moi.

« C'est ma règle de ne pas travailler à dévelop-

per l'intelligence de ceux qui ne montrent point de zèle ni à dissiper les doutes de ceux qui ne reconnaissent pas la confusion de leurs propres pensées. Si j'indique un coin à qui que ce soit et qu'il ne sache pas appliquer cette notion aux trois autres coins, je ne répète point ce que j'ai dit.

« Qu'il existe quelque vertu que je n'aie point pratiquée, quelque étude dont je ne me sois pas rendu maître, quelque bonne œuvre que j'aie connue mais que je n'ai pu faire, une faute quelconque que je n'ai pu corriger, voilà ce qui me cause de la tristesse.

« L'amour de l'humanité que ne tempère pas l'amour de l'étude, est aveugle sur ses caprices ; l'amour de la vérité que ne tempère pas l'amour de l'étude, est aveugle sur sa méchancelé ; l'amour de la droiture que ne tempère pas l'amour de l'étude, est aveugle sur son manque de charité ; l'amour du courage que ne tempère pas l'amour de l'étude, est aveugle sur son esprit de révolte ; l'amour de la fermeté que ne tempère pas l'amour de l'étude, est aveugle sur son goût d'aventures. »

A quelles conclusions principales, Confucius arriva-t-il comme résultat de son étude passionnée des documents du passé ?

D'abord, s'il est question du culte du Ciel, l'empereur seul doit s'y livrer, pour lui-même et comme représentant du peuple, mais que tous, depuis l'empereur jusqu'au moindre de ses sujets, observent le culte de leurs ancêtres.

Confucius transporta ainsi tout ce que nous appelons culte, loin du peuple et fit consister l'essence de son système religieux dans l'institution de la famille. Ce dernier point de vue de son enseignement a été suivi en Chine jusqu'à maintenant. C'est la clef de voûte elle-même et le ciment de la société. La piété filiale a absorbé toute autre forme de la piété. Un homme peut croire ce qu'il veut, pratiquer le rite qui lui plaît, mais il ne lui est pas permis de déshonorer ses parents de leur vivant, encore moins quand ils sont morts.

L'Etat enjoint strictement la piété filiale à tous, et le sentiment public insiste sur cette observation. Des siècles après Confucius, deux autres religions, le Bouddhisme et le Taouisme furent à moitié tolérés, à moitié établis dans le pays, mais ni même le prêtre bouddhiste ou taouiste, ni la nonne ne peuvent échapper à cette obligation. Tous sont également sous la nécessité de respecter dûment père et mère, d'offrir des sacrifices à leurs ancêtres et de porter le deuil de leurs parents, selon les liens de famille. Manquer à ces devoirs c'est s'exposer à cent coups de fouet et à rentrer dans la vie séculière. Les Mahométans en Chine, de leur côté, ne se font pas scrupule de rendre hommage à leurs parents et d'offrir des sacrifices à leurs ancêtres, mais les Chinois disent que les convertis chrétiens ne se conforment pas aux usages établis, bien que ces usages soient à leurs yeux essentiellement liés à la

piété filiale. Telle est leur plus grande objection à l'Évangile, et leur patriotisme en augmente l'intensité en tant que les missionnaires en appellent à leurs ambassadeurs pour qu'ils protègent leurs convertis en violant les lois. Aucun doute de la profondeur et de la sincérité du sentiment des Chinois en cette matière. Vous pouvez prêcher à une foule, presque partout, les doctrines religieuses qui vous plaisent sans grand risque d'entraves ou d'interruption violente, vous pouvez même tourner en ridicule leur idolâtrie ou les rites superstitieux suivis dans tout temple bouddhiste ou taouiste et, si vous le faites avec talent et esprit, vous ne souleverez probablement qu'un bon rire et des applaudissements, même de la part des dévots, mais toute tentative d'accuser, encore moins de dénoncer le culte des pères, sera suivi sur le champ d'un tumulte d'où le prédicateur n'est pas sûr de sortir sain et sauf.

En second lieu, la nature de l'homme est bonne et, si elle est obéie, elle le conduira invariablement dans la bonne voie. Le Ciel a attaché ses propres lois à chaque faculté, à chaque relation. Chaque faculté doit accomplir sa fonction et chaque relation son devoir ; d'où il suit que la base d'un système de pensée et de vie bien équilibrée consiste à définir clairement les relations sociales et à déterminer les règles qui conviennent. Quelles sont les grandes relations sociales ? Celles de souverain et de sujet, d'époux et de femme, de pa-

rent et d'enfant, de frère aîné et de cadet, d'ami et d'amie. Ce sont là les cinq relations naturelles. Elles sont inscrites au *Livre des Changements*, dont les premiers traits furent tracés par Fuh-Si, qui gouvernait en Chine, suppose-t-on, trente-trois siècles avant Christ; le texte classique est dû à Wen-Wang avec la coopération du grand duc de Chow (fondateur d'une dynastie, 500 ans avant Confucius, qui dura 800 ans), et les notes sont de Confucius. La relation de mari à femme est la première des relations naturelles, et comme la terre est subordonnée au ciel, ainsi doit l'être l'épouse à l'époux, l'enfant au père et le sujet au souverain.

Telles sont les trois colonnes de l'édifice social. « Un homme au cœur élevé, disait Confucius, doit suivre quatre règles de conduite : servir ses parents comme il est requis d'un fils, servir le souverain comme il est requis d'un sujet, servir son frère aîné comme il est requis d'un frère plus jeune, servir d'exemple de conduite à des amis comme il est requis d'amis. » Un disciple éminent de Confucius, Tse-Kung, lui demande un jour s'il existait un mot qui servit de règle de conduite pour toute la vie ? — « Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, ne le fais pas aux autres », répondit le sage. Dans la suite, son disciple lui ayant dit qu'il mettait cette règle en pratique, le sage répliqua : « Tse, tu n'y as pas atteint. » En une occasion, il avoua que lui-même non plus n'y

était pas arrivé. Les savants chinois disent que cet aveu trahit simplement son humilité, mais il parlait sincèrement et ce langage est la marque réelle de la vraie grandeur de cet homme.

La réciprocité, selon Confucius, consiste à régler non seulement les cinq relations naturelles, mais toutes nos actions. Les membres de la même famille doivent être traités comme tels, les vieillards comme des vieillards, les jeunes comme des jeunes, les vertueux comme des vertueux, chacun et tous du point de vue de la raison naturelle qui est à la base de l'éducation. Des règles de vie élaborées avec soin sont consignées dans le *Livre des Rites*, qui date des « trois époques » (c'est-à-dire des trois grandes dynasties dont la famille de Chow était la dernière) et qui doit sa conservation à Confucius. Le principe unique et fondamental de ces règles c'est « la convenance », le dernier mot pour tout Chinois. Le *Livre des Rites* traite des cérémonies qu'il faut suivre à l'âge de la majorité, aux mariages, aux funérailles, aux sacrifices, au culte du Ciel, ainsi que de l'observation des fêtes établies, de la sphère de la femme, de l'instruction de la jeunesse, bref, de chaque département de la vie. Chaque détail est fixé, le but reconnu étant de produire le plus grand bien et de maintenir le ton moral de la société. Les rabbins Hillel, Shammaï et leurs disciples, les Scribes et les Pharisiens, au temps de notre Seigneur, n'étaient pas plus convaincus que la Loi pouvait

rendre l'homme vertueux que ne l'était Confucius. Il crut que terribles comme étaient les temps, il pouvait les réformer. « Si quelqu'un d'entre les princes, disait-il, voulait m'employer, en douze mois je ferais quelque chose de considérable, et dans trois ans le gouvernement serait parfait. »

Longtemps il n'eut pas l'occasion de mettre ses principes à l'exécution, mais des disciples de familles distinguées l'entourèrent et sa réputation s'augmenta grandement, de telle sorte qu'ayant exprimé le désir de visiter la capitale, de contempler de ses yeux son temple, son palais et d'étudier les cérémonies de la cour impériale de Chow, le duc régnant mit une voiture et des chevaux à sa disposition pour le voyage. Sa vénération pour les fondateurs de la dynastie vint ajouter à sa visite un immense intérêt. Probablement qu'un des objets qu'il avait en vue était de conférer avec le vénérable philosophe Lao-Tsé, qui occupait une position officielle à Chow comme gardien des archives.

Plusieurs récits ont été laissés des entrevues des deux sages. En les comparant, il paraîtrait que le plus âgé des deux personnages considéra le plus jeune quelque peu prétentieux et nourrissant des espérances beaucoup trop vives de réformer son siècle. En une occasion, Lao-Tse vit Confucius étudiant et il lui demanda quel livre il lisait. — « Le *Livre des Changements*, répondit Confucius. Les sages de l'antiquité le lisaient également. » —

« Les sages étaient capables de le lire, répliqua Lao-Tse, mais dans quel but, vous, le lisez-vous ? Sur quelle base repose ce livre ? » — « Il traite d'humanité et de justice. » — « La justice et l'humanité du jour, remarqua Lao-Tse, ne sont que des noms vides, qui ne servent que de masque à la cruauté et troublent les cœurs des hommes. Jamais il n'y a eu plus de désordres que maintenant. Le pigeon se baigne-t-il tout le jour pour se faire blanc et le corbeau se peint-il chaque matin pour se faire noir ? Tu es comme un homme qui bat du tambour à la recherche d'une brebis égarée. — Maître, tu ne fais que troubler la nature de l'homme. »

« Ce passage, dit le professeur Douglas⁽¹⁾, montre bien les différences capitales qui séparent Confucius de Lao-Tse. Confucius soutenait que le besoin le plus urgent du siècle était « la rectification des noms ». Il voulait que l'homme pratiquât l'humanité et qu'il appelât cela humanité ; il voulait qu'il remplît ses devoirs envers père et mère et qu'il appelât cela piété filiale ; il voulait qu'il servit son souverain de tout son cœur et qu'il appelât cela loyauté. Lao-Tse, au contraire, affirmait qu'alors que l'homme professe d'être humain, filial et loyal, c'est un signe évident que la substance a disparu et qu'il n'en reste que l'ombre. Le pigeon n'est pas blanc à force de se baigner et le corbeau

(1) *Confucianism and Taoism*, by R. K. Douglas, pp. 28, 177.

ne se peint pas en noir. Si le pigeon commençait à se baigner et le corbeau à se peindre, ne serait-ce pas un signe qu'ils auraient perdu leurs couleurs originales? De même des hommes. Si tous les hommes étaient humains, filiaux, personne ne professerait ces vertus et, par conséquent, elles ne seraient jamais nommées. De même, si tous étaient vertueux, les noms mêmes des vices seraient inconnus.

« Rien d'étonnant que Confucius ait cherché vingt ans le Taou de Lao-Tse⁽¹⁾ sans le trouver. « Si le Taou, disait Lao-Tse, pouvait être offert aux hommes, il n'est personne qui ne voulût l'offrir à son prince; s'il pouvait être présenté aux hommes, il n'est personne qui ne voulût le présenter à ses parents; s'il pouvait être annoncé aux hommes, il n'est personne qui ne voulût l'annoncer à ses frères; s'il pouvait être transmis aux hommes, il n'est personne qui ne voulût le transmettre à ses enfants. Pourquoi donc ne peux-tu pas l'acquérir? *Tu es incapable de lui offrir un asile dans le sanctuaire de ton cœur.* »

Manière de dire pour un Chinois que nous devons « naître de nouveau » et qu'à cet égard la loi est impuissante. La loi a sa fonction, mais elle ne peut faire l'œuvre de l'Esprit de Dieu. L'Esprit n'entre que dans les cœurs vides du moi et avides de Lui. Confucius ne trouva pas le Taou de Lao-

(1) Le Taou est à la fois l'être et le non-être. V. *Avant le Christianisme*, par Brunel, p. 208. (Trad.)

Tse, mais Lao-Tse ne le trouva pas lui-même. Son traitement de Confucius et l'insuccès complet de son propre enseignement l'indiquent suffisamment. Mais il connaissait trop bien la nature humaine pour croire que le salut pouvait se réfugier dans un système externe quelconque.

Confucius fut embarrassé de l'attitude et du langage de Lao-Tse. Longtemps ses nombreux disciples l'avaient contemplé avec révérence ; il était sûr qu'il était capable de réformer le monde, si seulement des princes voulaient l'employer et avaient confiance en lui ; peut-être ne pouvait-il s'empêcher de montrer dans sa manière qu'il avait conscience de ses propres mérites, mais voici un vieux philosophe dont le regard le pénétre, le sonde jusqu'au fond, puis se rit de lui et de ses bonnes œuvres, voire même de sa méthode d'établir le royaume de la justice sur la terre ! « Tu penses, lui dit-il, que l'homme peut être réformé par des lois qu'on lui impose, des défenses, des formes, des cérémonies et par l'exemple d'illustres ancêtres qu'on lui présente comme des modèles. Tu as de la nature humaine une connaissance bien superficielle ! Mais quoi ! plus tu multiplies les lois, plus les hommes s'ingénient pour y échapper. Du reste, ne t'imagines pas que les vivants suivront à toujours les traces des morts. Ta méthode peut procurer un succès temporaire, mais ce succès lui-même sera un peu plus qu'un manteau jeté sur la tromperie et la corruption,

après un temps, la méchanceté s'élancera plus violente que jamais. » C'étaient là des idées tout à fait nouvelles pour Confucius. « Ma bouche s'ouvrit toute grande, dit-il, ma langue en sortit et mon âme fut plongée dans l'angoisse ! »

Se pourrait-il, en effet, qu'il fit fausse route ? Il avait dit à ses disciples qu'à l'âge de trente ans « il s'était dressé debout dans ses convictions et qu'à quarante il n'avait pas de doutes sur aucun des sujets qu'il avait étudiés ; et voici un sage qui, l'examinant d'un point élevé et avec calme, appelle ses connaissances et sa sagesse une folie ! Mais, après tout, Lao-Tse n'avait réellement rien, en fait de remède, à lui offrir. Son idéal signifiait aussi l'abandon de toute cette civilisation qui représentait les labeurs de toutes les générations précédentes. Avec raison, Confucius n'allait pas sacrifier cela. Au surplus, il était tout à fait incapable de comprendre le procédé par lequel le métaphysicien plus perspicace que lui s'était élevé à son point de vue par la seule volonté plutôt que par la logique. Il en revint donc à ses premières idées, disant à ses disciples : « Je sais comment les oiseaux peuvent voler, comment les poissons peuvent nager et comment les bêtes peuvent courir. Le coureur peut cependant tomber dans un piège, le nageur être pris à l'hameçon et celui qui vole être atteint d'une flèche — mais il y a un dragon ; je ne saurais dire comment il monte sur le vent à travers

les nuages et s'élève jusqu'au ciel. Aujourd'hui, j'ai vu Lao-Tse et je ne puis que le comparer au dragon. » Il y avait bien de la candeur dans cette comparaison et plus de courtoisie que n'en avait montrée Lao-Tse à Confucius.

Que ces entrevues aient eu lieu entre ces deux grands Chinois ou non, nous ne le savons pas, mais en tout cas ces récits nous font connaître leurs points de vue respectifs. Dans la suite, l'expérience a pu apprendre à Confucius que le diagnostic de Lao-Tse de la nature humaine était correct, mais que quelque chose de plus que le remède proposé était nécessaire pour que la régénération durât. Rentré chez lui, Confucius se remit à ses vieilles études de la sagesse des anciens, compilant, éditant les précieux fragments de la vieille littérature nationale et instruisant ses disciples. Après quelque temps, les mérites du sage furent si généralement reconnus que le duc le nomma chef magistrat d'une ville, puis au ministère de la Justice, position équivalente à notre premier ministre, avec plein pouvoir de poursuivre ses plans dans son pays natal. Terreur pour les méchants au point que le crime disparut, il fut une protection pour les gens de bien, l'idole du peuple, et la chanson répétait son nom dans tous le pays. On nous assure que, sous sa sage administration, l'Etat où il était né, Loo, fut transformé comme l'avait été l'Angleterre au temps du roi Alfred. En trois ans, il

effectua un changement radical dans la gestion des affaires. Cependant, à peine le succès fut-il obtenu que parut la petite brèche qui indiquait l'éroulement futur de l'édifice. Le philosophe avait assuré à ses disciples non seulement que ses méthodes réformeraient le souverain et le peuple, mais que les pays voisins, attirés par le spectacle nouveau, suivraient l'exemple qu'on leur proposerait. Ce fut précisément le contraire. L'ordre et la prospérité de Loo ne firent qu'exciter la jalousie des peuples voisins et des complots se formèrent dans le dessein d'induire le duc à négliger son grand ministre. De belles jeunes filles, habiles musiciennes et sveltes danseuses, ainsi que de magnifiques chevaux furent envoyés en cadeaux à sa Majesté, et il s'y laissa prendre entièrement. Comparées aux sornettes tombant de jolies lèvres, les annales racontées par quelque pédant d'anciens rois et de sages inconnus ennuyaient, et des préceptes, remontant le courant des siècles, semblaient décidément impraticables. Confucius succomba. D'après son système, si le roi manquait à son devoir, on ne pouvait exiger que le peuple fit le sien, et si le ministre restait à son poste quand la chose publique était en souffrance, il méritait d'être blâmé, car il avait assumé sur lui toute la responsabilité. « Maître, dit Tse-Loo, il est temps que vous quittiez. » Après avoir attendu pour voir si l'imposante cérémonie des sacrifices offerts, à l'époque des Solstices, à l'Être

suprême, ne ramènerait pas le duc à de meilleurs sentiments, mais trouvant que même cette cérémonie n'agissait par sur sa conscience, Confucius, ayant atteint sa cinquante-sixième année, se démit à contre-cœur de sa haute charge et s'éloigna pour errer treize années encore d'Etat en Etat, un exilé de son pays natal !

Il offrit ses services à diverses cours, mais bien que généralement reçu avec distinction et qu'on lui offrit des pensions pour ses conseils, jamais plus Confucius ne remonta au pouvoir. Le prince sentit qu'il exigerait trop ou les courtisans intriguèrent contre lui, ou les anciens ministres montrèrent que le philosophe ne comprenait pas les nécessités de la vie et que, homme très sage sans aucun doute, il n'était pas un politique pratique. Ses disciples s'en aperçurent bientôt. Plus touchés que leur maître de la perte de sa position et ne voyant pas de la hauteur où il plaçait ce qu'il appelait sa céleste mission, ils le pressèrent de faire les concessions que réclamaient les temps. « Tes principes, dit T'se-Kung, sont excellents, mais inacceptables dans l'Empire. Ne serait-ce pas bien d'en rabattre un peu ? » — « Un bon cultivateur, répondit le sage, peut semer, mais ne peut assurer une moisson. Un artisan peut exceller dans la main-d'œuvre, mais il ne peut procurer un débouché à son travail, de même un homme supérieur peut cultiver ses principes, mais il ne peut les faire accepter. » Cette in-

flexible réponse lui concilia les meilleures natures et jamais il ne fut entouré de disciples aussi nombreux, aussi ardents que dans les derniers jours, où suivre Confucius voulait souvent s'exposer à une pauvreté abjecte et quelquefois au danger. Sans doute qu'il ne put, à chaque occasion, se maintenir à la hauteur où il s'était placé, et plus d'une fois ses disciples se permirent de lui montrer que sa conduite paraissait en contradiction avec son premier enseignement; l'éclat d'une cour lui ferma en partie les yeux sur les péchés d'un prince et le danger l'entraîna à s'engager par un serment qu'il n'avait pas l'intention de garder et qu'il rompit de propos délibéré, alléguant « que les esprits n'entendaient pas les serments arrachés de force. » Néanmoins, pendant les longues années de son exil, il ne put guère que protester et continuer à former des disciples qui pourraient mieux réussir dans des temps plus favorables.

A telle occasion, dans une de ses courses erratiques, il rencontra deux hommes qui, évidemment, suivant l'enseignement de Lao-Tse, s'étaient retirés du monde. Tse-Loo, envoyé pour leur demander qui ils étaient, fut à son tour questionné : « Qui es-tu, Seigneur ? » — « Un disciple de Confucius. » — « Comme un déluge qui monte, répliqua un des ermites, le désordre inonde tout l'empire et qui changera cet état de choses pour toi ? Plutôt donc que de suivre quelqu'un qui se contente de passer d'une cour à une autre, ne

ferais-tu pas mieux de suivre ceux qui, comme nous, s'éloignent complètement du monde ? » — Tse-Loo, comme d'habitude, répéta ces paroles à Confucius, qui justifia sa propre conduite : « Il nous est impossible de nous associer avec des oiseaux et des bêtes comme s'ils étaient de la même nature que nous, et si je ne m'associe pas au peuple, à l'humanité, à qui m'associer ? Si des principes justes régnaient dans l'empire, plus de nécessité pour moi de le changer. »

La réponse de Confucius était complète. Elle nous montre que s'il avait moins de pénétration que Lao-Tse, il avait plus de sens commun et une philosophie plus vraie. Le pessimisme indique un état malsain et le désespoir est un péché qui peut à peine être pardonné. Se retirer du monde, c'est renoncer au triomphe de la raison, et cet abandon ne se concilie nullement avec la foi dans le Taou ou avec la foi dans l'homme, l'expression la plus haute du Taou. Mille fois mieux lutter pour le triomphe des principes justes envers et contre tous, que de désertier la lutte et de s'associer avec les oiseaux et les bêtes plutôt que de frayer avec ceux de son espèce.

Nous pouvons loyalement remplir les conditions de l'humanité, toujours à notre portée, bien que nous n'ayons pas de message d'Enhaut pour porter l'Évangile aux pécheurs et soulager ceux qui souffrent. La fuite, fût-elle en apparence sanctifiée par la philosophie ou la religion, est une victoire

pour l'égoïsme. Dans la société seulement sortons-nous de notre égoïsme pour entrer dans notre vraie nature en sympathisant avec la vie de nos frères.

Comme Confucius approchait de sa soixante-dixième année, le désir de voir encore une fois sa province natale devint en lui irrésistible ; il résolut donc de mettre un terme à sa vie errante et de rentrer dans ses foyers pour dévouer le reste de son temps à ses études littéraires qui avaient toujours été sa principale occupation. Jusqu'à la fin il travailla, malgré sa vieillesse et le déclin de ses forces, et compléta les *Classiques*, toujours considérés depuis lors comme les livres sacrés des Chinois. Les *Analectes* de Confucius et son traité *Des devoirs filiaux* furent édités par ses disciples d'après des notes recueillies dans les conversations du maître. Il n'y a pas un jeune homme en Chine, aspirant à une place dans le gouvernement du pays, qui ne soit entièrement maître de tous ces « classiques » ; joignez-y les *Analectes* de Mencius.

Quand Confucius eut accompli sa grande œuvre et qu'il se fut élevé à lui-même un monument plus durable que l'airain, il sentit bien que sa tâche était finie, et à la mort de son fils unique, et bientôt après de son disciple bien-aimé, il comprit que son heure à lui allait bientôt sonner. Il l'entendit en stoïcien. Point de prière, point de crainte apparente, seulement quelques larmes amères sur la mort de ceux qu'il avait tant aimés longtemps

auparavant. — Un matin, au printemps de l'an 478 avant notre ère, il sortit sur le perron de sa porte et, les mains derrière le dos, trainant son bâton, il allait et venait murmurant à voix basse :

« La grande montagne doit crouler,
La forte poutre doit se briser.
Et le sage se flétrir comme une plante ! »

Ces paroles, comme un coup de foudre, frappèrent le fidèle Tse-Kung : « Si la grande montagne s'écroule, s'écria-t-il, où fixer mon regard ? Si la forte poutre se brise et que le sage se flétrit, sur qui m'appuyer ? Le maître, je le crains, va tomber malade. » Ce disant, il suit Confucius à la maison. Le maître lui rapporte un songe qu'il avait eu la nuit précédente et qui indiquait que ses pensées se fixaient sur les cérémonies du passé, auxquelles il avait toujours attaché une si grande importance, puis il ajouta tristement : « Point de monarque intelligent qui se lève ! » — Ce même jour il se mit au lit et, au bout d'une semaine, poussa le dernier soupir.

A en juger par les apparences, sa vie fut manquée, mais l'insuccès de certains hommes porte infiniment plus de fruits que les succès de tels autres. Confucius fit plus pour son pays qu'aucun autre parmi les légions venues après lui. Son but, c'était « d'atteindre un million ». Qu'importe s'il lui a manqué une unité ?

Peut-être que les disciples qui accompagnèrent Confucius à sa tombe n'auraient pas admis que quelque chose eût manqué à leur maître, non, pas même un iota. Tse-Kung, qui bâtit une hutte près de la tombe de son maître où il demeura six ans, menant deuil comme pour un père, nous dit : « Toute ma vie, j'ai eu le ciel sur ma tête, mais je n'en connais pas la hauteur ; et la terre sous mes pieds, mais je n'en connais pas la profondeur. En servant Confucius je suis comme un homme altéré qui s'en va au fleuve, avec sa cruche et boit à son soûl sans connaître la profondeur de l'eau. »

Révérons aussi le grand homme, nous rappelant bien que quiconque voudra gagner la Chine ne doit pas commencer par déshonorer Confucius ou verser sur lui d'injustes critiques.

CHAPITRE IV

Force et faiblesse du Confucianisme

Quelles sont les sources de la force du Confucianisme ? Nous répondons : son caractère historique, son adaptation aux idéaux chinois, l'excellence de son code moral et sa pleine adhésion à la puissance de la loi, du cérémonial et de la coutume.

Confucius était imbu de part en part de l'esprit de l'ancienne Chine pour laquelle la seule chose nécessaire était l'ordre social. Comme chef du gouvernement, l'empereur est la base de la société. C'est le « Fils du Ciel », il est au peuple ce que le père est à la famille, le ressort et l'âme de l'ordre et de la force. « Il doit s'informer très exactement des moyens d'arriver à ces fins voulues, et les fonctionnaires du gouvernement doivent être choisis d'après leurs aptitudes à maintenir cet ordre ; selon la connaissance qu'ils ont des principes sur lesquels il repose » (Maurice). Rien d'étonnant

que, pénétrés de ces convictions nationales profondément implantées en lui, un homme ait été alarmé du chaos social de son temps et qu'il se soit sérieusement demandé comment une réformation morale pourrait bien s'effectuer ?

Quand il crut qu'il en avait découvert le chemin, la pensée s'empara de lui peu à peu qu'il avait une mission du Ciel et que s'il y était fidèle, l'Etat pourrait bien être sauvé. Ce qu'il devait enseigner c'était une vieille vérité, mais il la revêtit de formes nouvelles et ses propres réflexions colorèrent souvent et même changèrent d'anciennes prescriptions et l'histoire. Il était d'accord avec Lao-Tse d'enseigner qu'il était du devoir de chaque homme d'arriver à un parfait *self government*, non, comme l'enseignait Lao-Tse, pour mener une vie solitaire, méditative, se suffisant à elle-même, primitive, mais pour qu'il fût d'autant plus capable de contribuer au bien-être et à l'ordre dans l'Etat. Il trouva les liens et le ciment de cet ordre dans les rapports actuels de la vie. L'autorité paternelle était l'*ultima ratio*. Qu'on obéisse à ce principe et aux autres relations auxquelles il conduit et tout sera bien. Il enseigna, aussi clairement que l'évêque Butler dans ses célèbres sermons, que notre nature est un système, entre la raison et la conscience suprême, et que se révolter contre ses lois c'est se révolter contre le Ciel. Peut-être que le trait le plus remarquable de son code moral c'est le clair énoncé de « la loi d'or ». Le professeur

Legge nous dit que Confucius l'entendit dans le sens positif et le plus étendu de cette loi d'amour, aussi bien que dans le sens négatif dans lequel il est cité d'ordinaire dans les « classiques ». « La nature particulière de la langue chinoise lui permit d'exprimer la règle par un caractère, que nous pouvons, à défaut d'un meilleur terme, traduire par « réciprocité ». L'idéogramme se compose de deux autres caractères, l'un qui dénote le « cœur » et l'autre qui signifie « comme » ; le sens étant : « mon cœur comme » ou « en sympathie avec le vôtre ».

La réciprocité est le mot caractéristique du système de Confucius, et, à son tour, il est bien plus facile à exprimer que Taou, la clef de l'enseignement de Lao-Tse.

Qu'est le Taou ? demanderons-nous ici. Ce mot signifie le chemin ou le sentier, et précisément comme dans l'Ancien Testament, son équivalent en vint à signifier le chemin de Jéhovah ou sa Loi, ou bien encore le chemin du juste ou le chemin du méchant, et dans le Nouveau Testament « le chemin » ou la doctrine que prêchèrent les disciples de Jésus après la résurrection ; de même en Chine, Taou a bien des sens différents. Ce vocable était constamment dans la bouche de Confucius. Il signifiait pour lui, le chemin ou la méthode de la justice qu'il enseignait. Pour Lao-Tse, ce chemin n'était rien, s'il n'aboutissait à quelque chose de plus profond, d'où la beauté et la force du mot. Ce

philosophe se servit donc de Taou pour décrire l'absolu qui est au delà de toute description. Taou c'est l'Ordre éternel ou l'Être que réfléchissaient les lois de la nature et de la raison de l'homme. A côté de lui marchent tous les êtres et toutes choses. Tout en dérive et tout y rentre. Taou est encore un chemin vivant pour celui qui le suit, et il devrait être ainsi l'objet suprême de nos désirs. « Cultivez Taou et sa vertu », dit Lao-Tse, et faites-vous à une vie de retraite et d'oubli. » Il voulait dire que le salut ne se trouve que dans la nature et la vertu, et que pour obtenir le salut, nous devons en revenir à la simplicité primitive et suivre ainsi l'exemple des anciens qui vivaient en dehors d'une civilisation complexe si belle aux yeux du vulgaire ! Tel était l'idéal du Stoïcisme grec, et Lao-Tse peut être appelé le Zénon chinois.

Le regard de Lao-Tse plongeait si avant dans la beauté de la vertu qu'il enseigna le plus grand des préceptes du Nouveau Testament : « Rends le bien pour le mal. » Le fait qu'il énonça cette maxime et que Confucius ne put l'accepter, mesure toute la distance entre ces deux hommes. Un disciple de Confucius entendit cette parole et, embarrassé, consulta le maître. Lui-même, également interdit, formula ce syllogisme et répliqua : « Rendre le bien pour le mal ! Que rendrez-vous donc pour le bien ? Rends l'injure justement et rends le bien pour le bien. »

Comment se fit-il qu'un homme aussi grand que

Lao-Tse, le penseur le plus original que la Chine ait possédé, n'eut pas d'influence en Chine ? Par la même raison que le Stoïcisme ne réussit qu'auprès des âmes d'élite : Epictète et Marc Aurèle. « Laissez-là les fantasmagories du monde et suivez la vertu, et vous trouverez qu'elle est sa propre récompense », déclarent tous deux, Zénon et Lao-Tse. Mais en vain demander aux hommes de renoncer à ce qu'ils croient une réalité contre un fantôme. Le Christianisme a réussi auprès des grands, des petits, des riches et des pauvres, parce qu'il révèle en Dieu le Père qui s'unit à nous par l'Esprit de Jésus, la grande réalité. La maitresse passion de l'amour pour le Sauveur refoule de nos cœurs toutes celles qui sont basses.

Pour Confucius, la société était la grande réalité. La civilisation avec sa splendeur matérielle, l'ordre social et la stabilité du gouvernement étaient une bénédiction ineffable. Quant à sa conservation, il se confiait surtout aux influences combinées de l'instruction, de l'exemple et d'un rigide cérémonial, et c'est à lui surtout que la Chine doit le développement étonnant de son système éducatif. Rappelons-nous aussi que, selon lui, le grand but de l'instruction est moral et qu'il a toujours poursuivi ce but. Il ne consiste ni à pouvoir lire, écrire et compter, ni à connaître les arts et les sciences, ni à être habile à s'enrichir, mais à s'instruire dans la science éthique et sociale, ainsi qu'à former le caractère. Un des vieux rois

avait dit : « Le grand Dieu a conféré au peuple un sens moral ; y adhérer, c'est montrer que sa nature est invariablement droite. Le devoir du souverain est d'assurer la tranquillité au peuple pour qu'il poursuive cette course. »

Tel est le pivot sur lequel roule le système d'éducation de Confucius. Il faut la vertu chez ceux qui gouvernent et l'instruction chez les autres pour assurer le bien. L'instruction est donc la pierre fondamentale de tout gouvernement. De fait elle s'est répandue en Chine depuis des siècles du haut en bas de l'échelle sociale, et, en bien et en mal, ce pays est en avant de tous les autres, s'il s'agit de concours d'élèves et d'examens.

Tout service public est mis au concours. Il n'y a d'ouverte en Chine qu'une porte officielle, celle de la salle d'examens. Aussi, l'administration n'est-elle pas entre les mains de démagogues, ni de personnes élues en se réglant sur la naissance accidentelle ou sur le hasard des méthodes, mais entre celles d'hommes censés avoir prouvé leurs capacités par des épreuves successives. Il s'ensuit que dans aucune autre contrée l'instruction n'occupe une si haute place. Toute la noblesse qui peut se permettre cette dépense prend chez elle, pour instruire ses enfants, des maîtres versés dans les classiques, tandis que bien des enfants de la classe pauvre sont élevés dans les écoles. Tous apprennent à obéir à leurs parents, à respecter leurs aînés, à dire la vérité, à se con-

duire convenablement, à aimer leurs semblables et à s'associer aux bons. On inculque le devoir moral en s'appuyant sur les exemples tirés des vies des grands hommes de l'histoire, sur des maximes, des sentences et des citations prises de livres de textes. Plus les étudiants peuvent citer de ces auteurs, mieux cela vaut et ils citent des textes avec une liberté et une correction étonnantes. « Des centaines de milliers d'hommes instruits peuvent répéter chaque sentence dans les auteurs classiques. La masse du peuple loge dans sa mémoire (et c'est à peu près toute sa morale) une foule de sentences de Confucius et le résultat en est salubre. Mais ce n'est pas assez pour des aspirants aux grades littéraires d'être au courant des textes, ils doivent l'être encore de toutes les variantes et des diverses interprétations données aux passages importants avec les raisons y référant. Ils doivent acquérir aussi l'art de composer et un style clair, vigoureux, élégant et pur.

Pour l'élève, le premier pas à faire c'est de passer l'examen préliminaire. Cet examen ne porte pas seulement sur ses études, mais le magistrat de la localité fait une enquête chez les voisins du jeune homme sur son caractère moral. Ses ancêtres ont-ils été, trois générations durant, respectables et non employés à certaines occupations spécifiées et considérées comme dégradantes ? Ces épreuves traversées, il est permis au jeune homme, après trois années d'études, de se présen-

ter à l'examen qui se tient dans chacune des préfectures divisant chacune des vingt provinces de la Chine. Reçu à cet examen et pourvu de certificats d'un bon caractère moral de savants distingués, l'aspirant obtient le premier grade, celui que nous appelons bachelier ès arts. Quelle joie dans sa famille et dans son lieu natal ! L'examen suivant pour l'obtention du grade de « maître » est très sévère. Soixante-dix à quatre-vingts élèves y réussissent sur des milliers de candidats qui se présentent d'ordinaire. Au printemps suivant, un examen se tient à Pékin, sous les auspices de la commission des « Rites », pour l'obtention du grade de docteur, accessible à tout maître ès arts d'une partie quelconque de l'empire. Il n'y a guère qu'un nombre limité de chaque province qui puisse réussir dans cet examen. Après quoi, concours parmi les candidats docteurs, tenu dans les murs du palais et auquel assiste l'empereur comme examinateur. A tous ces examens les plus grands soins sont pris pour assurer toute impartialité ainsi que la capacité des examinateurs, et, s'ils étaient trouvés coupables de corruption, d'injustice ou de négligence dans les précautions nécessaires en pareil cas, des punitions très sévères leur seraient infligées. En 1858, l'examineur en chef, convaincu d'avoir favorisé un sien neveu par alliance, fut exécuté publiquement à Pékin, sur l'emplacement des exécutions ordinaires, bien que l'empereur voulût le sauver, vu les services

qu'il avait rendus et qui méritaient une récompense.

Les examinateurs peuvent poser des questions sur n'importe quel sujet qui se trouve dans les classiques ou dans les grands commentaires, ainsi que sur l'histoire, la géographie de la Chine, la jurisprudence, la médecine, l'astronomie, les mathématiques, les sciences naturelles (où les Chinois ne brillent guère encore), surtout sur la philosophie morale, les sciences sociales et politiques.

Dès que le candidat obtient son doctorat, il se sent récompensé de ses nombreuses années d'études et d'anxiété. Toute honorable carrière dans l'empire, y compris celle de premier ministre, lui est ouverte. Après un stage, sous des supérieurs officiels, dans les bureaux des affaires publiques, un poste lui est offert. Les Chinois considèrent que la gloire de la nation consiste dans l'union de l'instruction publique et dans celle des affaires publiques. Pour être vrai, disons qu'un système d'instruction comme celui en Chine, est l'idéal que tâchent d'atteindre bien des administrations dans la chrétienté. Le gouvernement britannique a adopté le principe pour ce qui concerne le « Civil service » aux Indes, et on l'applique de plus en plus dans bien des départements en Grande-Bretagne, dans les colonies et aux Etats-Unis.

Sans doute Confucius a réussi dans une certaine mesure. Mais son succès ne se rapporte qu'à ce monde, ne connaît rien de l'esprit de prière et

passé à côté des problèmes du péché et de la culpabilité de l'homme. Le système est opposé à l'idolâtrie. Ni prêtres, ni ministres de religion ; l'empereur est l'unique prêtre que reconnaisse la nation. L'instruction dans les classiques supplée à tout ce qu'on croit nécessaire pour rendre les hommes sages, riches, honorables et vertueux. Qu'on appelle cette connaissance une religion ou non, c'est là ce que Confucius entendait par religion et son « essai » ne pouvait être fait chez un peuple mieux préparé que le peuple chinois, si éminemment pratique et si positif, — ces commerçants de l'est, et qui, pour autant que leur Confucianisme est en question, sont « ce que le peuple aujourd'hui désire devenir en Europe » (Huc, *La Chine*).

On a également essayé de cette religion sur une vaste échelle, comme le Déisme pur l'a été, dans le cas du Mahométisme. Et quel en a été le résultat ? Le voici : d'emblée, le peuple chinois, après avoir adopté le système avec enthousiasme et élevé des temples à Confucius, en a confessé presque tout entier l'insuffisance. Cet aveu, les savants ne l'ont pas fait publiquement. Comment pourraient-ils se plaindre d'une religion qui leur donnait tout et qui faisait d'eux les rois de la Chine ? Ce n'est pas qu'elle ait fait des hommes. Avec toute leur science, ils ne sont, en face de la pensée et de l'action, que des enfants qui ont grandi. Ils se sont montrés nuls dans la spéculation.

tion, la poésie, les sciences et les arts. Ils ne savent rien des « vastes espérances qui font de nous des hommes ». D'après le témoignage d'observateurs compétents, ils sont suffisants, immoraux, stationnaires, intolérants; bref, tout ce que des hommes instruits ne devraient pas être. Les événements récents les ont montrés corrompus dans l'administration et impuissants à la guerre. Bien qu'il y ait de brillantes exceptions, c'est le caractère de cette classe de savants. L'instruction, sans l'influence religieuse et surtout sans la communion personnelle avec Dieu, forme des natures sans force et sans beauté morale. Tel semblerait le verdict de l'histoire de la Chine. Nulle part il n'existe dans le monde une si grande mise en scène et une pratique si misérable.

Mais ces savants ont reconnu eux-mêmes, sans en avoir eu le sentiment, l'insuffisance du Confucianisme comme religion. Le Bouddhisme et le Taouisme, bien que marqués au coin de l'hétérodoxie, arrivèrent à temps pour trouver une place officielle dans l'Etat; et non seulement les masses, mais les hommes instruits, ouvertement ou en secret, cherchent aujourd'hui à établir par ces religions des rapports avec le monde spirituel, que leur refuse le Confucianisme.

Etonnant aveu, fait par tout un peuple! Il montre bien que Confucius, en restreignant le Culte divin à l'Empereur, en niant tout rapport personnel avec Dieu et en se déclarant totalement

ignorant de l'avenir, laissa un vide affreux, sans moyen aucun de le combler. Le Taouisme offrit de le faire. Il parla de quelque chose de divin et de mystérieux dans chaque individu, de quelque chose au-dessus de la terre, plus haut que l'homme et même plus élevé que l'Etat. Mais quand passa le Taouisme, les superstitions populaires, qui s'étaient développées dans les masses pendant deux mille ans, s'attachèrent à son nom et le Taouisme dégénéra en un composé de charmes, d'incantations, d'arts magiques et d'élixirs afin de rendre favorables des êtres surnaturels, et ne fut plus qu'une grossière idolâtrie, qui souvent n'est que du Shamaisme ou culte des démons.

Un empereur s'éleva, croyant aveugle et dévot en ces superstitions, et pendant quelque temps le Taouisme eut presque tous les suffrages pour lui. On ridiculisa le Confucianisme et on le supprima. On enterra vivants les docteurs distingués et l'on rechercha les livres classiques pour les brûler, avec autant d'ardeur et dans le même but que les Saintes Ecritures le furent sous la persécution de Dioclétien. Le Taouisme tomba en discrédit, mais, avec le réveil du Confucianisme, on ressentit l'ancien vide comme auparavant. Un autre empereur, apprenant qu'un grand prophète avait paru aux Indes et que sa lumière avait rayonné jusqu'au Tibet, résolut d'y envoyer chercher des missionnaires ou des livres pour qu'il pût s'instruire dans la nouvelle foi. Ses conseillers firent tout

pour l'en dissuader. Ils lui démontrèrent à quelle distance il s'éloignait des maximes, aimées depuis si longtemps et universellement acceptées des Chinois, en admettant ainsi que quelque chose de bon pût venir de l'étranger. Mais il était déterminé à suivre son idée et c'est de cette manière que le Bouddhisme fut introduit dans l'empire. « Une religion en communion avec le monde invisible, dans tous ses traits extérieurs (et dans plusieurs de ses traits intérieurs), en opposition directe avec le système confucien, prit pied sur le terrain où régnait ce système » (Maurice).

Le Taouisme, qui avait été antérieurement un simple entassement de superstitions populaires, se forma en une religion systématisée sur le modèle du Bouddhisme avec des temples, des liturgies, des idoles et des formes de culte populaire. Toutes deux fournirent des éléments qui reconurent le rapport de l'homme avec le monde invisible ; des peuples, en masse, se sont divisés entre ces deux religions, ou plutôt ils ont adopté des traits des deux religions indifféremment, bien qu'aucun homme instruit n'admettra qu'il soit autre chose qu'un confucianiste. C'est ce qui rend difficile le recensement de ces « trois grandes dénominations » en Chine. Toutes les trois religions peuvent être professées par la même personne. Le Bouddhisme trouva le sol préparé par le Taouisme ; il y a plus, il trouva dans son fondateur une personnalité bien autrement attractive

que Lao-Tse et, par conséquent, en dépit de la répugnance nationale, à admettre qu'il puisse y avoir quelque chose qui ressemble à une culture étrangère, l'an 65 de notre ère le Bouddhisme fut proclamé religion d'Etat. Depuis ce temps, en se conformant aux idées chinoises et au mode de vie du pays, et en devenant ainsi une chose bien différente du Bouddhisme du Tibet, et plus encore du Bouddhisme primitif, le Bouddhisme chinois a couvert l'empire de ses temples et poussé ses conquêtes au loin, dans le nord, au moyen de zélés missionnaires dont l'influence en bien sur les Tartares et les Mongols constituait une merveilleuse preuve de la suprématie des forces morales sur des sauvages sans frein et altérés de sang.

Nous avons donc ici, tout à fait à la surface de la société chinoise, une confession nationale de la défection du Confucianisme. Le peuple qui lui donna naissance, et qui lui en exalta l'excellence, a été dans la nécessité de lui offrir, comme supplément, une religion étrangère. Le résultat en est une division de l'homme en deux parties et même en trois, ce qui a été désastreux pour la vie. Quand on professe le Confucianisme et qu'on va à son culte dans un temple bouddhiste, la vie véritable du fidèle rompt avec la religion et sa religion avec la raison.

Comme système politique et éducatif le Confucianisme a obtenu, dans des limites rigoureusement tracées, des succès irréels. Il a fait de la Chine la nation du monde la plus uniforme, la

plus étroitement enserrée et la plus conservatrice. Mais il est permis de se demander : le succès mérite-t-il grande considération ? Si la sagesse, contemplée uniquement à un point de vue externe et expérimental, a produit ce résultat, c'est que le peuple est devenu singulièrement patient, mais aussi prosaïque, matérialiste et plein de lui-même.

Lao-Tse vit les dangers, mais son enseignement, qui considérait la sagesse comme quelque chose d'interne et de mystique, dégénéra en une idolâtrie de chaque objet dans la nature et, pour ce qui concerne ses prêtres, en un véritable charlatanisme. Le Bouddhisme occupa le champ que le Confucianisme n'avait pas connu et où le Taouisme avait échoué.

Il est difficile de définir le Bouddhisme en deux ou trois phrases. On a dit que c'est à la fois de l'athéisme, du théisme, du panthéisme ; c'est un vrai culte de saints, un pur symbolisme, une vulgaire idolâtrie, la plus abstraite des spéculations. Il doit y avoir une conception qui renferme et harmonise ces diverses représentations, mais il suffit, pour le moment, de dire que le Bouddhisme est basé sur une croyance d'abord à l'infinie capacité de l'intelligence humaine, l'intelligence dans l'homme étant identique à l'intelligence absolue. Il affirme ensuite la puissance de la culture personnelle pour opérer, sous la tutelle de la loi de Gautama et de sa société, un changement du cœur qui assure non seulement le Nirvana à l'in-

dividu, mais, comme des Bouddhistes postérieurs l'enseignèrent, quelque chose de bien plus désirable, un état de l'être appelé le *Bodhisat*. Atteindre le Bodhisat c'est arriver au Karma, c'est-à-dire à la somme du mérite qui produit à la mort de l'individu un autre Bodhisat, et celui-ci un nouveau et ainsi de suite jusqu'à ce que le procédé de la perfection étant complet et, le temps accompli, un Bouddha naît qui descend dans le monde au moment où l'on en a besoin (par suite de l'extinction de la vraie doctrine) et confère à des multitudes, dans les longs âges de l'avenir, les mêmes bénédictions que celles que Gautama avait conférées à la race.

Le développement de cette doctrine du Bodhisat mit les intérêts et les espérances de l'homme en rapport avec des agences surnaturelles et ouvrit la porte à une foule de superstitions, mais précisément à cause de cela, il offrit des réponses à ces problèmes sur l'au-delà que l'homme pose et auxquels le Confucianisme n'avait pas songé.

La chute du système est évidente. Confucius basa sa religion sur l'homme et non sur Dieu ; voilà la cause. Il manquait au philosophe une juste notion de la dignité de l'homme ; il plaçait l'idéal misérablement bas. Quant à sa religion elle était sans puissance spirituelle. La Bible enseignait à Israël et elle enseigne au croyant à contempler l'Éternel et à le contempler comme n'étant pas loin d'aucun de ses enfants. La nature

est le vêtement de l'Éternel, l'histoire la révélation de sa volonté et en Lui « nous vivons, nous nous mouvons et nous avons l'être ». Connaître et aimer Dieu est donc le « premier et le grand commandement », et l'expérience prouve que jusqu'à ce que les hommes connaissent Dieu et entretiennent de vrais rapports avec Lui, leurs rapports avec leurs semblables ne revêtiront pas une sainteté réelle et ne se maintiendront pas fidèlement, n'importe de quelles cérémonies nous les entourions, n'importe les lois sans nombre par lesquelles nous les protégeons. Notre dignité véritable est notre union personnelle avec Dieu et la garantie que l'individu et la société iront se perfectionnant. Ce facteur de moins dans notre pensée et dans notre vie, il pourra bien y avoir un conservatisme tenace de tout le bien gagné par le passé, et même un immobilisme glacial qui nous répugne tellement (quelque imposant qu'il puisse paraître à des Chinois et quelque irrésistible que soit sa vitesse une fois lancée) que nous n'hésiterons pas à dire :

« Plutôt cinquante ans d'Europe qu'un cycle de Chine »,

mais il ne peut y avoir cette impression du néant de l'homme, de son imperfection et de sa dépendance, d'où provient le sentiment du péché et qui est, en même temps, la mesure exacte de notre grandeur ; il ne peut y avoir cette communion avec Dieu, ressort de la vie et de la joie, qui nous

rend capables de résister à la tentation et d'être plus que vainqueurs sur tous nos ennemis ; il ne peut y avoir cet élan vers le progrès, qui nous remplit de l'espoir d'arriver à de plus grandes choses qu'aucunes de celles du passé, même de celles, dirons-nous, que Jésus a faites sur la terre, vu qu'il n'est plus enfermé dans les limites de l'humanité, mais qu'il est devenu notre chef et notre souverain sacrificateur. Il est monté à la droite du Père, où « les anges, les principautés et les puissances Lui sont assujettis ! »

Le Confucianisme ne tient donc aucun compte des éléments permanents de la religion : dépendance, relation, progrès. Pesé à cette balance il est encore plus « léger » que le Mahométisme, et tellement défectueux que plus d'un penseur refuse de l'appeler une religion. Ici l'on est injuste envers Confucius. Comme le dit le Dr Legge : « L'idée du Ciel ou de Dieu comme créateur de l'homme était à la base de l'enseignement de Confucius. Voilà pourquoi je soutiens que ceux qui ne voient en lui qu'un moraliste ne le comprennent pas ! Mais le Dieu auquel il croyait était relégué au loin et inconnu. » Remarquons :

1° Il ne peut y avoir de sentiment de dépendance quand le culte de Dieu est restreint à des sacrifices qu'offre l'empereur dans les grandes cérémonies. Reléguer Dieu à l'arrière-plan ou à une hauteur inaccessible, et donner la place par excellence à la doctrine de la bonté humaine et à

sa prétention de nous rendre parfaits, cela explique la faiblesse du sentiment du péché, surtout parmi les lettrés, et pourquoi la croix de Christ est une telle « pierre d'achoppement » pour les hommes instruits que les conversions en Chine se font, presque toutes, dans des classes inférieures. Il est plus difficile pour un dignitaire orthodoxe de devenir un chrétien qu'il ne l'est « pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille ». Sa connaissance imparfaite de la sainteté et du péché, son idéal de la vie qu'il place si bas et sa notion pharisaïque de son mérite, l'entourent d'une triple cuirasse d'airain. Selon le Dr Legge, le Confucianisme, bien qu'il professe l'indifférence à l'égard des religions sans exception, tend à rendre le cœur plus impénétrable à l'Évangile que ne le fait même le Taouisme, bien que celui-ci reconnaisse ouvertement sa haine, considérant le Christianisme comme un rival. « Il n'y a pas moyen, comme dit Legge, de faire descendre Dieu vers l'homme dans le Confucianisme afin de l'élever à Dieu. Son incapacité morale, quand il en convient, peut produire une certaine honte, mais guère une conviction de culpabilité. Le Taouisme, avec ses superstitions, est en lutte contre le Christianisme, mais ses disciples, s'en tenant à l'étude du Taou-Teh-King ⁽¹⁾ et pratiquant l'humilité et

(1) Le Taou-Teh-King (littéralement *Taou et livre de vertu*), le seul écrit que Lao-Tse laissa après lui, n'offre rien qui puisse encourager la superstition et l'idolâtrie du Taouisme moderne. Il

le renoncement qui y sont si fortement inculqués, sont mieux préparés que les lettrés confuciens à recevoir le message de l'Évangile. Je l'ai trouvé dans le cas d'un grand personnage taouiste qui me fit visite à Hong-Kong quand il était plus qu'octagénaire. Il me dit que l'étude qu'il avait faite du Taou de Lao-Tse, pendant cinquante ans, l'avait convaincu de son impuissance d'atteindre à son idéal et qu'il s'était presque abandonné au désespoir, n'espérant plus trouver la vérité après laquelle son cœur soupirait ! On apporta quelques « traités » chrétiens au monastère dont il était le président, au sommet du Mont Lo-Fou. « Je les lus, continua-t-il, et c'était comme si des écailles me tombaient des yeux ! » Il accepta d'entrée la révélation de Dieu en Christ. De tous les Chinois que j'ai rencontrés dans ma longue expérience de missionnaire, il était le mieux « préparé à recevoir le Seigneur » (1) !

2° Il ne peut y avoir un rapport avec un Dieu perdu dans le lointain. La vie humaine cesse aussi d'être divine. Mais les hommes veulent un culte. A l'heure de la tentation il leur faut trouver une force qui ne soit pas la leur, ou bien faire naufrage sans retour. « Au jour de la détresse ils crieront », dussent-ils le faire au « Dieu in-

est très court, n'étant à peine que deux fois la longueur du « Sermon sur la Montagne » ; une bonne traduction (anglaise) est bien plus longue, grâce au style condensé de l'original.

(1) *Religions of China*, pp. 294, 295.

connu ». Quand de légitimes espérances sont évanouies, des plans caressés renversés, qu'on se moque de leur foi ou qu'on l'abandonne, ce ne sera qu'ajouter à la désolation de ces malheureux de penser que le Créateur de toutes choses est le moqueur! Quand la mort leur arrache leurs bien-aimés, ils ne croient pas que tout soit fini! En face de la mort, le cœur n'est pas satisfait de maximes surannées. Une religion quelconque vaut mieux alors qu'aucune. Quand il n'y a pas de Dieu pour l'homme, il se donne aux revenants.

3^o Il ne peut, de même, y avoir d'espérance, ni de progrès illimité vers des horizons infinis, pour un peuple qui ne trouve de sagesse que dans le passé. « Le passé est fait pour les esclaves », dit Emerson, et nous comprenons ce qu'il veut dire quand nous pensons au Confucianisme.

Le résultat de s'être embastillé dans le passé a été que le Dieu, qui inspira les anciens sages, s'est retiré dans l'invisibilité et que l'on ne voit maintenant que les sages, tandis que plus nous nous éloignons d'eux, en descendant le fleuve du temps, plus s'affaiblit, dans la nuit, leur froide lueur. Le progrès n'est possible qu'au peuple qui croit que le Dieu, inspirateur des saints hommes d'autrefois, inspire encore les hommes qui savent qu'Il est un Dieu vivant, et le Dieu des vivants, au peuple qui entend toujours sa voix répétant : « Dis au peuple qu'il marche en avant! »

Quand une religion est radicalement défectueuse

le mal se voit jusque dans ses dernières ramifications. De là vient que l'habitude de se cantonner dans le passé exerce son influence jusque sur la notion même de la piété filiale, cette vertu par excellence dont on peut bien dire que la Chine offre un frappant exemple à la chrétienté. La piété filiale y est représentée sous les traits « d'un vieillard appuyé sur son fils ou que supporte celui-ci ». L'idée contraire qui, pour nous, est également vraie, que le père doit tout faire pour maintenir son fils, est exclue. Le Dr Legge déclare que jamais il ne citait les paroles de Paul aux Corinthiens : « Ce n'est pas aux enfants à amasser pour leurs parents, mais aux parents pour leurs enfants », sans soulever une formidable opposition. « Quand j'essayais, ajoute-t-il, de montrer que le sentiment apostolique était favorable au progrès de la société et qu'il permettait à chaque génération de s'élever plus haut, je trouvais qu'il n'était pas facile de me faire écouter ».

Ce n'est pas seulement par ce qui manque à cette vertu chinoise qu'elle souffre, mais encore par ce qu'elle a de trop. Elle est pratiquée à un tel excès qu'elle aveugle les hommes sur la différence entre le bien et le mal, la vérité et l'erreur. En pratique, les parents sont déifiés après leur mort. Confucius voulait que le père cachât la malhonnêteté de son fils et le fils celle de son père. Il ajoutait : « Voilà en quoi consiste la droiture », et encore : « Qu'on exhorte chaque enfant à suivre cet exemple de

Lao-Tse : craignant que le fait qu'il était septuagénaire ne rappelât à son père et à sa mère leur grand âge, Lao-Tse s'habillait d'un vêtement d'enfant et jouait dans la chambre comme un enfant » (1).

Comment s'y prendre pour recommander l'Evangile aux Chinois? La Chine ne se contentera pas d'une religion moins historique que celle de Confucius ou moins adaptée à ses traditions et à son idéal politique et social, mais en même temps elle n'a pas une religion qui révèle l'Eternel, présente un but suprême à la vie et inspire des motifs permanents à la vertu et à la sainteté. La religion doit être, dans chaque âme et dans la nation, « le puits profond d'où l'eau jaillit en vie éternelle ».

Aujourd'hui les idées circulent de peuple à peuple. Longtemps la Chine s'est tenue à l'écart en superbe, mais elle ne peut plus le faire. Pas n'est besoin, pour elle, d'être infidèle à la majesté et au génie de son passé, mais elle doit reconnaître que le monde est plus grand que la Chine et que la vérité est une. Le Chinois peut bien se permettre de suivre l'évolution moderne. D'autres races peuvent mourir, mais elle est un des facteurs permanents de l'humanité. Sa fibre est une des plus inflexibles. La Chine ne peut être ni écrasée, ni absorbée, bien que mille défaites peuvent être nécessaires pour la convaincre que la vérité existe,

(1) *Confucianism and Taonism*, by R. K. Douglas, pp. 120, 145, 146.

qu'elle n'est pas à trouver même dans ses classiques et que ce n'est qu'autant qu'elle l'accueille qu'il y a de l'espoir pour elle. Confucius pouvait seulement ignorer les besoins spirituels de son pays ; Lao-Tse et Gautama essayèrent de les satisfaire et échouèrent, mais ces trois grands hommes peuvent servir de « pédagogues » pour amener la Chine à Christ, comme Zénon, Platon, Cicéron et leurs successeurs furent les « pédagogues » qui amenèrent le monde grec et latin à Lui dans les siècles qui suivirent sa résurrection. Reconnaissons les vieux maîtres et à eux tout honneur ! Aucun homme n'est en état d'offrir l'Évangile aux Chinois jusqu'à ce qu'il se soit fait Chinois, comme Paul se fit Grec, Barbare ou Juif. Les injustices dont seraient capables, à l'égard des Chinois, les nations chrétiennes, la hauteur avec laquelle elles traiteraient les leurs débarquant sur nos rives, le mépris de leurs anciennes coutumes, tout cela ne provoquerait que des représailles d'autant plus terribles qu'elles seraient plus retardées. Opérons sur les lignes où la résistance est la moins grande. Matteo Ricci, Schaal, Legge, Martin, Mackay et d'autres sages ont ouvert le chemin. L'honorable Pung-Kwang-Yu l'a tracé dans son allocution à Chicago : « Que les missionnaires, a-t-il dit, pénètrent les hommes qu'ils convertissent de l'importance d'instruire la femme chez elle, afin de n'avoir ni femmes ni filles fréquentant les églises... Dieu seul est présent partout, comme l'enseigne

le Christianisme. Christ lui-même ne pria pour les autres que dans le service public, tandis qu'il enseigna à ses disciples à prier en secret et jamais ne recommanda qu'hommes et femmes allasent ensemble au culte public. Point d'objection pourtant à ce que les hommes enseignent les hommes, et les femmes les femmes dans des édifices du culte séparés. Ensuite, a-t-il ajouté, que les convertis chrétiens, en Chine, apprennent qu'ils doivent s'occuper de leurs pères et mères infirmes et qu'ils doivent les maintenir, qu'il ne leur soit permis ni de vivre loin d'eux, ni de détruire les salles de culte de leurs ancêtres. Peut-être que sous ce rapport les habitudes du peuple, en Chine, sont différentes de celles des nations occidentales, mais il n'y a rien dans cette pratique qui semble militer contre le commandement de Moïse et de Christ : « Tu aimeras ton père et ta mère ». Ces deux choses sont les plus importantes qu'un missionnaire doive se rappeler s'il aime les missions en Chine et s'il désire s'assurer pour lui-même la jouissance de la paix et de la liberté. »

Après deux ans de séjour de Paul et de ses compagnons d'œuvre à Ephèse, le secrétaire de la ville leur rendit ce témoignage : « Ces hommes ne sont ni des spoliateurs de temple, ni des blasphémateurs de notre Déesse ». Et le résultat de cette conduite de Paul pour l'œuvre missionnaire quel fut-il ? « Tous ceux qui demeuraient en Asie

(Mineure) entendirent la parole de Dieu. » Paul savait bien qu'alors que Jésus entrerait dans le cœur il n'y aurait plus de place pour Diane. « Celui qui court » peut recueillir instruction de cet exemple, quand même il croirait de son devoir à tort de mépriser les conseils d'un fonctionnaire chinois.

Paul
ans le
Celui
le cet
voir à
nnaire

CHAPITRE V

Hindouisme

L'Inde est un pays qui l'emporte en intérêt sur la Chine et qui ne lui est inférieure qu'en population. Elle aussi peut être appelée un continent, car elle est continentale quant à ses grandes frontières naturelles, son étendue, sa population, la variété de ses races, sa religion et sa langue. Sa population compte près de deux cent millions d'Hindous, plus de cinquante millions de Mahométans et environ vingt à trente millions de tribus aborigènes qui n'ont pas encore été absorbées dans la communauté générale. Quand les envahisseurs arabes, afghanistans, perses ou mahométans, gouvernaient aux Indes, bien des habitants se convertirent à la religion de la cour. Ce pas accéléré du prosélytisme ne s'est pas ralenti. Les causes principales, dit-on, en sont doubles ; d'abord le désir de secouer le joug des castes et de s'unir à une fraternité commune. Les premiers triomphes

du Bouddhisme aux Indes montrent quel écho un tel sentiment trouve dans l'Hindou, bien que l'institution des castes prouve qu'il existe aussi dans le Brahmisme un sentiment opposé également influent. Ensuite cette conviction, à la base de l'Hindouisme, de l'unité de l'univers inspire le désir d'échapper à cette multiplicité qui découle des divinités populaires et de se réfugier dans le simple monothéisme mahométan avec son cri qu'on retient facilement : « Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah et Mahomet est le prophète de Dieu ! » Ces deux causes augurent bien du triomphe éventuel du Christianisme.

L'Inde fait maintenant partie de l'Empire britannique. Les castes plus élevées sont de la même race aryenne ou indo-européenne que les Anglais. Il y a quatre ou cinq mille ans, suppose-t-on, des ancêtres communs habitaient le grand plateau central de l'Asie et menaient une vie pastorale. La population augmentant, des bandes d'émigrants se dirigèrent au sud-est, à travers les défilés des montagnes dans le Punjab, et graduellement envahirent l'Inde. Avant leur arrivée, la contrée était habitée par des races aborigènes et des tribus conquérantes, de race dravidique ⁽¹⁾ qui, par leur mariage avec les natifs ou par les longs effets du soleil, étaient devenues tellement noires de couleur que les envahisseurs les surnommèrent des

(1) De Dravida, canton de l'Inde. La langue dravidique diffère du sanscrit et paraît avoir été l'idolome primitif. (Trad.)

« peaux-noires », par contraste avec leur teint blond. L'ancienne littérature abonde en allusions à des conflits entre ces habitants plus anciens et les immigrants aryens. Peu à peu ceux-ci refoulèrent ceux-là des plaines fertiles ou les absorbèrent et en firent des serfs. Les conquérants donnèrent naissance à la langue sanscrite et à la religion connue dans la suite sous le nom de Védisme, Brahmanisme et Hindouisme. Une autre section de la même race aryenne s'élançant vers le sud-ouest, entra en Perse et donna naissance à la langue Zend, écrivit le *Zendavesta*, probablement sous l'inspiration de Zoroastre quant aux idées principales et fonda l'empire des Perses qui, sous diverses formes, subsista comme puissance universelle jusqu'à ce qu'il fut renversé par les Arabes musulmans. D'autres bandes se répandirent en ligne directe, à l'ouest, en Europe. D'entre ces envahisseurs les uns créèrent les civilisations grecque et romaine, les autres les civilisations celtique, teutonique et slavonique. Cette famille s'est étendue au loin et aujourd'hui règne une branche, habitant un îlot, à des milliers de milles de la branche originaire, et règne sur des millions de la même famille qui trouvèrent une patrie aux Indes!

Assurément, nous devrions savoir quelque chose de la religion de cette multitude de nos semblables. Ils sont un peuple doué de profonds instincts spirituels et d'un raffinement d'intelligence remarquable, et il n'y a pas de plus belle

contrée sur la terre que l'Arya-varta, le pays des Aryens, comme ils se plaisent encore à l'appeler. Mais il n'est pas aisé d'arriver à la connaissance de cette religion. Différente du Mahométisme, du Confucianisme, du Taouisme, et nous pouvons ajouter du Mazdéisme, du Bouddhisme et du Christianisme, la religion des Hindous ne s'identifie pas à un nom unique. Un homme seul n'a pu embrasser et représenter en lui-même les forces multiples de l'âme hindoue. Elle compte comme inspirés, des sages, des prophètes, des psalmistes, des législateurs, des prêtres, des philosophes, des réformateurs, des ascètes et des « revivalistes » par milliers. Elle peut être envisagée de tant de côtés à la fois et sa vie est si abondante que, selon Sir Monier Williams « c'est la religion naturelle de l'humanité ou l'expression collective des instincts religieux de l'homme, en dehors d'une révélation directe. Elle admet toutes les formes du progrès et du développement intérieur; elle n'a point de hiérarchie organisée sous une seule tête supérieure, mais un nombre infini d'associations de prêtres se tenant entre eux pour étendre leur suprématie spirituelle sur toutes les masses croissantes de la population. Elle n'a pas une seule et même forme de confession de foi, mais une croyance panthéiste élastique, capable de s'allier aux diverses variétés d'opinion et de pratique. Elle n'a pas une seule et unique Bible, une même collection d'écrits en un volume compact comme notre sainte Bible, avec

un enseignement dont les lignes convergent vers une grande vérité centrale, mais elle a une longue série de livres sacrés, dont quelques-uns prétendent être des révélations directes de l'Être suprême et dont chacun peut être employé à part comme une autorité pour établir n'importe quelle doctrine, déiste, théiste, polythéiste ou panthéiste » (1).

Des sectes de toute provenance surgissent chaque siècle, différant les unes des autres radicalement et essentiellement dans leurs conceptions du monde, de l'homme et de Dieu, et cependant tous ces professants sont également des Hindous orthodoxes. Il nous manque ainsi la clef qui nous fut si utile pour ouvrir les sanctuaires les plus profonds du Mahométisme et du Confucianisme. Point de grande personnalité qui ait absorbé tout ce qui existe dans l'esprit hindou et dans son histoire, en sorte que le comprendre c'est comprendre du même coup la religion de l'Inde. Au lieu de cela, nous devons étudier des livres sacrés de plusieurs auteurs ou de grandes périodes d'histoire auxquelles des noms ont été donnés indiquant des phases marquées dans le progrès de la pensée religieuse. Pour ceux qui, très probablement, ne liront jamais les écrits sacrés hindous ou qui ne suivront pas les développements qui ont eu lieu pendant trois mille ans

(1) Monier Williams, *Progress of Indian religious Thought*, part. II. *Contemporary Review*, December 1878.

de constante activité intellectuelle, il suffira d'expliquer les principes fondamentaux de la religion et de donner une esquisse de l'état de la société, conséquence de l'action réciproque de ces principes avec d'autres forces.

I. LA LITTÉRATURE VÉDIQUE

Quand un homme lettré, aux Indes, parle des Védas (1), il entend par là :

a) Les livres que nous connaissons communément comme étant les quatre Védas.

b) Les Brahmanas, écrits postérieurs qu'expliquent, développent et règlent l'emploi dans le rituel des vieux textes ou hymnes des Védas.

c) Les Upanishads, qui servent d'appendice aux Brahmanas, et qui mettent plus en évidence et dans un ordre plus systématique les références dans les écrits plus anciens aux grands problèmes de l'univers.

En termes généraux, ces trois divisions des Védas sont écrits respectivement par des poètes, des prêtres et des philosophes, à des dates très

(1) Sanscrit = *Véda*, de *Vid* = savoir. Les quatre Védas sont : le *Rig*, prières et hymnes en vers; le *Sama*, prières chantées (*Mantras*); le *Yajur*, prières en prose et l'*Atharva*, formules de consécration, d'expiation et d'imprécation. Ce sont les Brahmanes (sanskrit *brahman*), qui sont à la tête des quatre grandes classes aux Indes. Les seuls qui connaissent le sanscrit, ils interprètent les Védas en cette vieille langue. Plusieurs de ces ordres brahmaniques sont corrompus, d'autres sont séquestrés du monde. (*Trad.*)

espacées. Elles portent toutes le nom de *Védas*, c'est-à-dire de science divine, ou de *S'ruti*, c'est-à-dire ce qui a été directement entendu ou révélé.

La plus ancienne littérature védique comprend 1028 hymnes du Rig Véda, composés probablement entre le quinzième et le dixième siècle avant Christ (1). Ce sont les premières compositions des tribus qu'on suppose descendues comme des vagues des hauts plateaux de l'Asie centrale dans le Punjab. Quelques-uns des chefs de ces émigrants étaient des hommes doués d'une verve poétique et spirituelle. Au contact des nouvelles et belles formes de la nature aux Indes, ils éclatèrent en chants fragmentaires (comme ceux renfermés dans le Pentateuque, entre autres Nomb. XXI, 14-30) ou hymnes d'adoration et de louanges, à des forces élémentaires ou à des puissances suprêmes qu'ils sentaient au-dessus de toutes les choses visibles. Ces chants descendirent de génération en génération; finalement on crut qu'ils avaient été révélés d'une manière surnaturelle et, jusqu'à ce jour, les anciens sages ou rishis qui les écrivaient, sont révéérés par tous les Hindous. Ces chants ne renferment aucun système arrêté de foi. Les dieux ne sont pas distincts les uns des autres d'une manière tranchée. Dans un hymne, Agni qui représente le

(1) Quant aux dates, rappelons-nous que les savants ne peuvent fournir que des conjectures d'après l'évidence interne et qu'elles n'ont ni l'appui ni le contrôle définitif de faits historiques, toujours nécessaires pour rendre cette évidence digne de foi.

feu, passe pour le dieu suprême, un autre, Indra, représente la pluie, un autre, Surya, représente le soleil. Max Müller appelle cette physiolatrie ou culte de la nature, *hénothéisme* ou culte d'un seul dieu à la fois, mais c'est une phase de la religion tellement fluide que le monothéisme, le trithéisme, le polythéisme et le panthéisme sont tous sortis des Védas. Point d'allusion au culte des idoles, à la caste, au *sutti*, au veuvage forcé, aux mutilations de soi-même, à la transmigration des âmes ou à aucun des abus qui s'attachèrent plus tard à l'Hindouisme. Le peuple mangeait du bœuf, bien que maintenant tuer une vache ou être infidèle soit la même chose pour la masse des Hindous. Le sacrifice indiquait simplement l'offrande à un dieu (ou à des dieux) d'un don ou de nourriture, comme expression de gratitude pour des bénédictions reçues; il impliquait que les adorateurs jouissaient d'une vie commune avec la divinité. Le chef de la famille en était le prêtre. Les dieux étaient les éléments, les procédés de la nature, graduellement convertis en symboles religieux ou en objets de culte. Les phénomènes de la nature frappèrent les Hindous d'une manière très puissante, de là vient qu'ils donnèrent le nom générique de *Déva* ou *Dyaus* « l'être éclatant », à chaque force ou forme naturelle d'un caractère frappant. Tous furent appelés des Dévas. et nous rencontrons les noms de *Dyaus-Pitar*, *Bright*, Dieu du Ciel; c'est le Diespiter, Jupiter

des Romains, le Zeus pater des Grecs et, nous pouvons ajouter, le germe du *Pater noster* qui nous a été révélé en Jésus-Christ.

Avec un tel commencement et chez un tel peuple, on aurait pu espérer qu'un pur monothéisme et une religion spirituelle en seraient sortis bien plutôt que d'Israël, cette tribu dont la disposition naturelle inclinait vers le culte grossier, sanglant et licentieux des tribus voisines auxquelles il était apparenté. Au lieu de cela, qu'avons-nous? Après des oscillations sans nombre et de sérieux et douloureux soupirs après Dieu, nous n'avons que les sectes de l'Hindouisme moderne avec des Puranas et des Tantras pour Bibles et une idolâtrie tellement universelle qu'il est plus aisé de trouver un dieu aux Indes qu'un homme!

Graduellement, à mesure que l'esprit se développait et que la vie se compliquait, l'insuffisance du vieux Védisme se fit sentir. Des doutes concernant les dieux éclatants de leurs pères, puis l'incrédulité, prirent la place de la simple foi. Mais le scepticisme et l'incrédulité ne sont que des étapes de l'esprit humain à la recherche de Dieu, tandis que se préparent des formes nouvelles plus larges en fait de religion.

Quelle nouvelle forme revêtit la religion de l'Inde? Comme on pouvait s'y attendre, celle qui plonge ses germes dans l'ancienne religion et qui la complétait. Dans les anciens hymnes nous remarquons une aspiration perpétuelle après un

être, ou esprit suprême que l'on sentait pénétrant tout. En adorant la lumière, le feu, la pluie, les nuages et le soleil, les rishis soupiraient après Dieu. C'est Lui qu'ils adoraient, sans le savoir, comme le faisaient les Athéniens à leur manière avant que Paul leur prêchât « Jésus et la résurrection ». L'ordre et l'unité de la nature les saisissaient de plus en plus et, à la fin, éclata la note à la base de toute pensée subséquente de l'Hindouisme : « Il n'y a qu'un seul Etre. Il n'y en a pas un second ! » Les sages donnèrent aussi un nom à cet esprit mystérieux, qui règne en souverain sur tout. Ils l'appelèrent Brahma (Bruhm), ou ce qui se répand à travers tous les espaces, croit en tout, et est avant tout. Toutes choses sont par lui et toutes choses sont consubstantiellement avec lui. « C'est l'Être suprême existant par lui-même, seule essence réelle, germe unique, éternel de toutes choses, se délectant dans une expansion sans bornes, dans une manifestation infinie de lui-même, dans une création, une dissolution et une recréation illimitée, à travers des variétés et des diversités infinies d'opérations » (1).

Comment l'univers est-il sorti de cet esprit éternel et impersonnel ? Par émanation, non par création. Brahma était expressément une intelligence sereine, une pensée plutôt qu'une volonté, un repos plutôt qu'un gouvernement, un être de la mé-

(1) Sir M. Williams, *Hinduism*, pp. 86 et 26.

dition duquel sortirent tous les mondes, non un être dont la volonté les créa. En méditant Brahma donna l'existence aux eaux et à une semence fertile qui se développa en un œuf d'or; de cet œuf il naquit, comme Brahma, le Créateur de toutes choses. Cette théorie de l'œuf-monde devint le point de départ d'une cosmogonie élaborée qui se trouve dans le premier chapitre des lois de Manou et dans les Puranas.

Une divinité incolore comme Brahma, qui avait jadis joué le rôle de créateur, était trop éloignée pour satisfaire le peuple, aussi deux autres divinités, également nommées dans les Védas, lui furent graduellement adjointes : Vishnu, le conservateur, et Siva (ou Maha-deva, le grand dieu), le destructeur de l'univers.

Telle est l'origine de la célèbre triade hindoue ou Trimurti. Chacune de ses trois personnes était unie à une compagne, pour montrer que les éléments mâle et femelle sont indissolublement unis. La conception de ces trois dieux, comme créateur, conservateur et destructeur, donne une idée bien incomplète de leur caractère complexe, ainsi que de leurs relations. Leur unité est symbolisée par les trois lettres qui composent la syllabe mystique *Aum* ou *Om*.

Les personnes sont coégales et leurs fonctions s'échangent constamment. Leurs symboles sont le triangle ou trois âtes majestueuses, sortant d'un seul corps. Kalidasà, le Shakespeare indien,

comme on l'appelle, parce qu'il est le plus grand poète que l'Inde ait produit, a dit :

« Dans ces trois personnes on vit le Dieu un,
Chaque dieu fut le premier, chaque dieu le dernier, jamais un
[seul :

Siva, Vishnu, Brahma, chacun peut être
Premier, second, troisième, parmi les bienheureux Trois. »

En même temps que ce passage théologique du Védisme au Brahmanisme, surgit le grand développement social en castes qui depuis lors a toujours eu sa place dans la religion de l'Inde. Dans les hymnes védiques, deux classes : la classe royale ou militaire et la classe lettrée ou sacerdotale, planent au-dessus du *Vis* ou ensemble de la communauté. A la fin, et après de longues luttes entre les deux premières classes, on en vint à distinguer trois les unes des autres, les Brahmanes, les Kshatriyas et les Vaïsyas, et ces trois furent séparées encore plus rigoureusement d'une quatrième, les Sudras, qui se composait surtout de races conquises et différentes des autres par la couleur, les habitudes et le langage. En dépit de lois sévères s'opposant aux mariages mixtes, ils eurent lieu, produisant certaines nuances de teint et différentes castes, au point que maintenant il existe des centaines de castes, mais quelles que soient les modifications qu'ait subies le système, la distinction fondamentale demeure entre les hommes « deux fois nés », et les autres hommes. Les jeunes hommes des trois classes supérieures, après

l'investiture d'une corde sacrée, portée sur l'épaule gauche et sous le bras droit et l'initiation à l'étude des Védas avec un cérémonial sacré, sont appelés les « deux fois nés ». Le devoir des Sudras est de servir les classes « deux fois nées » et au-dessus de tout, les Brahmanes qui prirent le pas, après quelque temps, même sur la famille royale ou caste militaire. C'était le clergé, dans le sens du moyen âge, la seule classe instruite, par conséquent, la seule qui pût remplir les fonctions sacerdotales. Émanés de la bouche de Brahma, les Brahmanes étaient en rapports étroits avec lui et les mieux en état de diriger leurs semblables. Ils avaient le monopole de l'enseignement des Védas, embrassaient non seulement la théologie et la philosophie, mais tout sujet qui réclame un esprit investigateur. Avec leur saint respect du passé et l'instinct naturel du traditionalisme, ils firent remonter chaque branche de la connaissance aux Védas. A la fin, la position des Brahmanes défiait toute attaque. Depuis trente-trois siècles, ils ont été les conseillers des princes hindous et les docteurs du peuple. Nulle classe ailleurs n'a occupé si longtemps une position aussi élevée, bien qu'ils ne retrouvent leur ancienne position que dans des cités saintes, comme Bénarès ou dans des régions obscures, où n'ont pénétré encore ni chemins de fer, ni factoreries.

L'avance que faisait le Brahmanisme à la religion était double, l'affirmation d'une cause pre-

mière de l'univers et la conscience profonde du péché. Les confessions de péché devenant plus nombreuses, les sacrifices se multiplièrent et la nécessité d'en offrir d'expiatoires se fit sentir. Le développement dans ce sens fut si grand que la littérature brahmanique possède plus de vocables se rapportant aux sacrifices que la littérature juive ou tout autre. Le rituel devint plus écrasant et les divisions des castes plus marquées. Il s'en suivit que, pour organiser la société et pour régler la vie, on dut créer des conseils de prêtres. Ce furent les Brahmanes. Mais quand le rite dépasse la mesure, la réaction suit bien vite et probablement dans plus d'une direction. Les Upanishads, qui contiennent des spéculations sur la doctrine de l'essence répandue universellement et sur le rapport de l'homme avec cette essence, en furent la première expression. Les hommes demandèrent à la philosophie de les soulager du rituel. Les Upanishads sont la source des Darsânas ou les six systèmes de la philosophie orthodoxe, qui donnent la réponse des philosophes hindous aux questions fondamentales de la pensée et de la vie (1).

Dans tous ces systèmes, on voit tout d'abord une grande différence entre l'esprit oriental et l'esprit occidental. Celui-ci cherche la vérité, celui-là,

(1) N. Colebrooke, *The Philosophy of the Hindus*, et pour un exposé plus populaire des six systèmes, voir Sir Monier Williams *Indian Wisdom*.

posant en fait que Dieu et l'homme sont un et que leur dualisme apparent actuel a pour cause l'ignorance et l'illusion de l'âme, cherche de son côté la meilleure méthode de délivrer l'âme de l'esclavage, de l'existence matérielle et même de la personnalité pour qu'elle reconnaisse son unité avec Dieu et qu'elle soit absorbée de nouveau en Lui, comme un ruisseau qui se perd dans l'Océan.

Une autre différence, c'est que l'orthodoxie hindoue consiste non dans les doctrines qui peuvent être enseignées, mais dans la simple reconnaissance de la divine autorité des Védas. Ce tribut payé et la caste acceptée, libre au philosophe de baser son système sur la raison, qu'elle le fasse aboutir au panthéisme ou à l'athéisme, au déisme ou au polythéisme, n'importe.

La croyance brahmanique commune affirme les points suivants : l'éternité de l'âme, l'éternité de la substance d'où l'univers est sorti, la nécessité de l'union de l'âme à un corps avant qu'il puisse y avoir conscience, volonté ou action ; l'abjection du corps, un lieu de récompense ou de châtiement, conséquence des actes, sans que cette rétribution soit pourtant finale, enfin la transmigration des âmes à travers une succession innombrable de corps. La spéculation sur ces points aboutit à une liberté de pensée sans limites, mais cette liberté illimitée a toujours été matière de tradition chez les Brahmanes. Ils sentent instinctivement qu'ils représentent l'intelligence.

II. LES DHARMA-S'ASTRAS OU LES LIVRES SACRÉS DE LA LOI

Il fallait retenir la philosophie dans les cadres de l'orthodoxie en vue de la société. Les Brahmanes composèrent donc des ouvrages de loi ou des Dharma-S'astras renfermant des règles précises pour la constitution de la société, pour la juste coordination des différentes castes et pour la règle de la vie de chaque jour. La plus célèbre est celle de Manou, qui fut déclaré fils de Brahma. Dans le premier chapitre de ces Instituts, les divins sages ou rishis sont représentés demandant à Manou, comme il s'asseyait pour méditer sur le Dieu suprême, de leur enseigner les lois sacrées.

« Lui, le second organisateur de tout ce *monde visible*, ayant raconté le mode de création, nomme Bhrigu pour leur promulguer le code des lois qu'il avait enseignées à Bhrigu et à neuf autres sages, après l'avoir reçu au commencement du « Dieu suprême ». Voici la base de la société d'après le chapitre de la Création (28). A quelque occupation que le Dieu suprême emploie d'abord une âme vivante quelconque, elle s'y attache spontanément et le fait plus, chaque fois qu'elle reçoit une nouvelle création (29). Quelque disposition nuisible ou innocente, amère ou douce, juste ou injuste, que le Dieu suprême ait conférée à un être quelconque en la créant, la même qualité rentre

naturellement en elle lors de ses naissances futures (31). Pour que la race humaine pût se propager, le Dieu suprême fit sortir les Brahmanes, les Kshatriyas, les Vaïsyas et les Sudras de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied.

Le développement du Védisme en Brahmanisme pleinement organisé et ensuite en Brahmanisme réorganisé s'étend de l'an 800 av. J.-C. à l'an 1200 environ après l'ère chrétienne.

Le sacerdotalisme extrême, les interdictions sociales et autres abus ou excès du Brahmanisme, en même temps que des tendances opposées dans la société indienne, longtemps réprimées, produisirent le Bouddhisme au sixième siècle avant Jésus-Christ. Le professeur Beal « n'est pas loin de croire que les grandes lignes du Bouddhisme furent tracées peut-être par les tout premiers étrangers qui s'établirent dans la contrée, que ces origines furent réprimées et cachées sous l'autorité souveraine de la première invasion aryenne, qu'après un certain temps, il y eut un soulèvement des vieilles croyances, vu que la nouvelle doctrine était corrompue et que, par l'influence du grand Maître lui-même, le système qu'il enseigna remplaça l'ancien et régna puissamment aux Indes durant mille ans ».

Il est difficile d'indiquer les rapports actuels qui existèrent entre les deux systèmes pendant bien des siècles, mais il ne peut y avoir de doute que le succès du Bouddhisme, pour un temps, fut si

grand qu'il menaça de balayer le système religieux et social du Brahmanisme. Au début il se présenta comme une simple reconstruction, un remplacement du Brahmanisme, sur ce que Gautama croyait en être le vrai fondement. Sous quelques aspects son enseignement indiquait bien une descendance du Brahmanisme. Sous d'autres, c'était un progrès par voie de réaction, mais le fait, qu'après une longue lutte entre les deux, le Brahmanisme fut rétabli comme la religion de l'Inde, devrait nous apprendre qu'il représente une vérité que le Bouddhisme avait ignorée.

Dans cette lutte avec le Bouddhisme, le Brahmanisme devint l'Hindouisme moderne. Aucun des anciens dieux ne put être résuscité comme un objet de la foi et de l'amour populaire. Le rituel seul, quelle qu'en ait été la splendeur, la loi seule, quelle qu'en ait été l'antiquité, ne purent pas satisfaire le cœur; quant à la spéculation elle n'est jamais goûtée que de quelques-uns. Les Védas étaient complètement au-dessus de la portée du peuple, aussi les grands poèmes légendaires du Râmâyana et du Mahabharata devinrent-ils les Bibles populaires. Ces épopées célébraient les hauts faits de Rama et de Krishna, héros de l'histoire ancienne⁽¹⁾. L'instinct religieux, sous la pres-

(1) Le Râmâyana est un recueil de poèmes sanscrits par *Valmiky*; traduit en français par Fauche. L'épisode du Bhagavad-Gita l'a été en allemand par Schlegel. (V. notre Appendice.) Le Mahabharata, également en sanscrit, fut composé par *Vyasa*, ascète, philosophe-poète, qui mit en ordre les Védas (XV^e ou XII^e siècle). (*Trad.*)

sion des négations du Bouddhisme, fit de ces héros des dieux, et les Brahmanes, s'empressèrent d'adapter leur flexible croyance panthéiste aux aspirations populaires en les déifiant comme des incarnations de Vishnu. Ici encore, nous voyons comment la nouvelle foi trouva ses racines dans l'ancienne et dans l'histoire.

L'influence des vieux poèmes épiques sur les Hindous est jusqu'à ce jour extraordinaire. Des voyageurs ambulants et des joueurs aux fêtes villageoises, en récitent des passages, et de grandes autorités déclarent que ces épopées exercent une influence plus marquée sur la vie et les sentiments des Hindous que la Bible ne le fait sur les populations chrétiennes. Le Mahabharata se compose de dix-huit livres et de huit cent mille *distiques* en vers métriques. Les auteurs hindous les comparent à une forêt vaste et magnifique, abondante en fruits délicieux, en fleurs odorantes et arrosée des sources perpétuelles.

Le sujet principal est l'histoire de la race de Bharata et des combats sanglants de deux de ses branches collatérales pour la souveraineté du pays; ajoutons que des épisodes philosophiques, productions d'un âge plus rapproché, sont tissés dans la trame des vieilles légendes, expliquant les doctrines non seulement de l'ancien, mais du néo-Brahmanisme et surtout la nouvelle doctrine des *avatars* ou incarnations.

L'enseignement moral diffère peu de celui du

Bouddhisme, sauf que la caste est sans cesse mise en avant comme fondamentale. Krishna est le héros du poème. Dans les épisodes philosophiques il est identifié avec le Dieu suprême, comme une des incarnations de Vishnu. « Comme tel, dit-il, chaque fois qu'on se relâche du devoir ou que l'impiété augmente, je me produis moi-même pour la protection des bons et la destruction des méchants ».

Le Râmâyana traite simplement de Rama. Les miracles dont Krishna et Rama ont le crédit, sont d'un genre monstrueux, fantastique et impossible, montrant ce qu'est le goût populaire hindou et développant aussi ce même goût dans la même direction.

Quand le Brahmanisme chercha à se populariser ainsi, au moyen de la doctrine de l'incarnation, il entra dans une voie où le déclin était aisé et rapide. De la région de la pensée la religion passe à celle de la fable, en dépit de la protestation des réformateurs successifs et des efforts des philosophes.

Le néo-Brahmanisme fut, en partie, le produit de l'opportunisme religieux pour se mettre en tête de la réaction bouddhiste, qui formait la masse du peuple et qui ne pouvait s'élever au-dessus de l'idolâtrie grossière, mais c'était aussi une évolution naturelle de l'esprit aryen, qui est pénétré de la conviction que Dieu est partout, qu'il est « dans toutes choses pensantes et dans les objets de

toute pensée », qu'il doit y avoir sympathie et relation entre Dieu et l'homme. Le grand conservateur ne peut-il pas descendre des régions se-reines pour créer de nouveau ce qui a péri ? Les restaurations qui avaient succédé aux destructions indiquaient cela assurément. Ces renaissances, disait-on, ont dû se produire au temps de la des-cente de Vishnu, et s'il est descendu antérieure-ment dans des formes plus humbles, pourquoi ne descendrait-il pas aussi comme un homme ? Ainsi fut déifié Krishna, le centre de légendes sans nombre.

Dans ce *processus* il était aisé d'ajouter, à chaque pas, de nouveaux mythes et des légendes tirés de la nature et de l'histoire. De nouvelles spéculations furent intercalées dans la théologie dans le but d'unir ces excroissances populaires à la racine originale. L'idolâtrie devint universelle, mais l'idée primordiale d'une Intelligence incom-préhensible mais que la gloire par excellence de l'homme le plus saint est de contempler, survécut. Le succès et l'accueil immense de cette dernière forme du Brahmanisme sont une preuve de la vérité centrale du Christianisme. Cette vérité, l'in-carnation du Seigneur Jésus-Christ, bien qu'im-pliquée dans la révélation que l'homme était créé à « l'image de Dieu » et, bien que l'histoire anté-rieure d'Israël en eût été une préparation, cette vérité était bien au-dessus du peuple juif.

Des siècles durant, ce peuple avait été élevé

dans un pur monothéisme. Cependant si la vérité ne lui avait pas été donnée comme une révélation réelle, si elle ne lui avait pas été également présentée, non en paroles, mais dans la vie d'une personne réelle, jamais il ne l'aurait dégagée de lui-même. Le fait tel quel était si loin des conceptions populaires que les apôtres ne purent pas le saisir d'une main ferme et l'église primitive juive tomba graduellement dans un unitarisme qui considérait Jésus comme un simple homme. Comme Sémite, Mahomet aussi recula toujours devant l'idée qu'un homme pût être Dieu incarné. A ses yeux c'était un horrible blasphème! A vrai dire, quand l'idée primordiale d'une religion surgit d'un sol où ne se trouvait rien qui pût la produire naturellement, nous avons le droit d'expliquer cette idée comme provenant d'une révélation spéciale⁽¹⁾.

Il en fut autrement avec l'idée de l'incarnation dans l'Hindouisme. Le terrain y était préparé et nous pouvons en retracer l'origine dans l'histoire du peuple. Jamais l'esprit juif n'aurait déifié Samson, David ou Judas Macchabée, tandis que l'esprit indien n'eut aucune difficulté à croire que Vishnu s'incarna dans un poisson, une tortue ou un sanglier, ou dans Rama Chandra, type des vertus mâles, ou encore dans Krishna, type du soldat galant en même temps que brave.

(1) Marcus Dods, D. D. *Mohammed, Buddha and Christ*, pp. 200-202.

III. LES BHAKTI-S'ASTRAS OU LIVRES SACRÉS TRAITANT DE LA FOI

Les quatre Védas représentent la première phase de la religion dans l'Inde et contiennent les germes de tous ses futurs développements. Les Brahmanas et les Upanishads, avec les systèmes philosophiques et les Livres des Lois, caractérisent la deuxième phase et s'étendent sur la période où le Brahmanisme était entièrement développé et existait côte à côte du Bouddhisme. Les grandes épopées, revues par les Brahmanes d'un point de vue théologique, ouvrent la phase suivante quand la doctrine de l'incarnation occupa le premier plan. Les dix-huit Puranas, écrits plus tard, et les Tantras — un développement postérieur des Puranas, dans l'intention de donner du relief au culte de l'énergie féminine de quelques divinités, surtout de la femme de Siva, dans une de ses formes multiples — aboutissent à la phase moderne et sectaire de cette religion étonnamment riche.

« La forme invariable du Purana est celle d'un dialogue dans lequel un personnage rapporte son contenu en réponse aux demandes d'un autre »⁽¹⁾. Tous les Puranas sont basés sur les deux grands poèmes épiques, le Mahabharata en étant la principale source, car « il n'y a pas de légende

(1) *Vishnu Purana*, translated by H. H. Wilson, pp. 10, 11.

courante, disent les Hindous, dans ce monde qui n'ait son origine dans le Mahabharata ». La place que les Puranas occupent maintenant dans la vie religieuse est tellement importante que les Hindous en parlent comme du cinquième Véda. Pourtant le terme ne peut pas passer sans protestation. Les Puranas sont péniblement longs et ennuyeux, et les Tantras sont souvent grossièrement immoraux. La somme totale des vers dans les Puranas est de quatre cent mille, une réduction, dit-on, de quelques millions ! Ils répètent, dilatent et systématisent diversement la cosmogonie, la mythologie et autres fables et traditions des épopées. Mais, tandis que le ton des anciennes légendes est grave, souvent majestueux, et la pensée des épisodes philosophiques fine et profonde, le ton des œuvres ultérieures est généralement puéril et quelquefois indécent.

Les seuls objets du culte dans les Puranas sont Vishnu et Siva, celui-ci représentant le principe de la grâce libre, celui-là le principe du mérite humain. La pensée fondamentale est toujours panthéiste « bien que la divinité particulière qui *est* toutes choses, de laquelle procèdent toutes choses et à laquelle toutes choses retournent, soit différente selon l'esprit sectaire de l'individu ».

Les adorateurs de Vishnu considèrent comme leur Bible spéciale le Vishnu Purana, avec toutes ses extravagances dans ses éloges de la foi en Vishnu. Quant aux adorateurs du Siva, leur Bible

c'est le Bhagavata Purana, et ils en tirent dans leurs prédications le salut par les œuvres et par la foi en Durga. Les deux sectes représentent presque toute la pensée actuelle religieuse et la vie de l'Hindouisme, et ils la montrent dans une condition de déclin. L'Inde attend une nouvelle naissance. Le professeur Wilson, parlant de la constitution de la Société indienne d'aujourd'hui, déclare que les dévotions, les cérémonies, les pèlerinages, les pénitences, les contemplations abstraites, ont une prépondérance excessive dans l'estimation du peuple, même chez les plus instruits et les mieux informés entre eux, sur les devoirs de la vie et les principes de la moralité. Quant aux couches inférieures de la population, elles descendent encore plus bas et trouvent un substitut tout préparé pour parer aux inconvénients de toute restriction morale dans la ferveur de leur foi en Vishnu et dans la persévérance infatigable avec laquelle ils dressent un perroquet ou un sansonnet à répéter ses noms, à articuler Krishna-Râdhâ ou Sita-Râm. Sir Monier Williams croit que « le culte de Vishnu constitue jusqu'à nos jours le grand principe conservateur de l'Hindouisme », mais il ajoute : « Je crois en vérité que la religion du plus grand nombre des Hindous est simplement de la démonolâtrie. Hommes et femmes de toutes les classes, excepté peut-être ceux que nous avons instruits nous-mêmes, sont sans cesse hantés de l'idée que du berceau au tombeau ils sont pour-

suivis et persécutés non seulement par des démons destructeurs, mais par de méchants drôles et des lutins haineux. Telle est, dans mon opinion, la véritable explication du culte universel de Ganesa, chef des armées des démons ».

J'ai esquissé le développement de la religion des Indes et des livres dans lesquels sa vie religieuse a trouvé si rapidement son expression. Une telle esquisse, cependant, ne peut donner qu'une vue superficielle. Si nous pouvions regarder sous la surface nous trouverions tout le long du cours de l'histoire aux Indes, des sages, des saints et des hommes aux idées élevées, des poètes, des philosophes, des prêtres, des réformateurs et des dévots, mais, il faut aussi l'admettre, nous ne trouverions aucun être qu'on puisse présenter au monde entier comme le maître du monde pour tous les temps, son modèle, son sauveur, comme médiateur auprès de Dieu et le représentant de la vraie vie de l'homme; pas un qui crie avec autorité à toutes les races : « Suivez-moi ». Pas un seul que nous puissions suivre ! Nous trouvons des écrits qui prétendent à l'inspiration et la déclarent d'un ton plus absolu que ne le firent, pour la Bible, les théologiens ou les scholastiques suisses du XVIII^{me} siècle. Ils dépassent en volume de beaucoup nos saints livres mais ils ne sont pas d'accord dans leur enseignement, au lieu de converger vers une vérité centrale rendant témoignage à quelqu'un qui réunit en lui-même toutes les or-

donnances, toutes les prophéties. Nous y trouvons des miracles, mais séparés de l'ordre moral et de l'histoire du monde. Ni la pureté d'une noble personnalité, ni les grands faits de l'histoire ne leur sont garantis. Aujourd'hui point d'Hindou instruit qui ne se rie de ces miracles.

L'Hindouisme peut être considéré comme le vaste lit d'un fleuve dans lequel se seraient déversées toutes les différentes idées religieuses que l'esprit de l'homme peut élaborer. Nous ne saisissons bien cette vérité qu'après notre esquisse du Bouddhisme, lui aussi est un produit de l'Inde, quoique probablement étranger à l'esprit aryen. Mais, en attendant, rendons justice à l'Hindouisme. Il exprime de belles pensées sur la suprématie de l'intelligence, la nature immortelle de l'âme, l'attitude qui convient à l'homme en face de l'Être suprême, l'importance de la méditation, de la prière et du sacrifice, la nécessité de l'incarnation et de la propitiation, de l'immolation du moi, de la foi et des bonnes œuvres. Dans presque chaque époque de son histoire il a enseigné des choses profondes sur l'état de péché et de faiblesse naturel à l'homme, sur la petitesse de la terre, la brièveté du temps et la grandeur de la perfection spirituelle. Il prononça des paroles consolantes sur la bonté de l'Être suprême, sa sympathie à notre égard et son intervention en notre faveur. Il offrit des promesses d'un avenir meilleur qui, sans doute, réjouirent plus d'un cœur écrasé sous le poids de

la vie ou par les contradictions de l'existence. Le peuple de l'Inde, néanmoins, ne trouva pas le vrai Dieu et, tandis que la promesse, pleine d'espérance que faisait naître sa religion au début, finit dans une idolâtrie avilissante, son histoire nationale postérieure présente le tableau d'une dégradation correspondante. Quand les envahisseurs mahométans fondirent sur l'Inde, l'Hindouisme ne put résister au choc, mais bien que le Mahométisme triompha, il ne répondit pas aux besoins spirituels qui avaient essayé de se faire jour dans la religion des Indes. Le Christianisme peut-il répondre à ces aspirations ? Cela dépend de ses interprètes, s'ils sont capables de donner au peuple ce qu'il cherche à travers les ténèbres et en tâtonnant depuis des siècles.

ce. Le
le vrai
l'espé-
t, finit
natio-
grada-
rs ma-
ne put
étisme
s spiri-
ans la
peut-il
de ses
er au
es et en

CHAPITRE VI

Sources de la force et causes de la faiblesse de l'Hindouisme

Quelles sont ces sources et ces causes ?

1^o L'établissement des castes avec le Brahmane en tête. Ce double fait, plus qu'aucun autre, a cimenté l'édifice qui dure depuis des siècles. La caste nous paraît essentiellement anti-nationale et anti-sociale, mais ce sont des nécessités de religion et plus encore de race qui l'ont créée. C'est sa justification et l'explication de son étonnante vitalité. Les conquérants aryens, en s'établissant dans la contrée, virent qu'ils étaient en petit nombre comparés aux races soumises et que s'ils voulaient conserver leur civilisation plus développée, ainsi que leur religion, ils devaient conserver aussi la pureté de leur sang avec autant de jalousie que les Juifs, après la mort d'Esdras, se préservèrent, par le moyen de la loi de Moïse, des souillures de leurs voisins païens, ou comme les

Boers hollandais, au sud de l'Afrique, se tiennent de nos jours éloignés des Hottentots, des Bushmen et des Caffres, qu'ils considèrent comme des Cananéens, tandis qu'eux-mêmes sont les élus de Dieu. Les Brahmanes faisaient trop de cas de l'héritage de leurs pères pour l'exposer à la légère. Il en résulta une condition sociale qui excita l'admiration des observateurs grecs qui, il y a vingt-deux siècles, les premiers, firent connaître aux Européens le genre de vie des Indiens. Mégasthène, ambassadeur résidant à une cour au Bengale, nous apprend que les femmes étaient chastes et les hommes courageux au-delà de tous les autres Asiatiques; qu'ils n'avaient pas besoin de serrures à leurs portes et que jamais personne n'y prononçait un mensonge. Le trait caractéristique de la société était l'existence d'un nombre d'hommes dont la grande affaire était la contemplation et qui se condamnaient à des privations et des austérités excessives pour être d'autant plus à même de méditer ou de penser. — Les observateurs grecs appelèrent ces hommes des sophistes ou les sages par excellence, parce que leur grande occupation était l'étude. C'étaient les Brahmanes, car nous devons nous rappeler que le Brahmane ne fut jamais simplement prêtre. Brahma est l'intelligence absolue et le sage d'aspirer à être un avec lui. Le Brahmane croyait qu'il y a dans l'homme (non dans tous les hommes), la capacité de contempler l'Être invisible. Que « les fils de Dieu » ne

fassent donc pas alliance avec « les filles des hommes ». Les âmes élues doivent se maintenir pures et être élevées à méditer continuellement sur Brahma. C'est dans ce but que leurs lois ou Institutes ont été formées. L'idée d'une séparation entre l'homme « deux fois né » et l'homme qui n'est « qu'animal » est fondamentale. L'homme « deux fois né » doit, par l'étude du Véda, par l'observation rigoureuse des rites et des sacrifices, ainsi que par la mortification des affections et des convoitises de la chair, apprendre à se livrer aux abstractions de l'esprit et à maintenir ses rapports avec l'invisible Brahma. C'est ainsi qu'il peut espérer arriver à la perception de l'être parfait et à la délivrance de l'existence personnelle. Tout ceci pour le bien des autres autant que pour le sien. Non seulement son intelligence est-elle l'expression de l'Être divin, mais il est encore lui-même le médiateur entre Brahma et le reste de l'univers ; il y a plus, la société n'est bien organisée que sous l'administration des sages. La solidarité des hommes ne signifie pas l'égalité des hommes. Elle signifie que l'humanité est un organisme et que la tête règne sur le corps.

Nous sommes disposés quelquefois à croire que les Brahmanes adoptèrent la caste après délibération et qu'ils l'entourèrent d'un système compliqué et élaboré de défense, et cela, pour leur propre gloire ou à leur profit, ou bien encore pour qu'ils pussent mener vie joyeuse aux dépens de leurs semblables. Telle n'est pas la manière de procéder

de qui ayant en soi la vie tend à la produire au dehors ; ce n'est pas non plus le roc sur lequel on ait jamais élevé quelque chose de permanent. Ce qui dure a ses racines dans la nature des choses, non dans l'égoïsme d'un individu ou d'une classe. L'austère théorie du devoir qu'élaborèrent les Brahmanes, la fidélité avec laquelle ils l'observèrent et la vénération dont toutes les classes les entourèrent pendant des siècles, sont les meilleures preuves que ce n'était pas l'amour de l'aise qui les inspirait, mais le sentiment élevé du devoir.

Aujourd'hui même, au déclin de leur puissance, ils portent sur leurs beaux traits, leurs fronts élevés et leur démarche pleine de dignité les traces manifestes d'un noble passé. Ils étaient les grands pontifes de l'intelligence. Leur discipline devait veiller à ce qu'ils ne dégénéraient pas en se mêlant au peuple chez qui prédominait la nature inférieure. Tel était le but de l'institution et celui du code de Manu et d'autres législateurs inspirés. La caste devait être déclarée éternelle, un je ne sais quoi qui avait sa raison d'être dans le Créateur, par conséquent, quelque chose qui ne pouvait jamais être changé.

Ce motif, ajouté à l'orgueil de la race ou à la nécessité, était à la base de la distinction entre les hommes « deux fois nés » et les Sudras, et même entre les Brahmanes et les classes inférieures.

Il est impossible de nier la grandeur de ce des-

sein, mais ne s'appuyant que sur une vérité partielle, il n'eut qu'un succès partiel. Comme tout autre noblesse, les Brahmanes eurent des vertus à eux, et ils rendirent des services incalculables au peuple indien, mais la distinction entre l'homme animal et l'homme spirituel ne peut se baser sur la naissance naturelle, quelles que soient l'urgente nécessité, la sévérité de la discipline ou les avantages inouïs de la caste favorisée.

Les choses arrivèrent comme on pouvait s'y attendre. Le Brahmane devint son propre dieu, et partant du fait qu'il était la fleur de l'humanité, il se prit à mépriser ses semblables, à fouler aux pieds leurs droits et à nier en pratique la fraternité humaine. Vint alors la puissante réaction du Bouddhisme. Le Brahmanisme s'affirma de nouveau, après des siècles d'oscillation, mais l'institution qui avait été utile, comme le produit naturel d'une certaine condition de la société, ne pouvait qu'être nuisible quand elle fut imposée artificiellement à une autre, par déférence pour la théologie traditionnelle ou pour céder à des préventions sociales. Privée de sa vieille vie, la caste devint le fléau de l'Inde. Elle rompit l'unité nationale et rendit ainsi impossible le succès de la résistance contre l'invasion. Tout sentiment généreux dans la jeune vie du peuple se dresse maintenant contre la caste comme un dogme à écarter et un système à abolir, si l'Inde doit se relever et reconquérir son ancienne gloire. Voici le témoignage

de B.-H. Nagarkar, de Bombay, l'un des *leaders* du mouvement théiste connu sous le nom de Brahma-Somaj : « Dans les contrées occidentales, les lignes de la division sociale sont parallèles, mais horizontales, et, par conséquent, se superposent dans les assises sociales, les uns aux autres ; mais aux Indes ces lignes sont perpendiculaires et, par suite, courent de haut en bas du corps social, divisant et séparant une couche sociale de toute autre. Le premier arrangement est une source de force et de soutien, le second d'hostilité et de faiblesse. Peut-être que jadis, dans l'histoire de l'Inde, alors que la condition des choses était entièrement différente et que le nombre des castes n'était pas aussi grand ou leur nature aussi sévère et rigide que maintenant, leur établissement remplissait un but élevé, mais il y a longtemps, trop longtemps que cette condition de la société a subi un changement.... La caste aux Indes a divisé la masse des Hindous en innombrables classes et en cliques. Elle a créé un exclusivisme extrême, resserré et tué l'ambition légitime, les saines entreprises et les tentatives combinées. Elle a engendré l'envie et la jalousie entre classe et classe, et soulevé communauté contre communauté. Aussi, le premier article du programme de la réforme sociale aux Indes est : abolition des castes et progrès dans les rapports libres et fraternels entre classe et classe, de même qu'entre individu et individu, en dehors du hasard de la nais-

sance ou de la parenté et principalement dès qu'ont été reconnues la valeur morale et la bonté du cœur chez l'individu. »

L'opinion diffère quant à la puissance de résistance existant encore dans le Brahmanisme et jusqu'à quel point le Brahmo-Somaj est l'expression de la vie supérieure de l'Inde moderne. Deviendra-t-il un facteur dans son avenir ? Des hommes comme Rammohun Roy, Keshub Chunder Sen, P. C. Mozoomdar et ses collaborateurs s'avancent, en tout cas, dans la bonne direction.

La caste cependant ne peut être abolie que si quelque chose d'également positif et plus en harmonie avec la vérité des choses s'avance pour prendre sa place. Les vérités fondamentales sur lesquelles elle s'est appuyée : le droit divin de régner appartenant à l'homme spirituel et la nécessité qui s'en suit de se garder des souillures du monde, doivent être reconnues dans la société hindoue sous des formes en harmonie avec la vie hindoue. Ces vérités sont fixées dans notre histoire biblique et la caste disparaîtra quand elles deviendront des forces vivantes dans l'église chrétienne de l'Inde. Abraham fut appelé à devenir le père d'une multitude de nations. Il fut séparé de son pays, de sa parenté et dut briser les liens ordinaires de la vie afin de pouvoir accomplir pour le monde la grande œuvre de la grâce que voulait l'Éternel. A sa famille fut imposé un signe sa-

cramente! de cette séparation. Quand le peuple commença à se mêler aux nations circonvoisines et à marcher dans leurs mauvaises voies, Dieu l'avertit qu'Il exigeait qu'il fût un peuple à part, et il fut séquestré de ses voisins aussi bien qu'abrité contre tout mal moral par une loi inexorable. Cette condition des choses a pris fin, mais la vérité qu'elle avait pour mission d'enseigner a haussé la voix encore plus énergiquement dans le Nouveau Testament : « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit. » — « Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » Les Chrétiens sont appelés à former « un sacerdoce royal, pour offrir des sacrifices spirituels, une génération élue, un peuple spécial ». L'Eglise prétend former un corps d'hommes « deux fois nés » et être elle-même un témoin authentique, continu, impérissable des faits que l'homme a besoin d'être délivré de tout ce qui est péché et que cette délivrance existe pour lui, de plus que l'homme a besoin d'être en communion avec Dieu et que cette vie avec Dieu est son héritage. Le Christianisme remplit donc le but auquel tend le Brahmanisme, mais sans condamner aucun homme ou classe d'hommes à rester « animal ». L'Evangile ne désespère de personne. L'appel de Jésus est universel, mais c'est un appel à la sainteté. Ce n'est qu'autant que l'Eglise est remplie de l'esprit de Christ qu'elle est son corps. Humainement parlant, la cause de Dieu sur la terre dépend

des Chrétiens, en tant que revêtus du caractère de Christ, et de chaque pays en tant qu'il possède une église adaptée à son histoire et à sa vie nationale. Ceci est surtout vrai de l'Inde, car nulle part ailleurs n'existe un peuple plus religieux. Le Christianisme y sera jugé d'après la conformité des chrétiens à la règle la plus élevée, et par sa puissance d'établir une église indépendante au lieu d'y projeter quelques pâles reflets de Romanisme ou d'une dénomination protestante quelconque. Une telle église doit prendre racine dans le sol et non s'appuyer sur l'étranger pour sa foi, ses formulaires ou ses fonds. Sans une telle église, probablement la dernière heure de la caste n'a pas sonné. Sa soudaine abolition ou même sa décadence graduelle, sans aucun cadre pour la remplacer dans la société, serait suivie des plus graves dangers.

2° L'enseignement par rapport à Dieu et à l'homme.

L'Hindouisme est panthéiste. Nous trouvons une conception de Dieu et du rapport de l'homme avec Dieu les mêmes au fond, du commencement à la fin, exposés sous toutes les formes possibles, dans les Védas, dans les systèmes philosophiques, dans les livres de droit, dans les auteurs dramatiques et dans les poèmes épiques, ainsi que dans les Puranas et les Tantras.

Rien n'existe absolument que Brahma, « tout, depuis l'état de la plus chétive paille jusqu'à

l'état le plus élevé d'un dieu », tout est Brahma ; l'âme humaine en est une émanation ; pour jouir de la plus étroite relation avec Brahma, nous devons, tandis que nous sommes ici-bas, rompre complètement avec les objets du désir ; « traverser la vie sans attachements, comme un nageur dans l'Océan s'élançe librement, sans s'embarrasser d'un vêtement. Comme un roseau arraché du rivage où il croit, comme la cire séparée de son miel exquis, l'âme humaine déplore sa désunion en chants mélancoliques, répand des larmes brûlantes et attend ardemment, comme le flambeau allumé le moment où on l'éteindra, la rupture des liens terrestres et le moyen de retourner dans le sein de son unique bien-aimé. » — Ces pensées sont familières à tout Hindou et une religion, qui n'en reconnaîtra pas la force, ne prospérera jamais aux Indes. « La religion de l'Hindou moderne, son caractère et jusqu'à sa manière de penser, tout cela est resté le même qu'au temps de Calidasa ou plus encore de Vyasa et de Valmiki. S'il existe un changement quelconque, ce n'est que celui du jour à la nuit » (1).

Comme preuve de cette affirmation on peut fournir des extraits d'ouvrages aussi différents que les Institutes de Manu et le Bhagavad-Gita. Bhriгу, que Manu chargea de faire connaître aux autres théologiens le code des lois qu'il avait reçues au

(1) *The Bhagavad-Gita*, by Cockburn Thomson.

commencement des mains de l'Être suprême, conclut le chapitre sur la Transmigration et la Félicité finale comme suit: « Ainsi Manu, souverainement sage... m'a révélé, grâce à sa bienveillance envers l'humanité, ce système transcendant de la loi qui doit être pieusement caché aux personnes incapables de le recevoir. Que chaque Brahmane, avec une attention soutenue, considère toute la nature, visible et invisible, comme existante dans l'Esprit divin; car alors il ne peut livrer son cœur à l'iniquité. L'Esprit divin seul est toute l'assemblée des dieux; tous les mondes siègent dans le divin Esprit, et le divin Esprit produit, sans doute, par une chaîne de causes et d'effets en harmonie avec la volonté libre, la série des actes accomplis par des âmes revêtues de corps. C'est un Esprit dont l'énergie seule est la source de toute existence, un Esprit en aucune manière l'objet d'aucun sens, qui ne peut être conçu que par un esprit entièrement séparé de la matière et, pour ainsi dire, assoupi, mais qui dans le but de faciliter la méditation, peut être imaginé plus subtil que l'essence la plus subtile et plus brillant que l'or le plus pur. C'est Lui que quelques-uns adorent comme présent et s'élevant dans le feu élémentaire, d'autres dans Manu, seigneur des créatures, d'autres comme plus distinctement présent dans Indra, qui préside aux nuages et à l'atmosphère, d'autres dans l'air pur, d'autres dans l'Esprit Eternel, le très-Haut. C'est Lui qui,

pénétrant tous les êtres dans cinq formes élémentaires, les oblige par des degrés de naissance, d'accroissement et de dissolution, de tourner dans ce monde, comme les roues d'un char, jusqu'à ce qu'ils méritent la béatitude. Ainsi, l'homme qui aperçoit dans sa propre âme l'âme suprême qui est présente dans toutes les créatures, acquiert l'égalité d'âme envers elles toutes, et sera absorbé à la fin dans l'essence la plus élevée. »

Ajoutez que dans le Bhagavad-Gita, Arjoona est représenté comme reculant devant la guerre contre ses royaux cousins quand il voit leurs faces bien connues dans les rangs opposés, mais Krishna, le conducteur de son char, se révèle comme Vishnu et le presse de les tuer sans miséricorde, disant qu'en le faisant il ne sera qu'un simple instrument, vu qu'ils sont déjà tués dans la détermination du « Tout » ; du reste, comme le devoir de la caste est suprême, il n'y a rien de meilleur pour un Kshatriya qu'une guerre légitime. Mais il continue, si tu ne veux pas continuer dans cette lutte, tu manques à ton propre devoir, tu renonces à ta gloire et tu commets un crime ; de plus, l'humanité rapportera ton impérissable ignominie. Un court extrait de cette harangue suffira pour montrer la doctrine et indiquer le ton du poème :

« Tu pleures ceux que tu ne devrais pas pleurer, bien que tes paroles soient celles d'un sage,
Car ceux qui vivent et ceux qui meurent ne peuvent jamais pleurer les vrais sages.

Jamais le temps ne fut où je n'étais pas, ni ceux-ci ni ces rois de
 [la terre que voilà.
 Désormais, jamais le temps ne viendra où l'un de nous cessera
 [d'exister.
 L'âme, dans cette enveloppe mortelle, s'écoule rapidement à tra-
 [vers l'enfance, l'adolescence et l'âge;
 Alors, renouvelée dans une autre forme, elle reprend sa course
 [toute tracée.
 Il ne saurait périr Celui qui étendit l'univers vivant, l'Indestruc-
 [tible !
 Et qui détruirait l'œuvre de l'Indestructible ?
 Corruptibles sont ces corps qui tourmentent l'âme éternelle,
 Oui, l'âme éternelle, l'âme que l'imagination ne saurait concevoir!
 [En avant donc ! Bharata !
 Car celui qui penserait tuer l'âme ou celui qui penserait que l'âme
 [puisse être tuée,
 Sont tous deux à la fois follement trompés. Elle n'est pas tuée,
 [elle ne tue pas !
 Elle n'est pas née, elle ne meurt pas : le passé, le présent, l'avenir
 [ne la connaissent pas.
 Antique, éternelle, immuable, elle ne meurt pas avec son corps
 [mortel,
 Celui qui la sait incorruptible, éternelle, incréée,
 S'inquiète peu qu'il puisse tuer ou tomber lui-même tué dans la
 [bataille !
 Comme l'homme rejette son vieil habit pour en reprendre aussitôt
 [un nouveau,
 Ainsi l'âme rejette son enveloppe usée et reprend sur-le-champ
 [une autre forme,
 Le glaive ne peut point la transpercer ; le feu la consumer,
 Les eaux ne la dissolvent pas ; l'air embrasé ne la dessèche
 [point !
 Impénétrable, incombustible, imperméable, non séchée,
 Perpétuelle, errante sans cesse, ferme, indissoluble, perma-
 [nente,
 Invisible, ineffable. Avec de telles pensées, pourquoi la pleurer ? »

Remarquez ici l'énoncé des grandes doctrines de
 l'Hindouisme : l'éternité et l'immortalité de l'âme,
 la destruction et le changement du corps, les trans-

men-
 ance,
 dans
 r'à ce
 e qui
 e qui
 quiert
 sorbé

na est
 contre
 s bien
 shna,
 ishnu
 disant
 instru-
 mina-
 de la
 r pour
 ais il
 s cette
 onces
 l'hu-
 e. Un
 ontrer

tes pa-
 sage.
 s pleu-
 ages.

migrations de l'âme et l'existence d'un Esprit suprême auquel il faut attribuer la création de l'univers, duquel tout procède et auquel tout revient.

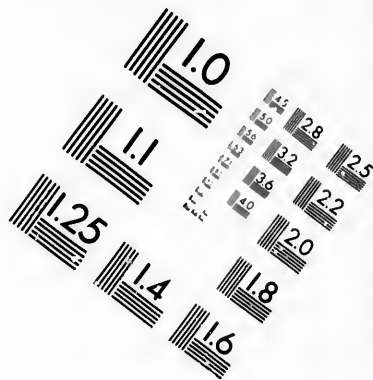
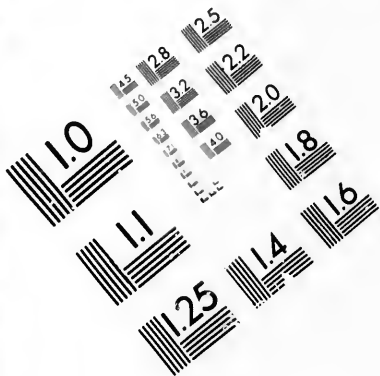
La notion hindoue de Dieu est certainement très profonde, mais elle est partielle et fatalement défectueuse. Elle ne tient nul compte de la personnalité divine, de sa séparation d'avec l'homme, de sa souveraine volonté et de l'essence de son caractère en tant que justice, sainteté et amour. Dans l'esprit de l'Hindou, l'élément moral et l'élément immoral sont tous deux contenus dans l'Être suprême ; il ne peut donc y avoir aucune distinction entre les deux. De même la personnalité de l'homme est passée sous silence. La conscience que nous avons que nous sommes des personnes (ce qui devrait être décisif), ne compte pour rien. Nous savons que tout homme, bien qu'il avoue sa petitesse, se distingue de l'univers, de ses semblables et de Dieu. La vie est donc la grande réalité, et chacun de nous est libre de se garder ou de se sacrifier lui-même. Mais l'Hindou se représente la vie comme une illusion. Elle ne consiste pas dans un effort continuels vers la perfection, réalisant ainsi notre vrai moi, mais dans l'anéantissement de la volonté et de la personnalité, c'est-à-dire dans un suicide moral.

La Bible met bien en relief que Dieu est une Intelligence. Aucun langage ne peut être plus explicite que celui dans lequel « la Sagesse » affirme que la Sagesse est Souveraine et que les rois

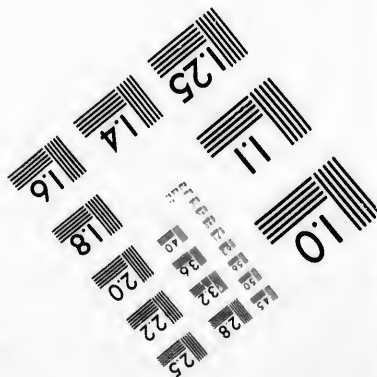
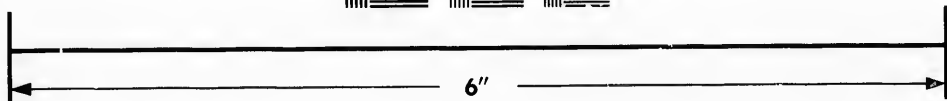
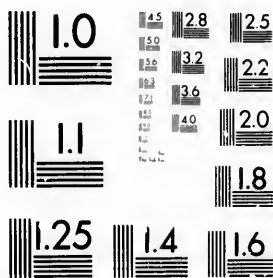
et les juges règnent par Elle. Mais elle enseigne la transcendence aussi bien que l'immanence de Dieu. Les vérités opposées du Mahométisme et de l'Hindouisme sont unies par ce moyen, et dans l'incarnation du Fils, nous apprenons que l'image adéquate de Dieu doit être trouvée dans l'homme. C'est vers ce point central que converge toute l'histoire d'Israël. C'est sur cette base que l'Eglise est bâtie, et l'incarnation présente à l'homme son vrai idéal.

La Bible enseigne aussi que méditer sur Dieu, réfléchir sur sa Parole et sur ses œuvres merveilleuses, ainsi que spéculer sur les faits de notre vie, c'est le privilège de l'homme. Le livre des Psaumes, surtout, met en évidence ce côté de notre devoir ; mais la méditation doit trouver sa jouissance dans une activité rationnelle. Ce n'est que par une telle activité que le caractère se perfectionne et qu'on découvre la meilleure solution des mystères de la vie. La méditation seule tend à un quietisme indolent ou à un acétisme qui tue l'homme.

Le Panthéisme a fait la force et la faiblesse de l'Hindouisme. Le principe fondamental a graduellement élevé les trente-trois dieux des Védas à trois cent trente millions ! Il a permis aux Brahmanes d'adopter tous les dieux avec lesquels ils venaient en contact, de reconnaître chaque idole et de lui fournir une base philosophique pour son culte. Chaque nouvelle divinité, n'importe sa dif-



**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

43 28 25
32 22
20

10

formité, est simplement un des innombrables cours d'eau aboutissant à l'océan de « l'Affranchissement », et les vieux croyants deviennent des néo-Hindous sans qu'il leur soit nécessaire de changer leurs formes religieuses ou leurs vies. Le Bouddha a été accepté comme la neuvième incarnation de Vishnu, et il n'y aurait aucune difficulté à appeler Jésus la dixième. Cependant, supposons que cette idée prévalût, les adorateurs de Krishna, n'en continueraient pas moins à laisser dans l'ombre les partisans de tous les autres cultes, vu qu'en répétant ses incarnations, il règne souverainement sur toutes les nouvelles générations. Le fait que l'immoral Krishna a été reçu comme la grande incarnation de l'Être suprême, montre bien véritablement que le Panthéisme est la faiblesse et la honte de l'Hindouisme. Son idéal est sans moralité. Il est indépendant de caractère et déclare en pratique que la vertu et le vice sont également choses indifférentes pour le salut. Soyons reconnaissants de ce que les meilleurs des Hindous sont de beaucoup supérieurs à leur idéal.

Le peuple des Indes fait partie de la grande famille humaine. Quel sérieux appel renferme ce fait pour tous ceux qui croient que l'histoire est une révélation de la volonté de Dieu ! Il faut des hommes qui aillent à ce peuple dans l'esprit de Paul qui vit non seulement dans « la loi, les prophètes et les psaumes » d'Israël, mais dans l'universalisme de la pensée grecque et dans la

majesté de la loi romaine, deux voies qui s'ouvrirent à l'Évangile. Grâce à cette noble conception, l'Église ne devint pas une secte juive, mais fut persécutée à cause de cette largeur d'esprit, par des zéloteurs qui se crurent les représentants de la foi orthodoxe. L'Inde, comme la Grèce et Rome, doit aussi contribuer sa quote-part au développement du Christianisme. Une terrible révolution sociale, politique et religieuse s'étend sur tout le pays. L'édifice compacte de la société hindoue — cet édifice qui a résisté aux violents assauts du Mahométisme, à l'ardeur missionnaire du Bouddhisme et qui a paru capable de défier les influences corrosives du temps lui-même, est ébranlé partout par le vent qui souffle de l'occident, par le contact avec les agents et les instruments de notre civilisation et par des forces qu'engendre la vigueur de sa propre vie.

Précisément comme le Christianisme triompha des religions de la Grèce et de Rome en absorbant tout ce qui était bon et vrai dans la philosophie et la littérature grecque, dans la jurisprudence et le gouvernement romain, il en doit être de même aux Indes. C'est dire aussi son triomphe, le temps venu, dans d'autres régions aussi bien qu'aux Indes, car il n'y a pas de race aussi religieuse que l'hindoue, aussi éprise de l'idéal et qui méprise autant la vie des sens ⁽¹⁾ ! Nous connaissons un peu, — nous devrions connaître davantage — cette

(1) N'oublions pas que l'auteur not a avertit que « Son idéal est sans moralité », p. 188. (*Trad.*)

étonnante époque historique, quand, après la mort de Gautama, des missionnaires sortis des plus hautes classes de la société, se répandirent dans les pays avoisinants et récoltèrent de magnifiques moissons. Il en sera de même encore. Qui sera assez téméraire pour déclarer que la vitalité de cette belle race soit épuisée? Dieu suscitera un prophète pour enseigner avec puissance qu'en Christ toute la sagesse, toutes les forces nécessaires pour régénérer les Indes, sont cachées. Dieu le rendra capable de donner au Christianisme une forme aussi propre à l'esprit oriental que les décrets des quatre premiers conciles généraux convenaient à l'Europe. Par milliers les missionnaires graviront les Himalayas et se rendront jusqu'à l'océan le plus reculé, pour proclamer à toute l'Asie l'Évangile de Jésus-Christ et de sa croix, comme étant « la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu pour tout croyant. »

L'Évangile, en effet, seul possède les éléments capables de satisfaire les plus profondes aspirations de l'Hindouisme. « Il y a quelque chose dans le Panthéisme de si profond que rien dans le pur Déisme ne peut rivaliser avec lui. Le Déisme ne plonge pas si avant, et le Panthéisme peut bien garder la maison jusqu'à ce « qu'un plus fort » que le Déisme vienne en prendre possession. En Jésus-Christ je trouve la seule solution du mystère. » Ces paroles de feu le Dr Duncan ⁽¹⁾ expli-

(1) *Colloquia peripatetica.*

quent pourquoi le Mahométisme, bien qu'ayant obtenu un triomphe partiel, consolida en réalité l'Hindouisme comme un tout, et pourquoi le Christianisme est certain de prévaloir quand il sera bien présenté au peuple.

s la mort
des plus
ent dans
gnifiques
Qui sera
talité de
itera un
ce qu'en
s néces-
cachées.
Christia-
oriental
es géné-
les mis-
endront
amer à
t de sa
eu et la

léments
aspira-
se dans
s le pur
sme ne
ut bien
s fort »
on. En
u mys-
) expli-

CORRIGENDA

Page 9, ligne 46 d'en haut.	lisez : <i>La Fontaine.</i>		
— 44, — 9 d'en bas,	—	—	<i>ni ne l'enrichiraient.</i>
— 99, — 2 — —	—	—	<i>avait attachées.</i>
— 407, — 2 d'en haut,	—	—	<i>toi, le lis-tu ?</i>
— 409, — 5 d'en bas,	—	—	<i>ne l'imagine pas.</i>
— 442, — 45 — —	—	—	<i>elle s'y laissa prendre.</i>
— 420, — 4 d'en haut,	—	—	<i>pénétré.</i>
— 427, — 42 d'en bas,	—	—	<i>à celle.</i>
— 463, — 41 — —	—	—	<i>de sources.</i>
— 468, — 40 et 41 — —	—	—	<i>celui-là, celui-ci.</i>

APPENDICE

Qu'il soit permis au traducteur de citer un texte bien important sur le monothéisme juif dans son origiae. Il est de Max Müller.

« On nous demandera peut-être comment il se fait qu'Abraham n'avait pas seulement l'intuition de la divinité commune au genre humain tout entier, mais qu'il était parvenu à la connaissance du Dieu unique, en niant l'existence de tous les autres dieux : nous sommes prêts à répondre que ce fut grâce à une révélation toute spéciale. Nous ne nous servons pas ici du langage conventionnel de la théologie : nous entendons donner au terme que nous employons sa portée pleine et entière. Le Père de toute vérité choisit ses prophètes, et il leur parle d'une voix plus forte que la voix du tonnerre. C'est par cette même voix intérieure que Dieu nous parle à tous. Elle peut quelquefois s'affaiblir jusqu'au point de ne plus se faire entendre ; elle peut perdre son accent divin et parler le langage de la prudence humaine ; mais elle peut aussi, de temps à autre, reprendre sa force naturelle et résonner comme une voix céleste aux oreilles des élus de Dieu. Un *instinct divin* peut sembler une expression plus scientifique et moins théologique que celle que nous avons employée, mais nous ne saurions admettre que ce soit le mot propre pour désigner une grâce ou un don accordé à un petit nombre d'heureux seulement, ni que ce soit un terme plus scientifique, c'est-à-dire plus intelligible que celui de révélation spéciale. » *La Science de la Religion*, trad. H. Dietz, p. 506. Cité dans *Les Religions de l'Ancien Monde*, de G. Rawlinson, trad. par C. de F., p. 14.

M. le comte Agénor de Gasparin décrit son émotion en lisant le Râmâyana :

« Sans doute nous sommes bien loin des proportions harmonieuses du génie grec, les Indiens ne soupçonnent pas même cette précieuse qualité littéraire qu'on nomme la sobriété, ils confondent le grand et le colossal : au milieu des chiffres monstrueux qu'ils accumulent, l'esprit se perd, comme l'attention se fatigue à parcourir des compositions dont les vers se comptent par centaines de mille et qui ne sont, aux yeux des Indiens, que des abrégés d'une prétendue rédaction primitive où on les comptait, disent-ils, par millions.

« Et cependant, quel charme dans le Râmâyana ! Quelle vive peinture du pays qui est aujourd'hui le royaume d'Oude ! Quel sentiment profond de la nature ! Quelle morale et quelles vertus ! Quelles fermes et hautes notions du devoir ! Quel pathétique, souvent égal, parfois supérieur, selon moi, à celui d'Homère ! Qu'on aime surtout Sita, l'héroïque épouse ! Son enlèvement est le sujet du poème indien, comme l'enlèvement d'Hélène est le sujet de l'*Iliade*, mais qui pourrait comparer Sita à Hélène ? »

Ailleurs l'auteur ajoute cette judicieuse critique à propos de la notion de la famille :

« Les vertus exceptionnelles de Rama et la tendresse exceptionnelle aussi de Sita donnent à la famille indienne une réalité qui ne se retrouve guère ailleurs : la vénération soumise dont Rama entoure son père, le respect qu'il témoigne à sa mère (à ses mères, devrais-je dire), le vol de poésie que ses vertus jettent sur le harem royal (1), le dévouement de son frère, forment un ensemble que j'admire très sincèrement. Toutefois les vices mortels de la famille indienne se laissent entrevoir à travers ce rayonnement, je veux dire la polygamie et l'infériorité absolue de la femme. Rama sacrifierait Sita sur l'ordre de son père ou même de son frère : la sainte égalité, la réciprocité vraie des devoirs et des sentiments, qui forment la base de l'amour selon Dieu, manquent totalement. » *La Liberté morale*, I, pp. 30 et 46.

(1) Le harem proprement dit ne date que de la conquête mahométane. (*Trad.*)

TABLE DES MATIÈRES

AU LECTEUR Page 7

INTRODUCTION

La religion universelle, enracinée dans la nature humaine, indique ce qu'il y a de plus excellent dans l'homme. — Formes multiples de la religion. — Les religions non-systématiques et les religions systématiques. — Décadence de celles-ci au contact de celles-là. — Toute religion systématisée a produit une civilisation. — Chacune a fait son œuvre à son heure. — Idée de la religion au XVIII^{me} siècle. — Supériorité du point de vue moderne. — Examen comparé des grandes religions nécessaire pour prouver que le Christianisme est une révélation spéciale. — L'attitude des prophètes, des apôtres et de Jésus vis-à-vis d'autres religions est la vraie attitude que doit prendre le missionnaire chrétien.

Pages 11-28

CHAPITRE PREMIER

Mahométisme

Importance de la personne de Mahomet par rapport à sa religion. — Sa naissance et son caractère comme jeune homme. — Religion des Arabes à ce temps. — Le sentiment qu'il eut qu'elle était fausse. — Ses rapports avec les Chrétiens, les Juifs et les Hanifs. — L'influence du désert sur lui. — Différence générale des

conceptions religieuses des Sémites et des Aryens. — Perception de Mahomet que Dieu est la grande réalité. — La crise de sa vie quand il devint convalescent qu'il était appelé à être un prophète. — Ses révélations. — Ses convertis. — Persécutions. — Crise à la Mecque. — L'hégire (fuite) à la Mecque. — Caractéristiques de ses dix ans dans cette cité. — Succès de sa nouvelle politique. — Esquisse de la propagation de sa foi depuis sa mort à nos jours. — Le Koran. — Traductions anglaises. — Le Koran a souffert d'avoir banni la critique de sa version autorisée. — Même lacune de l'esprit critique chez les scribes hébreux qui compilèrent le canon de l'Ancien Testament. — Révision de la version de Zaïde. — Inexactitudes du texte Pages 29-58

CHAPITRE II

Causes du succès et de la décadence du Mahométisme

Explications incomplètes du succès du Mahométisme. — La vraie explication se trouve dans la personnalité de Mahomet et dans les vérités fondamentales de son enseignement. — Sa doctrine de la souveraineté de Dieu et du devoir de se soumettre à Lui. — Sa théologie incomplète. — Insuccès nécessaire des efforts d'y suppléer ou de la développer. — Sa notion inadéquate de l'homme. — Ce qu'enseignent le succès et la chute du Mahométisme. — Supériorité des conceptions chrétiennes de Dieu et de l'homme, et par conséquent de la civilisation chrétienne. — Jugement défectueux de la femme par Mahomet. — Conséquences funestes. — Réponses ou défenses des apologistes mahométans. — Réplique. — Une vraie religion pose devant nous l'idéal le plus élevé du caractère et de la vie. — Comment attirer les Mahométans à l'Évangile. Pages 59-83

CHAPITRE III

Confucianisme

Naissance de Confucius au VI^m siècle avant Jésus-Christ. — Importance de ce siècle pour l'Inde, la Grèce, la Judée et la Chine. — Antiquité et grandeur du peuple chinois. — Importance de son histoire pour Confucius et de Confucius pour lui. — Sa grandeur unique. — Parenté et mariage. — Nature de son œuvre comme enseignement. — Jugement de ses disciples à son égard et celui

des générations qui ont suivi. — Condition du pays dans son temps. — Religion primitive de la Chine. — Idéal de Confucius. — Son étude du passé. — Les conclusions qu'il en tire. — Culte du ciel par l'empereur et des ancêtres par tous. — Les relations sociales. — Réciprocité. — Convenances. — Visite de Confucius à la capitale. — Entrevue avec Lao-Tse. — Son expérience comme administrateur. — Démission de sa charge. — Noblesse de sa vie. — Ses idées de la vie d'un reclus. — Rentrée dans son premier état. — Achèvement de son œuvre. — Sa mort. . . Pages 84-118

CHAPITRE IV

Force et faiblesse du Confucianisme

Sources de sa force. — Son caractère historique. — Son code moral. — Paroles caractéristiques du Confucianisme et du Taoïsme. — Pourquoi le Taoïsme est tombé. — L'idéal de Confucius. — Comment y parvenir. — Système d'éducation. — Accès à tous les emplois publics, moyennant examen. — Succès du Confucianisme. — Avenir national de son imperfection. — Introduction d'une religion étrangère en Chine. — Définition du Bouddhisme. — Son succès. — Insuccès du Confucianisme à pourvoir aux éléments permanents de la religion. — Son déficit radical envisagé à la fois dans ses défauts et dans les excès de sa vertu spéciale. — Comment rendrons-nous le Christianisme accessible aux Chinois? Pages 119-134

CHAPITRE V

Hindouisme

Religions de l'Inde. — Raisons pour lesquelles le Mahométisme continue à faire des prosélytes. — Origine du peuple de l'Inde. — L'Hindouisme n'est pas identifié à un nom. — Nécessité d'étudier ses divers livres religieux et son histoire. — La littérature védique. — Le Rig-Véda. — Son développement dans le Brahmanisme. — Ses côtés théologique, sacerdotal et philosophique. — Ses progrès sur le Védisme. — Sa croyance en général. — Ses livres sacrés. — Lutte contre le Bouddhisme. — Les poèmes épiques. — La doctrine des incarnations. — Le Néo-Hindouisme. — Livres sacrés inculquant le salut par la foi. — Vaishnavisme et Saivismisme. — Démonolatrie. — Sommaire de ce que l'on trouve et de ce qu'on ne trouve pas dans l'Hindouisme . . . Pages 145-172

CHAPITRE VI

**Sources de la force et causes de la faiblesse
de l'Hindouisme**

L'établissement de la caste. — Fondée sur des nécessités de race et des devoirs religieux. — Conditions sociales qui en résultèrent. — Témoignage des premiers observateurs grecs. — Suprématie du Brahmane, un bienfait pour la société pendant des siècles. — La caste n'a plus de raison d'être; elle est funeste. — L'attitude à son égard des réformateurs hindous. — Nécessité de lui substituer quelque chose de positif. — Le Christianisme y supplée. — Une Eglise indigène, chose essentielle. — La conception de l'homme également inadéquate. — Persistance de la pensée hindoue par rapport à Dieu et l'homme. — Le panthéisme, la grande force et la faiblesse de l'Hindouisme. — Sa doctrine de l'incarnation en est une illustration. — Notre devoir vis-à-vis du peuple indien Pages 173-191

CORRIGENDA Page 192

APPENDICE Page 193



asse

écussités de
ul en résul-
s. — Supré-
endant des
funeste. —
écussité de
stianisme y
La concep-
e de la pen-
théisme, la
doctrine de
vis-à-vis du
ages 173-191

. Page 192

. Page 193

ève.

